



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Vet. Fr. II B. 1422

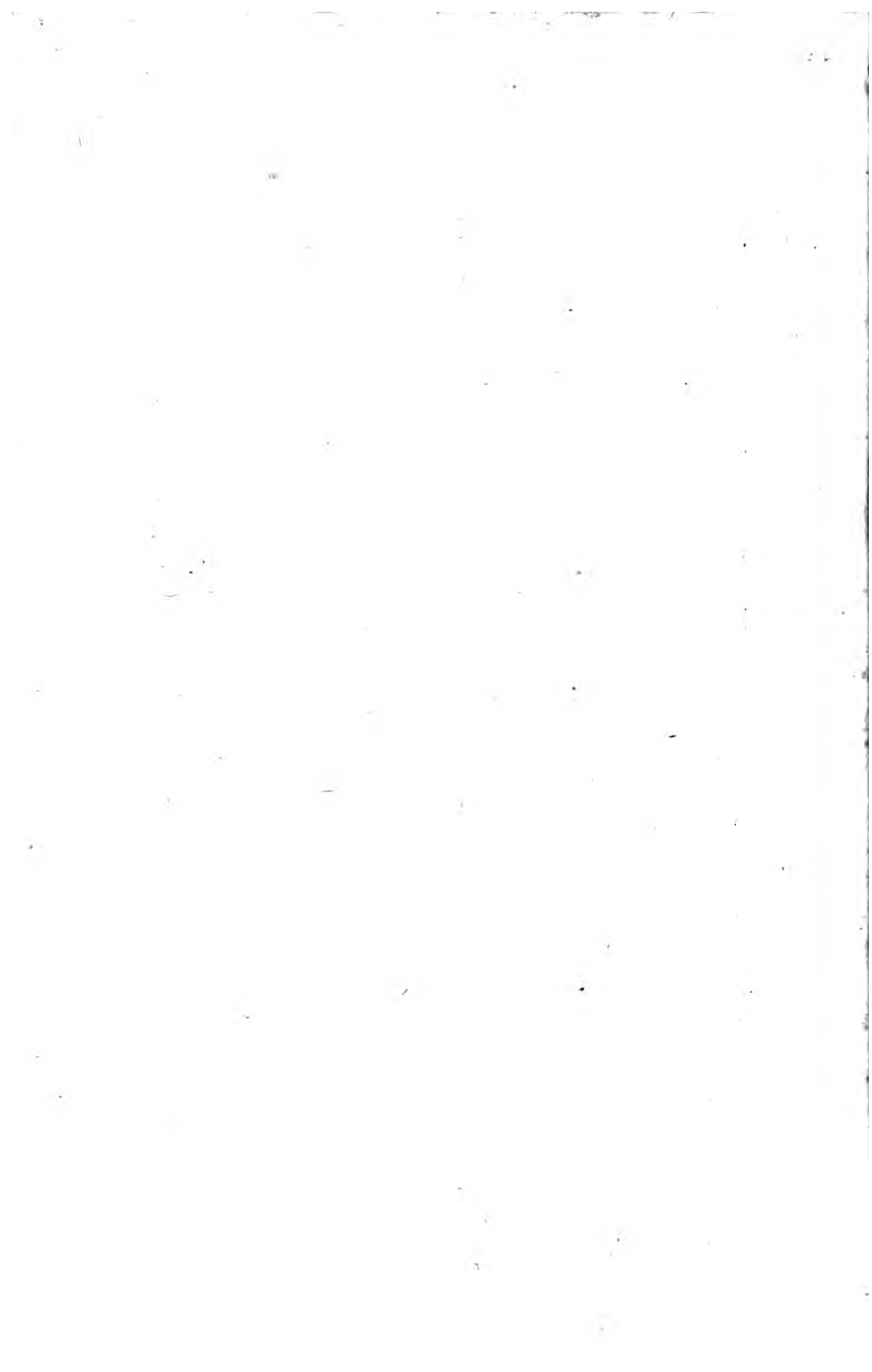




m 1375

T. Cagette  
2 + 12

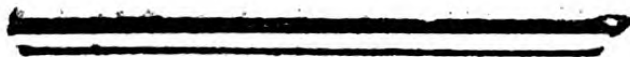




OLLIVIER,

*P O E M E.*

TOME PREMIER.



M. D. CC. LXIII.



---

---

## P R É F A C E.

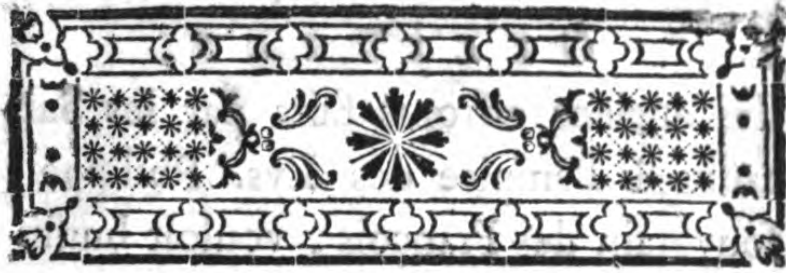
U Ne réflexion naturelle aux Gens de Lettres, en lisant l'*Orlando Furioso*, sur l'aisance, la propriété avec lesquelles, au milieu d'une étonnante variété de peintures & de situations, le style se proportionne à tous les genres, a donné naissance à cet ouvrage. On a eu dessein de rassembler sur un cannevas, dont une fable, susceptible de quelque intérêt, fût le fonds, des tableaux de toutes les espèces, en les rendant de la manière la plus conforme à la nature. L'Arioste avoit l'imagination féconde, vive, brillante; il écrivoit dans la plus abondante, la plus flexible, la plus douce des



## P R É F A C E .

langues de l'Europe. On n'a pas prétendu s'asseoir à côté de lui : on ne l'a pas même pris pour modèle. L'exécution de ce plan-ci promettoit moins de fatigue que d'amusement ; on s'est laissé engager par le seul attrait du plaisir qui se présentoit. Quant à ce premier objet, l'attente de l'auteur n'a pas été déçue ; & il seroit trop récompensé de son travail , si le public lisoit l'ouvrage aussi gayement qu'il a été composé.





# OLLIVIER,

*P O E M E .*

---

## CHANT PREMIER.

L'ASIE étoit en feu , le monde chrétien , animé d'un zèle religieux , vouloit arracher la Palestine aux peuples infidèles qui la profanoient. L'Europe en armes , couvroit la mer de ses vaisseaux , la terre de ses bataillons ; mais entre tous les états qui se livroient à l'ardeur d'un si beau zèle , la France se signaloit par les plus redoutables efforts.

Au chagrin de voir la Terre - Sainte opprimée , se joignoit le ressentiment

A

## **O L L I V I E R ;**

des anciens affronts faits par les Sarrasins à l'empire des Lys. Philippe , souverain des François , vouloit humilier l'orgueil du Croissant ; & les puissans vassaux de cet auguste monarque conspiroient d'une ardeur égale à l'exécution de ses glorieux desseins.

Sigismond , comte de Tours , avoit ordonné à sa noblesse de prendre les armes ; mais la noblesse François eut-elle jamais besoin d'être excitée ? La volonté du prince n'étoit pas encore annoncée par ses hérauts , & déjà cinq cens hommes d'armes & quantité de chevaliers illustres par la valeur & par la noblesse de leur origine , s'étoient rangés sous la bannière de Tours.

La croix d'or qui brille sur leurs sou-  
brevestes est un témoignage authenti-  
que du dessein qui les a rassemblés.  
Leur contenance fière présage les pro-  
diges que doit opérer leur vaillance.

Le comte de Tours est à la tête.  
On démêle dans son attitude & sur son

P O E M E.

visage l'orgueil & le plaisir de commander à une aussi belle troupe ; cependant ses regards sont animés d'un feu sombre : on voit qu'un chagrin secret le dévore. Eh quoi ! le plaisir , le faste, l'abondance environnent les grands, l'obéissance & le respect les entourent, la soumission & le dévouement rampent à leurs pieds ; comment les soucis cruels , les pâles inquiétudes , les soins dévorans peuvent-ils trouver accès dans leurs ames ?

Le comte n'a qu'une fille unique : la nature & l'éducation en ont fait un objet accompli ; l'amour qui se nourrit dans les larmes , a touché le cœur de la princesse , & l'a rendue sensible au mérite d'un simple chevalier, autrefois son page : Agnès est devenue mere entre les bras d'Ollivier.

Les liens d'un nouvel hymenée attachoient depuis deux ans Sigismond à Frédegilde , femme avare , ambitieuse , jalouse & cruelle : elle avoit un fils ,



4 O L L I V I E R ,

objet de ses complaisances , & lui destinoit dans son cœur la main d'Agnès & la souveraineté de Tours. Le farouche Inare prétendoit à la princesse , qui , prévenue contre lui d'une aversion invincible , ne perdoit aucune occasion de lui témoigner des mépris ; tandis que la mere & le fils , également furieux , ne s'occupoient que des moyens de se venger des traitemens dont ils croyoient avoir sujet de se plaindre.

Depuis long-tems Agnès , pour se soustraire aux importunités d'Inare , en prétextant une santé chancelante , affectoit de ne plus sortir de son appartement ; dès qu'elle s'apperçoit de sa grossesse , elle cherche à s'envelopper encore davantage des ténèbres de la solitude ; Bobée , sa nourrice , Fleur-de-Myrthe , sa confidente , seules dépositaires du secret , s'efforcent , de concert avec elle , à le couvrir d'un mystère éternel ; mais le moment fatal arrive ; il faut donner le jour au fruit



La garde obéit ; mais la recherche qu'elle fait est inutile. Ollivier étoit près d'Agnès tandis qu'elle ressentoit les douleurs de mere ; à peine elles eurent fini par un heureux accouchement , que la belle déployant elle-même sa toilette , en forma des langes pour l'enfant : Ollivier le prend dans ses bras. Il s'agit de dérober ce dépôt précieux aux dangers dont il est menacé. Un balcon de la princesse donnoit sur les fossés du château , trop profonds pour laisser , en apparence , quelque espoir à la fuite par cet endroit : les draps du lit attachés à la balustrade applanissent les difficultés , & facilitent la descente à l'aimant trop favorisé ; chargé du fruit d'un amour imprudent , il s'éloigne de la vue des murs dont l'enceinte , un instant plus tard , alloit lui devenir fatale.

Alors Enguerrand vient trouver le comte . . . . Seigneur , dit ce chevalier à Sigismond : Je fus ami d'Olli-

vier, tant qu'il fut votre serviteur, & que je ne vis en lui qu'un chevalier sans reproche; l'honneur de vous être attaché par le sang, ne me permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre. Ordonnez à vos gens de me suivre, & abandonnez à mes soins la recherche du coupable.

La démarche d'Enguerrand étonna la cour du comte. Etoit-il naturel que le meilleur ami d'Ollivier se déclarât si hautement contre lui? Mais Sigismond suppose dans ceux dont il est environné les mêmes mouvemens dont il est lui-même agité, & la garde de ce prince se met sur le champ en campagne sous les ordres d'Enguerrand.

Pendant que le comte de Tours étoit en proie à des chagrins aussi cruels, la trompette excitoit de toutes parts les sujets de l'empire des Lys à venir se ranger sous les drapeaux de leur monarque; & la renommée publioit que ce héros, à la tête d'une armée for-



8 O L L I V I E R ,

midable , étoit prêt de s'embarquer sur une flotte de cinq cens voiles assemblées devant Arles. Sigismond se voit forcé de se rendre au camp des princes chrétiens.

Madame, dit-il à Frédegilde, si des raisons d'ambition ou de politique m'a-voient fait prendre les armes, je connois ce qu'un souverain doit à son peuple, à sa maison, & à lui-même, & sachant mépriser de vains avantages, ou, s'il en étoit besoin, dissimuler une injure, je n'irois point porter à l'armée un front chargé d'ennuis, un cœur dévoré de chagrins, incapable de trouver du soulagement où vous n'êtes pas, & je préférerois au faste des cours, au tumulte des camps, la plus affreuse solitude; mais, Madame, un intérêt sacré nous anime & ne nous laisse pas le choix des sacrifices; cependant ne croyez pas qu'infidèle à ma gloire, je veuille oublier un affront dont un ingrat l'a mortellement flétri. Il faut

P O E M E ,

Intimider le crime par des exemples mémorables ; ce lâche suborneur , ce vil écuyer , nourri dans ma maison , expirera dans les horreurs d'un supplice éclatant ; & déchu des privilèges de sa naissance , enseveli dans les ténèbres du plus affreux cachot , l'indigne objet de sa passion sera abandonné pour toujours à la honte & aux remords. Adieu , madame , conservez-vous , si je vous suis cher , & songez à ma vengeance. Le comte part , & la malheureuse Agnès demeure au pouvoir de sa mortelle ennemie.

Après le départ de Sigismond , la garde de ce prince , fidelle à ses ordres , s'empressoit de chercher l'amant d'Agnès dans la ville & aux environs de Tours. Mais rien n'égalait les mouvemens que se donnoit Inare : ennemi de la vertu , envieux des avantages naturels qui pouvoient se trouver en autrui , bassement jaloux de toute espèce de mérite , il portoit depuis long-

Le porteur du message étoit un jeune homme , proche parent de la nourrice d'Agnès , & le hazard voulut qu'un frere de ce jeune homme , encore au berceau , se trouva pour lors dans les environs de la ville.

Enguerrand ordonne au messager de monter à cheval , de prendre son frere , de l'emporter avec précipitation du côté d'Angers : ensuite , craignant que ce stratagème n'eût pas encore tout l'effet qu'il en desiroit , il fut offrir ses services au comte , & lui promit alors de ne point prendre de repos que l'affront fait à leur sang ne fût réparé ; mais l'adroite équivoque étoit alors sur les lèvres d'Enguerrand , & supposé qu'il eût à cœur la réparation de l'honneur d'Agnès & de Sigismond , il n'auroit jamais consenti qu'elle fût cimentée du sang de son meilleur ami.

Ollivier lui avoit sauvé la vie dans un combat contre les Bourguignons ; Ollivier étoit lié par le sang à Fleur-de-

Myrthe, cette aimable amie d'Agnès, qui avoit inspiré à Enguerrand une passion vive, payée du plus tendre retour : Ollivier, noble, généreux, sincère, avec des mœurs pleines de franchise, de douceur & d'agrément, étoit fait pour avoir des amis ; il avoit trop de droit sur le cœur d'Enguerrand pour ne pas en devoir tout attendre.

Rien n'égala la mortification d'Inare lorsqu'après avoir joint l'homme à cheval, qu'il poursuivoit avec tant de chaleur, il vit une espèce de payfan dont la figure lui étoit étrangère, & un enfant si formé, qu'il ne pouvoit être celui dont on faisoit la perquisition.

Alors, au désespoir d'avoir perdu son tems dans une course aussi vaine, le fils de Frédegilde, après avoir fait ressentir au villageois quelques traits de sa brutalité, après quelques apostrophes indécentes contre le ciel, reprit la route de Tours avec les cavaliers de sa suite.

Il ne rentra pas dans la ville ; mais , comme si quelque mauvais génie l'eût éclairé , il s'engagea dans la même route que l'amant d'Agnès avoit choisie pour se rendre en Bretagne.

Ollivier , chargé du fruit de sa tendresse , dans la crainte qu'une marche trop précipitée de sa part n'incommodât ce fardeau précieux , fuyoit à pas trop lents pour s'éloigner bien vite des dangers qui le suivoient. Ses regards inquiets observoient les objets les moins suspects ; son oreille attentive faisoit les moindres bruits : tout devenoit pour lui une occasion de frayeur. Il s'arrêtoit : il fixoit son attention , & ne reprenoit son chemin qu'après s'être bien assuré de la fausseté de ses craintes.

Enfin , vers le déclin du jour , étant parvenu sur les rives de la Loire , tandis que ses yeux en suivoient le cours & les bords , pour observer s'il ne découvroit point quelque barque qui

pût lui faciliter le passage , il apperçoit sur le haut d'une colline opposée & située à un mille de distance de l'endroit où il étoit , un gros de cavalerie qui venoit de son côté à toute bride.

La plaine dans laquelle il se trouvoit alors , découverte de toutes parts , n'offroit à ses regards aucun asyle. Ses bras désarmés ne pouvoient lui servir de défense ; en retournant sur ses pas il se livroit à ses ennemis , & pour leur échapper , il ne lui restoit que la ressource d'abandonner son fils & de passer à la nage une riviere large , profonde & dangereuse.

A la vue du danger qui le presse ; son cœur se remplit d'amertume , ses entrailles se déchirent , il embrasse son fils , le baigne de ses larmes : il cherche une touffe d'arbrisseaux qui puisse le dérober à la vue de ceux qui le poursuivent. Mais qui lui fournira la nourriture ? Ne vaut-il pas mieux l'exposer ?



Il l'enlève de nouveau , va le placer au milieu du chemin ; court vers la Loire qu'il lui faut traverser . . . Il voit venir les inhumains qui vont lui ravir son fils ; ah ! s'ils pouvoient le méconnoître ! mais les langes qui l'enveloppent vont le trahir ; il revient , il ne peut trouver d'autres langes pour l'envelopper ; il le prend dans ses bras , le serre : il sanglote , il veut essayer de le sauver à travers les flots de la Loire ; mais c'est l'exposer à périr.

Cependant le danger augmente : il approche , il faut fuir ou se perdre ; Ollivier s'arrache enfin à ce dépôt qui lui est si cher , le laisse entre les bras de la Providence , & se jette à la nage.

C'étoit Inare , qui , toujours poussé par le même instinct , venoit sur les aîles de la fureur ; il pressoit si vivement son cheval que les cavaliers de sa suite ne pouvoient le suivre. Il n'étoit plus qu'à deux cens pas de la riviere ; tout-à-coup le terrain sur lequel il étoit , fond  
sous



Sous lui, s'entr'ouvre, l'engloutit & le dérobe aux yeux de son escorte.

Ciel, protecteur de l'innocence, tu le fis tomber dans un piège que des villageois avoient tendu pour surprendre une bête féroce ! La fosse étoit profonde ; Inare, accablé de sa chute, que le poids des armes avoit rendue plus lourde, y demeura sans connoissance. Sa fuite arrive ; une partie reste auprès de lui pour essayer de lui donner des secours : l'autre se disperse pour en aller chercher dans les hameaux du voisinage.

Ollivier passa la Loire, il étoit accablé de fatigues, exténué ; mais le désespoir, qui ôte les forces aux âmes communes, sembloit avoir augmenté les siennes. La nuit alloit couvrir la terre de ses ombres lorsqu'il parvint à l'autre bord de la rivière.

On étoit dans les premiers jours du Printems. Les rayons du soleil, en son midi, ont alors cette force agissante,

qui commence à réveiller la nature ; mais le soir & le matin tiennent encore de la triste saison qui vient de précéder.

Le peu de vêtemens qu'avoit sur lui notre jeune héros étoit mouillé ; rien ne pouvant le défendre de la rigueur du froid , & la faim se faisant ressentir , il entra dans une cabanne écartée des routes ordinaires : elle étoit ouverte , un chien se présenta sur la porte pour lui en défendre l'entrée ; mais l'animal s'étant adouci, Ollivier ne trouva dans la maison que deux jeunes enfans qui lui sourirent.

Leur âge tendre , leur naïveté , leurs charmes , lui rappellent le trésor dont il vient de se séparer : il les prend dans ses bras , les serre avec tendresse , leur prodigue mille embrassemens. Son action , les pleurs qui baignoient ses joues émurent ces enfans. Ils rendirent caresses pour caresses , larmes pour larmes , & ce tableau touchant fut le pro-

mier objet qui frappa les regards du pere & de la mere , pauvres pescheurs qui revenoient de leurs travaux.

Dès qu'Ollivier les apperçut , il alla au-devant d'eux : Je caresse vos enfans ; ils m'ont rappelé le souvenir du mien. Hélas ! je suis pere , comme vous ; mais je suis bien malheureux , je viens avec confiance vous demander asyle pour cette nuit , vous prier de partager avec moi le peu de mets que vous destinez à votre nourriture. J'en aurai une reconnaissance proportionnée au besoin que j'ai de ce bienfait.

Les hôtes d'Ollivier , gens simples & bons , touchés de l'état dans lequel ils le voyoient , frappés de la beauté , de la noblesse & des graces de sa figure , le rendirent bientôt maître de ce qu'ils avoient de provisions. Du poisson , mais en petite quantité , du lait , quelques fruits secs , firent tous les apprêts du festin. La famille jettoit des regards attendris sur Ollivier , & lui, dé-

mêlant leur sensibilité, oh, mortels privilégiés! disoit-il au fond de son cœur, vous ignorez ces noms fastueux, magnanimité, élévation, grandeur de courage; mais vous avez de l'humanité; vous possédez peu, mais vous le partagez sans avarice & sans défiance. Vous êtes sensibles aux infortunes des autres; il ne faut pas d'appareil pour vous toucher. La vue d'un étranger n'a rien d'effrayant pour vous; vous ne craignez pas les hommes: vous n'appréhendez pas que la cupidité cherche à vous ravir vos trésors, qui sont le travail & l'innocence. Un amour exempt de trouble vous unit; vous en voyez croître autour de vous les gages; un jour ils partageront vos travaux, & vous en rendront le poids plus léger: ils feront l'appui de votre vieillesse: il vous fermeront les yeux, & recueilleront en paix l'héritage inestimable que vous leur laisserez.... vos mœurs....

Ollivier alla s'étendre sur des joncs;

mais il ne put y fermer la paupière. Les malheurs auxquels *Agnès* demeure exposée, les dangers de son fils se retracent trop vivement à son esprit, pour ne pas déchirer son cœur.

Elle te l'avoit confié, lâche ! se disoit-il à lui-même : tu n'as sçu, ni le défendre, ni le sauver. Peut-être, hélas ! échappé à nos ennemis, abandonné de moi, il va périr par le seul effet de l'intempérie. Est-ce donc ta vie que tu devois sauver ? Est-il un supplice plus cruel que tes remords, & qui puisse ajoûter à ta honte ? Et tu cherches du repos !

En finissant ces mots, le jeune héros se lève, il sort sans bruit de la cabane, court à la Loire, s'y jette, la traverse ; guidé par la clarté des étoiles, il vole à l'endroit où il a laissé cet enfant précieux. Il n'y trouve qu'un sujet de désespoir ; son fils n'y étoit plus, il revient sur ses pas, rentre dans la cabane, & passe le reste de la nuit dans l'agitation.

Il fut entendu par le pêcheur , qui vivement touché de l'état violent dans lequel il le supposoit , vint à lui dès qu'il fut jour , & lui fit des offres de service si pressantes & si naturelles , qu'Ollivier crut devoir y prendre confiance.

Il est superflu que je vous dise mon nom , dit-il au pêcheur ; mais partez pour la ville de Tours & vous le trouverez dans la bouche de tout le monde. Traversez la Loire à l'endroit le plus voisin d'ici ; il parut hier un gros de cavalerie sur la rive opposée : on y abandonna un enfant qui ne faisoit que de naître , tâchez de vous informer de son sort : écoutez ce qu'en dira le peuple ; il s'entretient volontiers des choses extraordinaires ; mais n'interrogez point , sans doute vous deviendriez suspect , & je ne voudrois pas avoir exposé mon bienfaiteur. Quand vous serez à Tours , cherchez un homme qu'on appelle Strigée , il demeure près du



château ; il y est connu : abordez-le fans empressement, présentez-lui cette bague en lui disant que vous avez laissé son ami prêt à s'embarquer pour Nantes. Strigée vous fera fans doute quelques questions , & vous lui rendrez compte de ce dont le hazard aura pû vous instruire ; partez , renvoyez-moi les bateliers qui vous auront conduit , j'ai dessein de m'en servir pour continuer mon voyage.

Ollivier & son hôte se séparèrent, les bateliers revinrent , & le fil de la Loire conduisit en peu de jours le chevalier aux murs de Nantes.

Stenon, fils de Richard, se préparoit à partir pour la croisade à la tête des barons de Bretagne ; tout étoit en mouvement dans le port. Ollivier achete des chevaux , des armes , frete un petit bâtiment , & se prépare à suivre la flotte avec deux écuyers dont il n'étoit pas connu.

Il s'attendoit chaque jour à recevoir



quelque messager de Strigée. Cet homme dévoué à ses intérêts de tout tems , étoit pere de Rosimond , son écuyer. Ollivier , supposant que le pescheur auroit pu lui parler , ne doutoit pas que le vieillard , aussi prudent que bien intentionné , ne trouvât les moyens de faire parvenir à Nantes des nouvelles & des secours. Mais au moment de l'évasion d'Ollivier , Frédegilde n'ayant pu s'assurer de Rosimond , s'en étoit vengée sur le pere , qui , retenu par l'âge , se reposant sur son innocence , ignorant même une partie de ce qui se passoit , étoit bien éloigné de prendre la fuite. Strigée , arrêté par les ordres de la comtesse , étoit renfermé dans une étroite prison.

Cependant la flotte des Bretons s'éloigne du port ; & Ollivier , ignorant le sort de tout ce qu'il avoit de plus cher , est obligé de partir. Une navigation courte & heureuse les amène devant Arles , où étoit le rendez-vous

général. Une marche précipitée y a déjà conduit les Tourangeaux , & tout y annonce les apprêts d'un embarquement prochain. Le rivage couvert des approvisionnemens de guerre & de subsistance , invite , au bruit des fanfares guerrières , les chaloupes ornées de banderoles de différentes couleurs : elles volent sur les flots qu'elles font écumer & mugir sous le tranchant des avirons : disputant entr'elles de légèreté dans la marche , d'adresse dans les évolutions , de promptitude dans l'expédition ; on les voit se croiser & se mêler sans désordre , tantôt pliant sous la charge qu'elles s'empressent d'emporter , tantôt légères & comme courant à de nouveaux butins.

Cependant tout n'est pas moins en action sur le rivage : le manoeuvre robuste s'y courbe sous les fardeaux : l'officier actif commande le travail , s'efforçant d'écarter la foule dont la plaine est inondée , & par qui le départ du sol-

dat se voit retardé ; mais les ordres sont inutiles. L'ami cherche son ami. Le frere cherche son frere. Une amante au désespoir se précipite vers la rive pour y trouver, pour y voir encore le jeune guerrier qui lui promit la foi. Ici c'est une épouse gémissante, échelée, portant sur son sein les fruits innocens d'une union sacrée. Là c'est un vieillard accablé sous le faix des ans : ses organes affoiblis ne lui permettent plus de distinguer les objets dont il est environné. Il s'adresse à tous ceux que le hazard a placés sur son passage ; hélas, leur dit-il, en parlant de son fils unique, il s'est embarqué. Oh vieille impuissante, tu n'as pu désarmer, attendrir ce fier courage, que ne me permettois-tu de le suivre & d'aller mourir auprès de lui ! A ces mots la douleur le suffoque, il est prêt à tomber en défaillance ; mais se ranimant tout-à-coup, il àborde un inconnu : Vous le verrez, portez-lui ce dernier

embrassement : dites-lui , qu'après Dieu , qu'il va servir , il se souviene d'un pere malheureux , inutile à soi-même ; je ne vivois que pour lui , son absence va me réduire au désespoir.

Mais le signal du départ flotte enfin dans les airs , les cables rappellent les ancres à bord des vaisseaux. La voile , qui ne tenoit plus que sur un fil , tombe , se déploie & s'enfle au gré d'un vent favorable. On vogue , & déjà les remparts de Tortose frappoient de loin l'espérance des guerriers , lorsque tout-à-coup le ciel s'obscurcit , le vent gronde , la vague se soulève , la flotte se disperse. Le vaisseau qui portoit le comte de Tours voit sa mâture emportée par un tourbillon ; alors le gouvernail devient inutile , l'art du pilote impuissant. Le bâtiment , jouët de l'onde , va donner contre un écueil , & s'y brise.

Chacun cherche à se garantir du naufrage , & Sigismond , abandonné des siens , n'ayant de ressources qu'en ses



propres forces, essaye de gagner la rive en luttant contre les lames qui semblent l'en repousser ; mais ses forces épuisées l'abandonnent ; la respiration étouffée cède aux flots de l'onde amère. Un nuage épais couvroit déjà les yeux de l'infortuné prince : il alloit périr. Une main secourable le saisit par un pan de sa tunique , & peu-à-peu il se trouve sur le sable entre les mains d'un inconnu armé, qui s'efforçoit , par tous les soins possibles , de le rappeler à la vie. D'abord la reconnoissance d'un semblable bienfait ne put éclater que dans les yeux de Sigismond : peu-à-peu dégagé de l'eau qu'il avoit bue , réchauffé par les rayons du soleil , il recouvre l'usage de la parole avec les forces , & cherche à manifester sa gratitude. Généreux mortel , dit-il, ou plutôt génie secourable , qui venez de m'arracher des portes du trépas , pourquoi votre armure me cache-t-elle les traits de mon bienfaiteur ? Ne m'enviez pas plus long-

tems le bonheur de connoître le guerrier à qui je suis redevable d'une vie que je voudrois pouvoir lui sacrifier à mon tour. Sigismond se tut : le guerrier balance quelque tems ; enfin il délace son armet, le jette loin de soi, & se précipitant aux genoux du comte... Je suis votre page Ollivier, Seigneur ; je vous demande la mort, que je mérite, & que vous m'aviez jurée..... Malheureux ! s'écria le comte, en s'élevant sur son séant, après l'affront cruel que tu m'as fait, après l'opprobre imprimé sur mon front, tu oses encore venir empoisonner l'air que je respire ? Je jure... Ollivier ne lui donna pas le tems d'achever l'imprecation : accablé, consterné, saisi, il se retire. Hélas ! se dit-il à lui-même, le comte est né sensible & généreux, mon infortune & ma foiblesse m'ont fait trahir ses bontés. Sigismond, votre ressentiment est juste ; si j'étois le seul malheureux, comme je suis le seul coupa-

ble, voudrois-je dérober ma tête à votre courroux ? Non, j'irois solliciter votre bras, & ma main désespérée lui auroit elle-même à consommer votre vengeance. Oh ! Agnès, oh ! mon fils, objets touchans, je scaurois mourir pour vous, si ma mort pouvoit vous devenir utile. Fasse le ciel que je puisse un jour, à force de vertus, vaincre la haine du cher ennemi qu'il me faut combattre, & vous rendre le repos que je vous ôtai à tous par un instant de foiblesse.



## C H A N T II.

**E** N G U E R R A N D , depuis qu'Inare se fut séparé de lui , promena d'abord sa troupe de côté & d'autre , au petit galop , ensuite , sous prétexte de rendre la recherche plus générale , il la disperse , s'en éloigne lui-même , & prend le chemin d'Angers au travers de la forêt de Mont-Grand , accompagné de son seul écuyer.

Il étoit nuit , il faisoit froid , l'écuyer grelottoit & parloit entre ses dents : qu'est-ce , Barin , lui dit le chevalier , vous ne me paroissez pas content ? Seigneur , répondit l'écuyer , j'ai passé l'âge où l'on se plaît aux aventures : je commence à aimer mes aises , & la route que nous prenons m'annonce un mauvais souper & une pire nuit. Cet endroit-ci n'a pas une bonne renommée. Il y revient , dit-on , des esprits , des

loups-garoux ; on en fait d'étranges contes. Faut-il , dit Enguerrand , donner dans ces bruits populaires ? Auriez-vous peur ? . . . Pas plus qu'un autre , repliqua Barin ; en devenant prudent , je ne suis pas devenu plus timide ; nous en ferons preuve dans l'occasion.

Cependant l'épaisseur de la forêt redoublant l'obscurité de la nuit , nos voyageurs ne pouvant distinguer aucun sentier , étoient sur le point de descendre de cheval , faute de pouvoir marcher plus long-tems , quand leurs yeux furent frappés d'une lumière vive qu'ils apperçurent dans l'éloignement , & vers laquelle ils dirigèrent leurs pas.

En marchant vers la lumière qui les guidoit , Enguerrand & son écuyer arrivent sous un berceau formé par les branches de quelques chênes très-élevés auxquelles un pavillon leste & galant étoit suspendu. On voyoit sous ce pavillon un couvert mis pour deux personnes , servi avec propreté , & un souper



per aussi bien entendu qu'appétissant.

Dans la situation où se trouvoient nos voyageurs, leurs yeux ne pouvoient être frappés par un spectacle plus agréable. Le terrain étoit couvert d'un riche tapis de Turquie. L'ameublement & le buffet respiroient la délicatesse ; le bon goût & l'opulence ; nos aventuriers jugerent que le lieu préparé pour cette petite fête devoit être destiné à recevoir des gens de conséquence. Ils s'avancerent & furent surpris de ne voir personne sous ce pavillon.

Ils en font le tour. L'obscurité la plus épaisse , le silence le plus morne , la solitude la plus exacte , y régnerent de toutes parts.

Ils entrent , les mets leur paroissent cuits à propos. L'assaisonnement fait l'odorat , la vapeur les environne encore , & annonce qu'on ne fait que de les servir.

Sans doute , dit Enguerrand , nous aurons affaire à des gens bien nés ; ils se

feront un plaisir de partager ce repas avec nous. Vous vous inquiétiez , Barin : avois-je besoin , pour courir après Ollivier , de m'engager dans cette forêt sombre ? J'en devois craindre quelque fâcheuse aventure : cependant vous voyez comme celle-ci commence.

Monsieur , répondit Barin , si elle doit se terminer par un souper , il est très-à propos qu'elle finisse. Nous perdons bien du tems , & n'en déplaise à la bienfiance , je ne pense pas que nous fissions mal d'entamer ce pâté. Voilà de quoi satisfaire quatre appétits plus défordonnés que les nôtres : il en restera toujours assez. Nous en ferons quittes , à la rigueur , pour faire une histoire & des complimens. Vous sçavez comme vous vous tirez des uns & des autres. On nous sçaura gré , sans doute , d'en avoir agi avec une honnête liberté. Quant à moi , dit-il , ( en prenant à deux mains un pain dans une corbeille , & y mordant de tout son cœur ) je

Vais faire des choses qui rendront croyable tout ce que vous pourrez dire de la faim qui nous dévore.

Vous êtes glouton , Barin , dit le chevalier. En disant cela , il prend lui-même quatre truffes d'une main & quelques poignées d'olives de l'autre.

Monsieur , dit Barin , ( en prenant un pigeon à la basilique au bout d'une fourchette ) quand on m'aura traité de glouton , tout sera dit. Le vin est tiré , il est à la glace : buvons.

Les truffes altèrent. Enguerrand boit un coup : il s'assied , non tout-à-fait à table , un peu de côté , & met sur son assiette une cuillerée de crème qui paroît très-délicate. Barin va à lui. Je pense , dit-il , que vous mangeriez de la crème sans serviette ? En disant cela , il en déplioit une & la lui mettoit sur les genoux. Puis l'approchant de table , ne vous asséyez donc point comme un enfant.

Voilà Enguerrand assis & installé.

Voilà Barin vis-à-vis de lui. Les entrées, le rôti, l'entremets, tout fut attaqué dans les règles. Le vin étoit délicieux : on en but. Nos gens étoient si fort occupés qu'ils ne s'appercevoient pas de ce qui se passoit autour d'eux.

Barin leva les yeux par hazard. Qu'est-ce que ceci, Monsieur ? Nous sommes en cage. Enguerrand regarde à son tour : ils y étoient en effet. Tandis qu'ils satisfaisoient si avidement leur appétit, le pavillon avoit disparu, & il s'étoit formé autour d'eux une belle cage de fil de laiton bien doré ; comme ils alloient se récrier sur cette merveille la cage s'élève de terre, à l'aide d'une poulie, jusqu'au haut d'une branche, & y tiens.

Le maître & l'écuyer se regarderent. Nous avons fait un bon souper, dit le dernier, garre à la digestion ; nous sommes pris à la pipée. Jusqu'ici, à considérer le repas & les barreaux de la cage, tout n'est qu'or & bonne chère ; mais j'appréhende que les choses

N'empirent. Avois-je tort de me défier  
de ce maudit bois ?

Enguerrand ne répondit rien : Barin se  
fut à son tour ; tous deux se prirent à rê-  
ver. Peu-à-peu les vapeurs du souper ;  
les fumées du vin leur montant à la tête ;  
mirent fin aux réflexions , & voilà nos  
deux encagés étendus sur le tapis de Tur-  
quie , dormant à qui mieux mieux.

Le jour étoit déjà fort avancé , & les  
rayons du soleil , perçant de toutes parts  
à travers les feuillages , éclairaient de-  
puis long-tems la cage de nos dormeurs ;  
lorsqu'ils furent éveillés par un caquet  
bruyant & des éclats de rire très-animés.

Ils se mettent sur leur séant : ils ou-  
vrent les yeux : ils se les frottent , & pen-  
sent dormir encore , tant ce qu'ils voient  
autour d'eux a l'apparence d'un rêve.

La cage , qu'on avoit redescendue ;  
étoit environnée de six femelles. Elles pa-  
roissoient être d'espèce humaine. Cepen-  
dant , à la réserve du col , du visage &  
des mains , elles étoient couvertes de



plumes, de la tête aux pieds. Leur physiologie n'avoit rien de rebutant. La plume courte, mince & frisée, qui tenoit la place des cheveux, une touffe placée en aigrette au-dessus du front, formoient en tout une coëffure agréable. Les bras ressembloient à des ailerons, & les jambes présentoient encore un spectacle plus bizarre.

Elles parloient toutes à la fois; voilà de jolis étourneaux, disoit l'une; comme ils ont mordu à l'appas, disoit l'autre, en regardant les restes du souper demeurés sur la table. Trêve à la plaifanterie, dit celle qui paroïssoit avoir le plus d'autorité. Puis, adressant la parole à Enguerrand: Chevalier, lui dit-elle, je vous rends la liberté au nom de Strigilline, ma maîtresse; mais, sous une condition; vous me donnerez la main jusqu'au château qui est à quelques pas d'ici, & vous y prendrez du repos.

La capitulation fut acceptée. Enguerrand marcha vers le château. Il n'ouvroit

pas la bouche ; cependant il commençoit à se faire à l'aventure , qui , jusques là , ne le menaçoit de rien de fâcheux ; il jette les yeux sur les objets qui sont autour de lui ; il voit des avenues riantes , une campagne agréable , & qui paroît cultivée , d'assez belles eaux , des points de vue bien ménagés ; enfin tout ce qui peut annoncer la demeure d'une personne opulente & entendue. Le château ne paroissoit pas encore. Enfin il se présenta , & ne répondit point , du moins par la forme , aux dehors qui l'avoient annoncé. C'étoit une très-grande cage , flanquée de quatre autres petites , comme le seroit une tour de ses quatre tourellons.

Dès qu'Enguerrand fut entré dans le salon , où Strigilline l'attendoit , elle se leva , fit deux pas au-devant de lui d'un air obligeant , & lui dit : Je compte , Chevalier , que vous me pardonneriez une supercherie innocente. Quand on est , comme moi , forcée à vivre dans la re-



## O L L I V I È R ,

traite , on est excusable d'attirer chez soi la bonne compagnie. Hier l'empressement de voyager vous avoit fait oublier de satisfaire aux besoins les plus essentiels. Je m'apperçus de votre état, & vous fis abandon d'un souper qui n'attendoit personne. Je jugeai même devoir me tenir à l'écart pour jouir de votre surprise , & vous laisser liberté toute entière : le reste est un jeu de mécanique , dont je me donne quelquefois l'amusement ; mais je prétends que vous en tiriez une petite vengeance , & me mettiez dans le cas de vous prouver que je sçais ce qu'on doit d'égards aux gens de votre sorte & de votre mérite.

Enguerrand ne répondit que par des inclinations de tête , & quelques paroles de civilité. Il considéroit la Fée ; car c'en étoit une. Son plumage étoit d'un petit jaune, semblable à celui des ferins de Canarie : elle avoit le tour du visage beau , le teint éclatant , la lèvre vermeille , les dents du plus bel émail , l'œil noir , vis

& bien coupé , mais le regard fournois. Ses sourcils arrondis en un très-bel arc , n'étoient point séparés. On voyoit quelque chose de malin dans son sourire , & l'assemblage de tous ses traits formoit une physionomie spirituelle , piquante & scélérate.

On servit un dîner abondant & délicat. Enguerrand n'étoit pas encore à son aise. Strigilline le combloit d'attentions. Vos yeux , lui disoit-elle , ont peine à se faire aux objets singuliers qui les frappent. Votre inquiétude & votre curiosité sont naturelles : sans doute il y a du mystère , & je ferai charmée que vous me mettiez dans le cas de m'en expliquer franchement avec vous. Nous attendrons que nous soyons un peu plus connus l'un de l'autre. L'inclination naît d'un coup d'œil ; la confiance se gagne.

Enguerrand répondit encore avec le même embarras. On desservit. Il y eut musique , promenade , bal. La cour embellie fit preuve de talens dans tous les

genres ; Strigilline étala de l'enjouement, des graces. L'heure du souper vint. Ce repas fut plus splendide que le dîner, & un peu plus gai. Strigilline vouloit qu'Enguerrand lui fit part des inquiétudes qu'il avoit en se voyant encagé. Il faut, lui disoit-elle, que vous fassiez un petit ouvrage sur ce sujet . . . Vous me fixez, Seigneur, pensez-vous être ignoré, & que vos talens connus, bien par-delà Saumur, n'aient point percé dans la forêt de Montgrand ? Imaginez-vous qu'il n'entrât rien de personnel dans l'accueil que vous avez reçu, & que je me tinsse autant honorée de toute autre visite que de celle du brave & spirituel Enguerrand.

Le chevalier fourioit à l'éloge avec modestie. Y auroit-il de l'indiscrétion, poursuivit la Fée, à vous prier de nous faire part d'un de ces ouvrages qui jouissent d'une réputation aussi générale ? Enguerrand se fit presser ; enfin il tira ses tablettes de sa poche, & toute la compagnie lui prêtant attention, il lut le conte qui suit.



## LE PLAISIR,

## C O N T E M O R A L.

**L**E plaisir n'habite pas toujours l'Olympe, ce dieu a des caprices; il descend quelquefois sur la terre, où les immortels mêmes sont contraints à le chercher.

A-t-il quitté le ciel, l'ambrosie manque de faveur, le nectar est sans parfum, Hébé n'a plus d'enjouement, plus de fraîcheur. Les Graces sont languissantes; on croit que Vénus a perdu sa ceinture. La verve d'Apollon se glace; l'aiguillon de la plaisanterie s'émousse sur les lèvres de Momus.

Le Plaisir avoit disparu du ciel. Mercure se précipite pour le suivre & le ramener. Ses aîles le portent en un clin d'œil sur la terre.

L'éclat d'une cour, les préparatifs

d'une fête digne de la grandeur souveraine , pour qui elle étoit destinée , attirer d'abord ses regards. Le nom du Plaisir est dans la bouche des ouvriers que l'on emploie. Il semble briller avec l'Impatience dans les yeux des peuples, qui attendent le moment de l'exécution.

Mercuré veut entrer dans le vestibule du palais. L'Etiquette & la Contrainte viennent en cérémonie le recevoir à la porte. Il s'en éloigne sur le champ. Le Plaisir pourroit-il s'être réfugié parmi ses plus mortelles ennemies ?

Le dieu apperçoit de loin les boulevards d'une ville superbe. C'est-là que les richesses en profusion rassemblent les commodités de toute espèce ; c'est-là qu'on trouve ce superflu si désiré. La nature, livrée à elle-même, n'en connoît pas le besoin ; l'habitude le rend nécessaire ; le goût en apprend l'usage.

Là, sont des promenades où l'art étale ses plus agréables prestiges. Vues délicieuses, terrein aplani, air dont, par

un soin continuel , on entretient en tous tems la fraîcheur.

Mille objets , semés avec une confusion agréable , cherchent à exciter l'enjouement. A travers la foule qu'ils attirent , mille chars disputent entr'eux de richesse & d'élégance ; l'adroit cochér ferre , évite & dépasse l'essieu qui vient à sa rencontre. La carrière étincelle , le coursier écume , obligé de travailler sous lui-même , & ne pouvant contenir son feu dans les bornes de l'espace étroit qui le renferment.

Mercuré , à travers la foule , reconnoît le Brillant & le Fracas , couverts de straz & de poussière ; mais il ne voit point le Plaisir : il le cherche dans les yeux des belles qui font l'ornement de ces lieux ; il les trouve pleins de distractions , agités de passions superficielles & momentanées ; peut-être est-il dans leur cœur , dit Mercuré : suivons-les : eh comment le Plaisir ne seroit-il pas avec elles ? Elles semblent faites pour le créer.

On arrête à la porte d'un spectacle. La foule s'écarte, Mercure entre. Un amphithéâtre, rempli de l'élite des deux sexes, attend avec impatience le commencement des jeux. La scène s'ouvre; un poëme plein d'intérêt & de chaleur, une musique propre au sujet, des ballets brillans par l'ordonnance & l'exécution, une décoration riche, galante & correcte, des talens exquis. Quel ensemble flatteur & piquant! Mercure croit que le dieu qu'il cherche va tout animer; Mercure se trompe.

La cabale, la préoccupation, le dégoût, né de l'habitude, s'emparent de l'assemblée. A peine voit-on sur quelque visage enfantin l'effet d'une légère émotion. C'est un cœur tout neuf qu'un amusement, jusqu'alors inconnu, vient dans le moment d'effleurer.

Le dieu voit qu'on se propose mystérieusement des soupers, dont la seule idée irrite d'avance l'appétit, & flatte le goût. Des lieux enchantés, une chère

délicate , un choix de convives : tout annonce qu'on y va jouir de la volupté la plus recherchée.

L'ivresse semble s'être emparée de la compagnie avant qu'on se mette à table : on s'y assied ; que voit, qu'entend Mercure ? Une gayeté froide & forcée , des étourderies étudiées , des tons précieux , des phrases quintescenciées. On périroit sans quelques méchancetés qui se dardent à la volée.

Les plats se desservent comme on les a présentés ; les estomachs sont vuides , & déjà l'indigestion les fatigue. Chacun dit à son voisin, en confidence, je souffre : je suis excédé : allons au bal.

Il n'y a que les dieux, les extravagans ; ou un homme à la mode, qui puissent soutenir le régime que suit ici Mercure : il est au bal.

Quelle foule de masques ! quelle bizarrerie dans les déguisemens ! quel désordre dans les propos ! Mercure , qui leur voit à tous l'ennui peint sur la phy-



ſionomie , va toujours difant , mais où eſt le Plaiſir ?

J'entends de la groſſe ſymphonie , j'apperçois des lumieres , je vois du beau monde qui danſe pour être admiré. Je vois des filles de théâtre qui voudroient bien qu'on les regardât , des fainéans qui cherchent à ſe faire des intrigues , des méchans qui deſireroient en découvrir. Je vois du peuple qui ſe tourmente ; mais où eſt le Plaiſir ?

Un couple amoureux ſe préſente : ce ſont de jeunes gens. Ils paroiffent aimables , ils viennent de convenir d'un rendez-vous. Ils vont être heureux , dit Mercure : je ſuis au bout de mon ambaffade , & vais trouver mon petit libertin avec eux.

Un char vole & porte les amans dans un temple qui paroît conſacré à l'amour & au myſtère. L'ameublement eſt l'ouvrage des Graces , du Goût & de la Molleſſe. On force la belle à l'admirer : elle laiſſe échapper un mot de reproche.

reproche sur l'emploi du tems : une raillerie vive en est la réplique ; le dépit succède ; le jargon en triomphe ; des caresses emportées sont repoussées par des refus qui n'ont rien de naturel ; une pudeur affectée cède à une véritable effronterie. Enfin des desirs usés avant la jouissance mettent en œuvre toutes les ressources du libertinage. La lassitude se fait sentir ; le dégoût la suit & termine l'aventure.

Mercury n'est pas un dieu novice ; cependant il est scandalisé ; ce qu'il vient de voir lui semble une profanation ; il s'échappe.

A ce coup le hazard dirige ses pas. Une maison fort éclairée attire ses regards dans l'ombre de la nuit : il y va , mais sans espérance & presque découragé.

A la suite d'un souper , moins délicat que solide , une compagnie s'abandonnoit à une joie ivre , sans sentiment & sans réflexion. Le Plaisir que cherche

Mercure fuit également le ton précieux du beau monde, & la gayeté bruyante de la cohue bourgeoise : il n'étoit pas dans cet endroit.

Enfin les ombres de la nuit se dissipent, Mercure au lever de l'aurore, se trouve au milieu d'une campagne riante. Les seules beautés de la nature lui prêtent l'éclat & les agrémens qui s'y font remarquer. La rêverie le porte vers un petit hameau : il entre dans une cabane couverte de chaume, comme entraîné par l'instinct. Il y trouve Démophon & Mélite.

Démophon a passé cinq lustres : Mélite voit encore à peine les quatre s'accomplir. La nature n'a rien formé de plus parfait pour le corps ; il n'est pas sorti de la main des dieux d'ames plus sensibles & plus innocentes. Une passion aussi forte que tendre les unit, & l'hymen va la couronner.

A la vue de Mercure, la Pudeur les colore de son fard, le seul qui ajoûte

P O E M E. 57

à la beauté. Un tendre embarras s'empare d'eux ; la crainte qu'on ne vint les défunir alloit naître : Mercure la prévient en s'arrêtant. Il a vu dans leurs regards la présence du dieu qu'il cherche : il ne faut pas l'effaroucher ; il s'agit de le guêter & de le surprendre.

Mercure s'éloigne d'un pas , & revient sur le champ. Il trouve le Plaisir sur un lit de mousse & de roses. Encore saisi d'un doux frémissement, il l'enlève, l'enchaîne & le reconduit au ciel.

Le Plaisir n'a point abandonné pour toujours Démophon & Mélite : il habite souvent leur simple cabane , & ne s'éloigne d'eux que quand ils sont séparés.

Enguerrand finit sa lecture , & reçut de Strigilline & des dames de sa cour , les éloges les moins ménagés. Il devint d'une humeur charmante , trouva le repas trop court. Enfin on se lève de table. Il donne la main à la Fée pour

la conduire chez elle, & revient dans l'appartement qu'on avoit préparé pour lui.

En vérité, dit-il à Barin, dès qu'ils furent seuls, aux plumes près, ces femmes-ci sont d'un très-bon ton; que vous en semble, Barin? Je ne me connois pas en ton, répondit l'écuyer; mais nous ne mourrons pas de faim dans cette auberge, & pour peu que votre portefeuille soit meublé, vous n'y mourrez pas d'ennui... Mais vous les observiez, Barin, pensez-vous qu'elles aient été contentes? Oui, Monsieur, elles auront trouvé vos vers fort beaux..... Ignorant! c'étoit de la prose que je leur lisois... Monsieur, je prends quelquefois vos vers pour de la prose; je puis bien prendre votre prose pour des vers. On ne connoît rien aux ouvrages de vous autres, Messieurs, les gens de qualité: mais, Monsieur, nous sommes-nous mis en route avec tant de hâte pour venir écouter ici les fleurettes de



ces dames à plumages , & leur lire . . .  
 Non assurément , Barin ; il a fallu ré-  
 pondre aux politesses que nous avons  
 reçues ; c'étoit une sorte de nécessité ,  
 mais nous ferons à cheval avant le jour ,  
 & nous y ferions déjà si le chemin nous  
 étoit connu. La conversation finie , le  
 maître & l'écuyer se couchèrent & s'en-  
 dormirent.

Tout reposoit encore dans le palais  
 de Strigilline , & déjà Enguerrand tiroit  
 son écuyer par le bras , sans pouvoir  
 l'arracher au sommeil. Enfin il le jette  
 hors du lit. Barin , lui dit-il , n'avez-  
 vous pas honte de dormir encore ?

Encore , reprit l'écuyer , réveillé par  
 la chute qu'il venoit de faire , & par  
 la fraîcheur du parquet , je ne faisois  
 que commencer ; & où prétendez-vous  
 aller ? Il est nuit noire.

Où nous allons , dit Enguerrand ? &  
 que ferions-nous en demeurant ici plus  
 long-tems ? Où est Ollivier ? Ses en-  
 nemis couvrent la campagne ; il n'a

nul secours à espérer que ceux qu'il peut attendre de moi. J'ai perdu tout un jour, Barin, un jour que je devois à l'honneur & à l'amitié. Que penseroit Agnès de ma froideur à servir son amant ? Qu'en penseroit Fleur-de-Mirthe ?

Vos raisons sont des meilleures, Monsieur, mais je ne présume pas qu'il soit facile de se tirer, à tâtons, de l'endroit où nous sommes.

Je veux me presser de partir, disoit Enguerrand, pour réparer le tems perdu, & me soustraire à l'embarras des civilités auxquelles il ne m'est pas permis de répondre ; en parlant ainsi, le Chevalier prend ses armes ; Barin s'habille ; ils sortent : ils sont à cheval & s'engagent dans la première route qui s'offre à eux dans l'obscurité.

Tous ces environs-ci doivent être habités, disoit le Paladin, & supposé que nous nous égarions ; nous trouverons au point du jour des gens qui nous

remettront dans notre chemin. Là dessus il presse son cheval, & l'écuyer le suit sans proférer une parole.

Ils marchoient depuis près de deux heures au grand trot, lorsque le crépuscule commença à leur donner lieu de discerner, quoique confusément, les objets.

Ils côtoient les murs d'un jardin qui leur paroît fort vaste, ils passent contre des bâtimens qui devoient être, selon l'apparence, les servitudes d'une grande maison : ils font quelques pas de plus, se trouvent à la porte d'un château, & se reconnoissent alors. C'étoit celui de Strigilline.

Il faut, dit Enguerrand, que nous nous soyions détournés de la première route que nous avons prise, & qui ne devoit pas conduire ici, puisqu'elle en partoît; mais à ce coup nous ne nous égarerons plus, graces au ciel : voilà le jour qui paroît.

Le chemin que nos voyageurs sui-

virent alors , étoit pratiqué à travers une forêt très-épaisse. Les rayons du soleil n'y pouvoient percer , & il étoit impossible à la vue de s'y étendre ; enfin , après une heure & demie de marche , la forêt commence à s'éclaircir : nos voyageurs voient une campagne habitée , se trouvent dans une avenue qui les conduit en droiture à un château. C'étoit celui de Strigilline.

Quoi , dit Barin , nous ne perdrons jamais de vue cette maudite cage ? Observez , lui dit Enguerrand , que nous sommes dans la même route par laquelle nous abordâmes hier ; je ne sçais comment je ne l'ai point reconnue plutôt , retournons sur nos pas , & nous trouverons le sentier qui doit aboutir à ce pavillon , sous lequel nous avons passé la nuit qui a précédé celle-ci . . . . Je crois entrevoir ce sentier. En effet , il s'en présentoit un. Le Chevalier s'y engage avec confiance ; pour le coup , dit il à son écuyer , je pense que nous

en serons bientôt dehors ; vous le pensez , Monsieur , & moi je le souhaite , répondit Barin.

Après deux heures d'une course fort pressée , le maître & l'écuyer se trouvent dans une route spacieuse , ils approchent d'un endroit qui paroît très-habité. Déjà ils entendent le bruit des chiens , le chant des coqs , le hennissement des chevaux , enfin ils trouvent de vastes écuries ; mais c'étoient celles du palais de Strigilline.

Le soleil avoit déjà franchi la moitié de sa carrière , le maître & l'écuyer bouilloient d'impatience ; les chevaux étoient harassés. Un petit page couvert de plumes de fanfonnet aborde Enguerrand. Seigneur Chevalier , lui dit il, votre promenade a été assez longue ; il est tems que vous preniez de la nourriture & du repos , ma maîtresse vous attend.

Enguerrand & Barin se regardèrent. Quel parti prendre , disoit le maître ? Effectivement , répondit l'écuyer , nous



avons à choisir ; rentrons doucement ; mettons-nous bien dans la tête que nous ne sortirons d'ici que sous le bon plaisir de la dame du lieu. Quoi ! vous prétendriez , dit Enguerrand , qu'on voudroit me retenir ici malgré moi ? Je n'ai pas de prétentions , dit l'écuyer ; mais il faut que vous ayez été bien distrait pour que rien ne vous ait frappé ; la dame du château a les regards brûlans , tant d'afféteries , d'ailleurs , dans les attentions qu'on a pour vous , tant de fauteur dans les louanges que l'on vous donne ! Sçachons donc ce qu'on nous veut , dit Enguerrand. Il rentre dans son appartement , se défarme , & va saluer Strigilline. Il avoit l'air froid & contraint.

Il faut , seigneur , lui dit la Fée , que vous vous défiez de mes cuisiniers. Vous vouliez sans doute gagner de l'appétit ; c'est ce qui vous aura engagé à prendre l'air de si bonne heure. Je pensois qu'ayant besoin de repos , vous

n'aurez pas dû sortir ce matin ; sans cela mes équipages se fussent tenus prêts , & l'on vous eût donné le plaisir de la chasse.

Enguerrand répondit à cette politesse par quelques propos vagues , & l'on servit le dîner. La Fée fit ce qu'elle put pour le rendre amusant , & insinua au Chevalier un plan de vie , qu'il pourroit suivre , si le séjour du château lui étoit agréable. Aimeroit-il la lecture ? On auroit des manuscrits rares & curieux : auroit-il du goût pour la musique ou les spectacles ? On avoit autour de soi , quoiqu'en petit nombre , des talens dans tous les genres , & sur-tout ; des gens uniques pour les décorations & les machines.

A ces offres , à mille agaceries qui les accompagnoient , Enguerrand pensa devoir répondre d'un ton sérieux. Votre palais , Madame , renferme tout ce qui peut piquer le goût d'un homme délicat , connoisseur & sensible ; fasse

le ciel qu'un heureux loisir me permette de venir me livrer un jour aux charmes de la vie tranquille & délicate que vous m'offrez, & vous témoigner l'étendue de la reconnoissance qu'un accueil aussi rempli de bontés m'inspire ! Mais aujourd'hui je me borne à obtenir une seule grace de vous. Les devoirs les plus sérieux, les intérêts les plus chers, m'appelloient du côté de la Bretagne, lorsque je fis l'heureuse rencontre à laquelle je dois le bonheur de vous connoître. Permettez que je reprenne ma route : permettez. . . . Le Chevalier n'eut pas le tems d'achever sa tirade, les yeux de Strigilline devinrent humides, une pâleur foudaine ternit les roses de son teint ; elle se lève, & va cacher dans son appartement son dépit, son désordre & son embarras.

Enguerrand étoit passé dans le jardin pour s'entretenir avec son écuyer. Ils n'avoient pas fait quatre pas, que Badine, confidente, de la Fée, vint les

y joindre. Vous me pardonnerez , dit-elle au Chevalier , si j'interromps votre solitude ; mais , Seigneur , il me semble que vous avez peu de ménagement pour nous. Vous pouvez vous être aperçu du plaisir que cause ici votre présence : cependant vous n'êtes occupé que de votre départ.

Madame , reprit Enguerrand , je ressens le prix de l'accueil que je reçois , & celui des plaisirs auxquels je m'arrache , mais mon devoir . . . Laissons ce prétexte , dit Badine. J'ai un mot à vous dire , qui fait oublier bien des devoirs plus essentiels que ceux que vous vous supposez. Ma maîtresse vous aime . . . Je suis donc bien malheureux . . . Malheureux ! repliqua Badine ; je ne reviens point de ma surprise. Il faut convenir que rien n'est aussi trompeur que les réputations , & sur la foi de la vôtre , je n'eusse jamais pensé qu'une déclaration d'amour de la part d'une très-jolie femme , dût vous percer le cœur . . .

Je n'y puis répondre , Madame , & c'est ce qui me défespère ; je me manquerois à moi-même , en manquant à ce que je dois , & il m'en coûteroit une fausseté , ou une trahison.

Je crois vous entendre , reprit Badine , vous pensez qu'un certain homme , que vous allez chercher où il n'est pas , a bien besoin de vous , & on vous assure d'avance que vous pouvez dormir tranquille sur son compte. Vous craignez d'aller jurer à ma maîtresse des choses que vous ne sentirez pas exactement ; & depuis quand êtes-vous sujet à de semblables scrupules ? Jurez , Seigneur , jurez hardiment , & pour le prix du serment , un peu hazardé , que vous aurez fait , je vous promets des faveurs qui vous arracheront , dès demain , les protestations les plus sincères. Je sçais qu'il y a encore quelque chose qui vous tient au cœur. Vous avez une intrigue bourgeoise ; on dit que la jeune personne est très - jolie ,



blonde à l'excès, le nez relevé d'un incarnat, tant soit peu vif. Vous rougissez ! vous êtes surpris de nous voir aussi bien instruites de vos affaires, peut-être êtes-vous honteux ? Sont-ce-là les raisons qui vous font dédaigner le bien qui vous est offert ? Rentrez, Seigneur, rentrez dans votre caractère, & pour d'aussi minces intérêts, ne négligez pas une fortune qui feroit le bonheur de mille autres ; ne livrez pas aux malheurs d'une passion inutile & rebutée une femme charmante qui sacrifie tout pour vous rendre heureux. Je l'ai laissée dans la douleur & dans les larmes, il vous est libre de venir les essuyer ; consultez-vous ; rêvez, Seigneur, rêvez à Strigilline : elle ne pourra qu'y gagner. Prenez vos tablettes, ornez-les de quelques petits vers tendres dont elle soit le sujet. Je ne dois point vous cacher que les productions de votre esprit feront, après le don de votre cœur, ce qui pourra le plus la flatter ; en finissant

ainsi , Badine fit une profonde révérence & se retira.

Enguerrand & Barin continuèrent quelque tems à se promener en silence. Enfin l'écuyer le rompit. Pensez-vous, Monsieur, que cette demoiselle intrigante en soit à son coup d'essai? Je la trouve, à bien des égards, un peu trop habile... Eh bien, répondit le Chevalier, que ferons-nous?... Des vers, Monsieur, des vers... Que je fasse des vers! répliqua le maître, d'un ton d'humeur, vous plaisantez bien mal à propos. Je ne plaisante point, repartit l'écuyer : vous en avez fait tant de fois à propos de rien ; faites-en maintenant, vous avez de la matière ; voilà de beaux yeux, de l'amour, des soupirs, de la passion, des larmes, des reproches, de la jalousie.

Que je fasse des vers ! repliquoit Enguerrand ; j'ai bien l'esprit dans une position assez tranquille... Soit : n'en faites pas, disoit Barin, mais ouvrez votre porte-feuille, cherchez-en de tout faits

P O E M E.

faits , & faites-les servir en changeant l'adresse.

J'y consens , dit le Chevalier , toujours du même ton ; voyez dans mes pièces détachées , & si vous y trouvez des vers que j'aye faits pour quelqu'oisson , je vous permets d'en tirer copie , & de les porter à votre dame couverte de plumes. Vous êtes extravagant , & moi bien malheureux d'avoir inspiré cette passion ridicule . . .

Votre plus grand malheur, Monsieur, n'est pas d'être aimé. Ce grand amour qu'on vous porte, ce qu'on dit ici, ce qu'on y fait, me paroissent des songes, dont j'apprehende beaucoup le réveil. Je me défie de tout, & il faut que j'aye bien peur de mourir de faim pour y manger comme je fais.

Remontons à cheval, dit Enguerrand, sortons d'ici tout-à-l'heure... Et vous pensez, Monsieur, que nous y verrons plus clair que ce matin? ne vous appetevez-vous pas que nous sommes

dans un labyrinthe dont , peut-être , le diable seul a le fil . . . Je veux parler à cette femme , reprit Enguerrand , & essayer de lui faire entendre raison . . . Vous en avez fans doute trouvé beaucoup qui l'ont entendue , reprit Barin ; mais je vous cautionne que celle-ci est tout au plus disposée à écouter ce que pourront lui inspirer ses dispositions naturelles , son goût ou sa fantaisie ; parlez ce langage , si vous voulez que l'on vous écoute. Donnez au moins des paroles flatteuses , quoiqu'il en puisse coûter à votre franchise , & sur-tout , bannissez de votre extérieur ce trop de réserve , qui pourroit tenir la dame en garde contre vous. Cependant je me promenerai dans les environs : on me laissera fans doute cette liberté ; car je ne vaudrais pas trop la peine que l'on m'observe , & peut-être trouverai-je une issue par où nous pourrions nous évader.

Enguerrand prend enfin son parti , il

se rend à l'appartement de la dame ;  
Badine le prend par la main & le conduit jusqu'au chevet du lit.

Barin étoit déjà descendu dans les jardins , & se préparoit à gagner la campagne ; mais il ne fut pas peu surpris , en jettant les yeux vers le château , de rencontrer ceux de son maître , qui se promenoit sur une petite terrasse régnañt le long de son appartement.

L'écuyer revint brusquement sur ses pas. J'augure mal de votre entrevue , dit-il au Chevalier, en l'abordant : elle a été trop courte ; ou la dame n'a pas été visible , ou vous avez été mal reçu ...

Je l'ai vue , Barin , je lui ai parlé. Elle est dans son lit. Soit que l'agitation de son ame prête de nouvelles couleurs à son teint , soit que le sentiment dont elle est occupée donne plus d'expression à ses yeux , soit que le demi-jour dans lequel elle s'est laissée



voir à moi, ait flatté ses traits & sa peau, ou que le drap, par qui la plume est voilée, ne m'ait permis de voir que ce qui est naturel & aimable, Strigilline m'a paru vraiment belle; mais... mais, dit l'écuyer...

Elle m'a pris la main, me l'a serrée... Eh bien, Monsieur?...

Nous ne disions rien, elle a fait un mouvement, comme pour m'attirer à elle... Vous vous ferez laissé aller? Non, Barin; te l'avouerais-je? Tout en la trouvant belle, j'ai senti tout-à-coup une répugnance insurmontable, j'ai... Qu'aurez-vous fait, Monsieur?... J'ai retiré ma main, & même avec un mouvement assez brusque... Mais vous deviez parler; l'avez-vous fait? Je pense qu'oui, Barin, mais je ne sçais trop ce que je puis lui avoir dit, je crois que j'ai battu la campagne; tout-à-coup elle a appelé ses femmes, & je me suis évadé.

Ah! mon cher maître! dit Barin;

vous êtes sûrement enforcélé; depuis que vous êtes ici, vous n'avez rien fait ni dit qui fût à propos. Je fuis dans des frayeurs que je ne puis vous décrire.

Ils en étoient là de leur entretien, quand Badine entra d'un air aisé. Seigneur Chevalier, dit-elle à Enguerrand, ma maîtresse pense que vous êtes incommodé, elle vous envoie cette pommade : c'est un excellent spécifique.

Enguerrand voulut se défendre sur l'indisposition qu'on lui supposoit ; non, Seigneur, votre santé n'est pas bonne, lui disoit toujours Badine avec un sourire méchant, & je ne pense pas que votre écuyer soit bien sain ; deshabillez-vous l'un & l'autre, je vous frotterai moi-même avec l'essence dont cette fiole est remplie ; elle est merveilleuse. On juge bien que le Chevalier refusa la proposition. Vous vouiez donc, lui dit Badine, nous causer des chagrins de toutes les espèces. Nous avons des raisons de craindre pour votre santé ;

& nous allons douter de votre courtoisie. Faites ce qu'il faut pour vous rétablir, Seigneur, secondez l'intérêt qu'on veut bien prendre en vous. Vous ne voudriez pas, continua-t-elle, contraindre des femmes à vous faire violence pour votre bien. Cependant j'ai les ordres les plus positifs de ne point vous quitter que vous ne m'ayez laissé remplir le petit ministère dont je suis chargée : vous pouvez d'ailleurs vous reposer sur mon adresse.

Enguerrand perdoit patience. Barin, dit-il, qu'on selle les chevaux, je ne saurois supporter plus long tems d'aussi fades plaisanteries.

Barin veut sortir. Badine l'arrête. Vous n'en ferez rien, gentil écuyer, lui dit-elle, ne voyez-vous pas que votre maître a des caprices ? Déshabillez-le, & aidez-nous à lui faire entendre raison.

Barin vouloit sortir ; mais il se feroit ferrer la main d'une telle force.

que la douleur & la surprise lui firent jeter un grand cri : à ce cri l'appartement se trouve rempli par les femmes de Strigilline : elles entourent le maître & l'écuyer. On ôte à Enguerrand son baudrier & son écharpe , avant qu'il ait le tems de s'y opposer , & déjà l'écuyer a quitté son pourpoint, sans attendre qu'on l'en prie ; mais qui pourroit peindre la colère de l'amant de Fleur-de-Mirte, lorsqu'il s'apperçut qu'on lui faisoit violence & qu'on le deshabilloit malgré lui. D'abord, croyant devoir des ménagemens à des femmes , il ne fait que repousser , quoiqu'assez rudement , celles qui l'environnoient ; mais bien-tôt sentant la force des bras & le tranchant des ongles de ces fausses femmes , il oppose violence à violence , & cherche à se venger des atteintes par les coups. Ses habits volent de toutes parts en lambeaux : l'air s'obscurcit des plumes qu'il arrache par touffes à ses adversaires , par-

tout où son poignet nerveux put s'accrocher. L'appartement retentit de rires forcés, de cris de femmes & d'imprécations militaires.

Enguerrand se défendoit bien ; mais le combat étoit trop inégal ; après une résistance digne de son courage , le Paladin , mis à nud , renversé sur le parquet , est frotté , de la tête aux pieds , de la drogue fatale ; enfin on le laisse privé de sentiment , à côté de son fidèle écuyer , qui , après s'être fait donner quelques coups de griffes , en essayant de se défendre , s'étoit laissé déshabiller & froter avec toute la patience imaginable.





## C H A N T I I I.

Y  
À N A R E , au fond d'une fosse , dont la profondeur empêche que les gens qui sont demeurés au bord ne puissent lui donner du secours , éclate , tonne , blasphême , écume. Enfin , vers le milieu de la nuit , les payfans qu'on a été chercher , arrivent avec des échelles & des cordes : on l'attache , on le retire , on le transporte sur un brancard dans un hameau qui étoit à peu de distance.

Un chirurgien arrive : on visite les contusions , on y met un appareil ; les douleurs vives commencent à se faire sentir , la fièvre s'y joint ; mais de ces fièvres aiguës & violentes , telles qu'il s'en allume dans les tempéramens bilieux , l'impatience en précipite , en aggrave les redoublemens.

Les couriers partent pour Tours , ils ramènent avec eux les médecins de la

Comtesse. Mais le mal eut toujours son période , & il fallut qu'Inare passât quinze jours dans une aussi désagréable situation avant de pouvoir monter à cheval.

On croiroit peut-être que son indisposition , & le tems qui s'étoit écoulé , auroient pu rallentir en lui la passion qui le portoit à chercher Olivier ; mais quand la haine s'est logée dans une ame de cette trempe , elle s'y assied & s'y cramponne.

Etoit-il dans le délire , il ne parloit que d'Ollivier ; la fièvre lui donnoit-elle du relâche , il s'informoit d'Ollivier. En a-t-on des nouvelles à Tours ? Est-il arrêté ? Par où s'est-il enfui ? Personne ne l'auroit-il vu passer ?

Il faisoit faire des perquisitions de toutes parts , & quoiqu'avare , répandoit l'or à pleines mains.

Un homme qui paye bien , est ordinairement bien servi. Les bateliers qui avoient conduit Ollivier jusqu'à

Nantes revinrent, furent trouver Inare,  
& pour son argent, lui firent un por-  
trait bien exact de l'homme qui avoit  
freté leur bâtiment.

Cette découverte valut au malade  
plus que tous les secours de la phar-  
macie : il recouvre ses forces & part  
sur le champ pour la Bretagne ; ne  
doutant point que le duc Richard ne  
dût se prêter à la vengeance du comte  
de Tours, son allié.

Les voyages d'Inare étoient des cour-  
ses. Il est déjà aux portes de Nantes :  
la flotte que commandoit Stenon ve-  
noit de mettre à la voile. Le duc Ri-  
chard & sa Cour étoient occupés à  
voir un tournoi dont ce prince don-  
noit le plaisir aux dames ; Rollond, le  
plus jeune de ses fils, nouvellement  
armé chevalier, en étoit le tenant.

Inare, instruit de cette nouvelle, fait  
tirer de ses équipages ses plus belles  
livrées, les fait prendre à ses pages,  
se panache de plumes & de rubans rou-

ges & jaunes, arbore une foubre-veste chargée d'une large croix des mêmes couleurs, se présente à la barrière, en faisant crier par sa suite : Faites place au seigneur comte Inare.

La foule s'écarte, la voix passe de bouche en bouche jusqu'aux hérauts d'armes ; de-là dans les balcons, sur les amphithéâtres : Place, place, crioit-on, au seigneur comte Inare.

On se demandoit, connoissez-vous M. le comte d'Inare ? Il aura beau se faire annoncer, répondoit-on, il arrivera toujours incognito.

Il a pris la croix contre nous, disoit l'un, est-ce qu'il nous prend pour des Turcs ?

Les femmes trouvoient que le gros rouge & le gros jaune, que ces couleurs fortes, s'assortissoient à merveille à la taille épaisse du cheval & du Chevalier.

Cependant Inare étoit en-dedans de la barrière, & la visière basse, une

lance grosse comme une antenne sur la cuisse ; il attendoit que le tenant vînt lui faire tête ; il n'eut pas le tems de s'impatier ; Rollond parut. Il avoit à peine dix-huit ans ; sa taille étoit aisée , légère & bien prise , il montoit un cheval plein de feu , qu'il manioit avec adresse.

La trompette sonne. Les deux champions prennent du champ , & courent l'un contre l'autre ; mais l'énorme cheval Normand qui portoit Inare ne partit qu'au grand trop. Rollond fond sur le Tourangeau comme un éclair , évite le coup que celui-ci lui portoit , le frappe si adroitement qu'il lui fait perdre l'équilibre , l'enlève de la selle , & l'envoie à dix pas de sa monture.

Rollond , après ce beau coup , achève de fournir sa carrière avec la même aisance , & retourne se placer à la tête de la lice auprès des juges du camp.

Inare se relève furieux , & ne trouvant point auprès de lui l'adversaire



qui l'a terrassé , il s'en prend à son propre cheval , se rue sur lui , & l'assomme d'un coup de poing.

A ce trait , dans les balcons , en-dedans , en-dehors de la barrière , dans la campagne , tout le monde s'écrie , & tout-à-la fois : Vive , vive M. le comte d'Inare , il a fait un beau coup de poing !

Le Tourangeau roule ses yeux hagards & furibonds : les juges du camp s'approchent de lui pour s'informer s'il ne se trouve pas incommodé de sa chute , d'autres , s'il n'auroit pas faussé son gantelet. Inare perdoit patience ; heureusement le duc Richard arriva sur la place , il avoit appris que le Chevalier , aux dépens duquel on plaisantoit , étoit le fils de la comtesse de Tours ; il crut devoir empêcher qu'on ne pousât le badinage trop loin , & pensant devoir des égards à ce nouveau venu , il s'empressâ à lui faire oublier , à force de politesses , tout ce que cette

journée avoit eu jusques-là de mortifiant.

Inare se remit un peu à l'approche du Duc. Seigneur, lui dit-il, le Chevalier tenant est bien heureux que mon cheval m'ait manqué.

J'en suis persuadé, Seigneur, lui répondit le Duc; mais je vous prie de vouloir bien oublier cette petite disgrâce, & la pardonner à celui qui en est la cause innocente, Si la fortune a donné à mon fils ce petit avantage sur vous, c'est l'effet d'un caprice qui ne doit rien ajouter à son orgueil, comme il n'ôte rien à votre gloire. Venez, Seigneur, & permettez qu'il se joigne à moi pour m'aider à vous convaincre du cas que nous faisons de la valeur & du mérite dans le fils de l'illustre comtesse de Tours.

A ce compliment flatteur le Tourangeau se retourna, par l'effet d'un mouvement habituel, il regardoit si le gouverneur qui jadis lui dictoit ses répon-

ses, n'étoit pas encore derrière lui, & ne le voyant pas, il gémit du malheur d'être émancipé à vingt-cinq ans; &, sans proférer une parole, suivit, avec une démarche stupide, le duc Richard jusques dans le château de Nantes.

La passion qui maîtrisoit le Tourangeau le trahit. Il laissa voir toute la bassesse de son ame à la première occasion qu'il eut d'entretenir le Prince. Il s'exhala en invectives & en injures contre Ollivier, prétendit sçavoir que ce Chevalier étoit venu chercher un asyle à Nantes, que cet asyle ne pouvoit être ignoré, & ajouta que Richard ne pouvoit se dispenser de lui remettre ce coupable entre les mains.

Je sçais, répartit le Duc, les justes raisons que le comte de Tours, mon allié, a de se plaindre de cet Ollivier, dont la recherche occasionne ici votre voyage. Je connois ce Chevalier: il est frère d'armes de mon fils Stenon, & il faut convenir, qu'avant  
la

la faute dans laquelle il vient malheureusement de tomber ; il avoit la réputation d'un cavalier accompli , & que rien n'en démentoit en lui le caractère.

Inare souffroit impatiemment qu'on parlât de son ennemi avec réserve , & même avec éloge. Un gentilhomme obscur , disoit-il , qui devoit son existence au comte Sigismond , dont il avoit été le domestique : un homme de cet état , qu'un peu de bonheur & des préventions trop favorables avoient distingué mal-à-propos de la foule , s'oublier au point de commettre un pareil attentat ! Non , continuoit-il , le droit des gens est intéressé à ce qu'il ne trouve de protection nulle part.

Je ne suis , répondoit Richard , ni son patron , ni son juge. Je sçais , si son malheur vouloit qu'il se fût retiré sur les terres de ma domination , à quoi m'obligeroient les devoirs de l'alliance & de l'amitié ; mais on vous a

trompé, Seigneur, Ollivier n'est point à Nantes, ni dans toute la Bretagne. Ce n'est pas un homme qui puisse y demeurer obscur; cependant, si vous ne prenez pas assez d'assurance sur ma parole, voyez vous-même, informez-vous. Sigismond doit compter sur mon amitié, mes secours & mes services, quels que soient les motifs qui l'engagent à y avoir recours.

La réponse du Duc auroit satisfait tout autre qu'Inare; mais le Tourangeau la prenant pour une défaite, persuadé qu'on trahissoit sa querelle, en ne la servant pas avec toute la chaleur de la jalousie, du ressentiment & de la haine, témoigna son mécontentement, & résolut de répandre des espions jusques dans le palais pour y vérifier les soupçons qu'il avoit conçus.

Cependant Richard continuoit de le traiter avec distinction; & dans le dessein d'étaler son goût & sa magnificence, en faisant honneur au fils de



Frédégilde , il annonça qu'il donneroit un bal dont ce Chevalier & la Princesse de Bretagne sa fille auroient tous les honneurs.

Aglaé , fille d'un puissant souverain , princesse en qui l'éclat des charmes & des vertus relevoit celui de la naissance , étoit l'objet des vœux de tous les cœurs faits pour aspirer à sa conquête. Mais qui pourroit peindre l'extravagant orgueil du Tourangeau , quand il se vit le héros d'une semblable fête , & le chevalier d'une dame d'aussi haut parage ? Il ne vit plus d'honneurs auxquels il ne put raisonnablement prétendre , & résolut de donner , en sa personne , un amant d'importance à la princesse de Bretagne , & un rival redoutable aux douze pairs de France.

Les dépenses qu'il fit pour se montrer dans cette fête firent paroître dans tout leur lustre son avare profusion & son mauvais goût. Les courtisans Bretons applaudissoient malignement ; Rollond ,

filz du duc , ne fut pas le dernier à faire remarquer aux femmes de la cour qu'on ne se mettoit nulle part comme en Touraine.

L'ombrageux Tourangeau avoit la plus forte envie de lui rompre en visière ; mais l'assemblée étoit complète : la cour étoit placée : la symphonie se faisoit entendre ; il falloit ouvrir le bal. Inare se voit contraint à danser : il danse.

On voit cette masse pesante , inanimée , se traîner autour du fallon , embarrassée de ses mains , le corps déhanché , la tête de travers , l'oreille au dépourvu , l'œil égaré , la bouche béante. On voit d'un autre côté la princesse de Bretagne réunir à la précision la grace , l'aisance & la légèreté ; mais bien-tôt on cesse d'admirer & de rire ; car le bal , en commençant , prend fin par un événement aussi fâcheux que ridicule.

Inare , en s'approchant trop près , s'embarrasse dans la queue de la robe ; la

Princesse tombe : le Tourangeau trébuche lui-même , & fait une chute si lourde , que le fallon en est ébranlé. On accourt pour donner la main à la fille de Richard. Cependant Inare se relevant avec la même mal-adresse , porte la parole à Aglaé : Je suis mortifié de l'accident, Madame ; mais c'est votre faute : vous n'auriez pas dû tourner si court.

Votre excuse n'est pas galante , Chevalier , repliqua Rollond , qui s'étoit avancé pour donner du secours à sa sœur. Je la maintiens vraie envers & contre tous, répondit Inare , d'un ton brusque & d'un air enflammé ; en même-tems il arrache par morceaux son gand , qu'il ne peut parvenir à se tirer de la main , & le jette au milieu de l'assemblée.

Rollond ramasse le gand. Le Tourangeau lui lance des regards menaçans. On s'empresse pour arrêter les suites d'une affaire aussi étrange. Des sei-

gneurs , que leur dignité & leur âge mettoient en droit de parler , veulent remontrer au fils de la comtesse de Tours le travers qu'il va se donner , l'insulte qu'il fait à Richard ; le furibond Inare n'écoute pas , il ne répond rien. Il cherche à rencontrer les yeux de son adverfaire ; je le lui soutiendrai , dit-il , nous nous verrons à pied , & j'aurai ma revanche.

Cependant on transporte Aglaé dans son appartement. Le duc se retire suivi de Rollond. L'assemblée se dissipe : on laisse le champ de bataille à Inare , qui se promeneroit encore à grands pas dans le salon , en lançant au ciel des regards furieux , si les valets du château ne fussent venus pour éteindre les bougies , & fermer les portes.

Enfin le Tourangeau se retire , & pensant , après l'insulte qu'il croit avoir reçue , ne devoir plus occuper un appartement dans le palais du duc Richard , il envoie ordre à ses équipages d'en

fortir , & va chercher un logement dans la ville.

On prévoit la suite de cette aventure. Les écuyers sont en route de part & d'autre ; les cartels , les réponses vont leur chemin. Le combat devoit être de seul à seul ; car où le fils de Frédegilde auroit-il pu trouver un second ? Le Duc gémit de voir son fils engagé dans cette ridicule affaire ; mais le point d'honneur ne souffre pas que l'on cherche à éluder. Le jour , le champ , les armes , les juges , tout est convenu ; les combattans sont en présence , mais personne ne tremble pour Rollond. Au second coup que lui porte Inare , le prince Breton vient au désarmement , lui saisit le poignet , lui donne le croc en jambe , & le terrasse. Alors Inare , que les passions les plus cruelles égarent , saisit un poignard dont il se trouvoit muni , contre la règle du combat , & cherche à en frapper son vainqueur. Les juges du camp accourent , indignés de cette lâ-



cheté, on sépare les combattans. Inare, déclaré indigne de la chevalerie, dépouillé de ses armes, banni des états du Duc, est conduit par la garde hors des portes de la ville.

Il faut avoir de l'ame pour mourir de douleur ou de honte. Le Tourangeau ne connoît point ces excès. C'est la fureur, c'est la frénésie, c'est la rage qui le dominant. Il traverse en brigand la Bretagne, il insulte, il viole, il incendie; le cri des peuples porte bientôt aux oreilles du souverain des attentats dont son devoir l'oblige à tirer vengeance; mais celui qui les a commis s'est dérobé par la promptitude de sa marche aux troupes qu'on envoie de tous côtés pour l'arrêter.

Au sortir de la Bretagne, il ne prit pas le chemin de Tours. Il congédie la plus grande partie de ses équipages, & dirige sa route par la Provence, résolu d'aller tenter fortune en Asie, s'il ne trouvoit pas à s'établir dans la

Grèce; car il espéroit qu'il pourroit bien, en passant, se faire couronner à Bizance, ou tout au moins à Trébizonde.

Comme il suivoit vivement l'exécution de ses projets, il eut bientôt traversé le Poitou, le Limoufin, l'Auvergne & le Languedoc; il passe le Rhône; & de-là, suivant le cours de la Durance, il comptoit prendre sa route par Cavaillon pour se rendre au port de Marseille, lorsqu'il fit rencontre d'une dame éplorée qui lui demanda son assistance.

Levez-vous, Madame, dit Inare, & faites-nous part du sujet que vous avez de crier si fort.

Ah! Seigneur! répondit la dame, ma sœur Alérie est mariée au cruel Falagon, maître d'un château que vous trouverez à quelques pas d'ici sur votre route. Il n'est point de jour que, sur des soupçons mal fondés, il ne se porte aux dernières violences contre elle. Aujourd'hui, Seigneur, il semble

vouloir consommer toutes ses barbaries ; il l'a fait lier à un arbre & la déchire inhumainement de coups : vous êtes à portée d'entendre les cris que la douleur arrache à cette malheureuse victime.

En effet, j'entends, dit-il, beaucoup de bruit ; c'est donc votre sœur qu'on fouët-te ? Elle a le son de la voix aigre. L'a-t-on mise bien nue ? Il faut aller voir cela. Tout en parlant ainsi , notre homme laisse ses écuyers derrière lui , & pousse sa monture au grand trop.

Il arrive dans un bouquet de taillis assez touffu ; il voit que le rapport qu'on lui a fait n'est point infidèle , quant aux coups que recevoit Alérie. Il juge que l'homme qui les lui donne est Falagon , dont on vient de lui parler. Seigneur Châtelain , lui dit-il , en lui faisant un signe de la main , que je ne vous dérange pas. Vous corrigez votre femme ? Et c'est très-bien fait. Continuez , si le cœur vous en dit ; après

cela vous me direz vos raisons.

Falagon méritoit , à mille égards , le surnom de cruel , que lui avoit donné la sœur d'Alérie : cependant la harangue d'Inare lui parut tellement éloignée du ton de la chevalerie , & si déplacée dans la bouche de celui qui la prononçoit ( s'il falloit juger de l'état par l'équipage ) qu'il ne put s'empêcher de répondre brusquement au Tourangeau.

Chevalier, la personne que vous voyez, & qui vous est inconnue , est , sans doute , bien indigne de quelque protection que ce soit , & mérite au-delà du châtiment qu'elle éprouve : je n'en suis cependant pas moins étonné que vous vouliez froidement en être le témoin. Je la châtierai sans doute quand vous m'aurez délivré de votre présence.

Falagon étoit à pied , & sans autre arme pour sa défense que la courroie dont il se servoit pour frapper sur Alérie. Insolent ! lui répondit Inare ( en poussant contre lui son cheval , & cher-

91 O L L I V I E R ,  
chant à le renverser du choc ) je te fe-  
rai voir comme je traite les gens de ta  
forte.

Le Châtelain , adroit & léger , évite  
la rencontre , court à l'arbre le plus  
voisin , se guinde sur le haut d'une bran-  
che fort élevée , embouche un cor d'ar-  
gent , qu'il portoit à la ceinture , &  
fait retentir les environs du son aigu  
qu'il en tire.

Inare descend de cheval , vient à  
l'arbre auquel Alérie étoit attachée ,  
coupe les liens qui la retiennent ; ton  
brutal de mari m'échappe , lui dit-il ,  
mais je l'empêcherai de te maltraiter  
à sa fantaisie.

Cependant le bruit du cor avoit ras-  
semblé les vassaux de Falagon ; ils for-  
tent en foule du château , qui n'étoit  
pas éloigné. Ils arrivent armés de tout  
ce qui s'est trouvé sous leurs mains.

Alérie , déjà libre , & qui s'apperçoit  
qu'Inare est environné de toutes parts ,  
se jette aux genoux du Tourangeau ,

comme ayant dessein de les embrasser pour lui témoigner sa reconnoissance , & mettant à profit le moment de surprise que ce mouvement occasionne à son libérateur , elle lui faisoit adroitement les jambes avec un des liens dont il l'a débarrassée.

Inare tourne la tête au bruit occasionné par l'arrivée des vassaux de Falagon : il fait un mouvement pour remonter précipitamment à cheval ; mais faisi par le lien , il perd l'équilibre & tombe de son haut avec un horrible fracas ; on le faisoit , on le garotte , on l'entraîne.

Cependant Philippe , à la tête des princes réunis , pour faire triompher l'étendart de la croix , après avoir soumis Tortose , Antioche , Laodicée & Césarée , faisoit le siège de Damas , ville capitale de la Syrie.

Mélec Baaladin , soudan de cette contrée , abattu par ses défaites , obligé d'abandonner la campagne , se flattoit ,



à l'abri des boulevards de sa capitale, d'arrêter les progrès des croisés, & de balancer leur fortune, jusqu'à l'arrivée des secours qui lui étoient promis de Perse, d'Egypte & d'Arabie.

Une armée affoiblie par ses propres triomphes, faisoit le siège de Damas sans avoir pu en former la circonvallation. Elle s'étoit partagée en trois camps séparés l'un de l'autre, & chargés d'une attaque particulière, chacun de leur côté.

Philippe commandoit en personne le quartier situé entre la ville assiégée & Sardanelle.

Il avoit dans son camp Raimond, comte de Flandre, Guillaume, duc de Normandie, & les Anglois sous la conduite d'Edouard, fils aîné de leur souverain.

Borislas, roi d'Hongrie, Sigelan, prince de Suède, & les guerriers du Nord, étoient campés du côté des montagnes de Palmire.

Enfin Sigismond & le prince de Bre-

tagne , auxquels on avoit joint les guerriers de Toscane , de Naples & de Sicile , formoient la troisième attaque , du côté qui regarde la Syrie.

Déjà deux mois s'étoient écoulés parmi des succès douteux , des assauts repoussés , des sorties malheureuses , & tous les événemens enfin d'un siège opiniâtre. La disette commençoit à se faire sentir dans la place , où deux convois venant de la Syrie de Soba , avoient inutilement tenté de s'introduire , & étoient devenus la proie du vainqueur.

La ville , déjà fort peuplée par elle-même , surchargée d'une garnison beaucoup trop nombreuse , alloit se trouver bientôt dans la fâcheuse alternative d'ouvrir les portes à Philippe , ou d'éprouver les horreurs de la famine. Baaladin & son conseil cherchoient tous les moyens de se soustraire à ces extrémités , quand Bory se leva & porta la parole.

Bory , Grec de nation , de basse ori-

gine , foldat téméraire , homme rufé , dangereux , renégat de la foi de fes peres , que fes qualités personnelles & fon apoftafie avoient approché du foudan & fait monter aux premières dignités militaires : Seigneur , dit ce traître , en s'adreffant à Mélec , n'efpérons point désormais qu'une efcorte nombreufe ou des forties générales puiſſent mettre les convois qui nous feront destinés , à l'abri des attaques de l'ennemi : il eſt trop bien ſervi par ſes eſpions , trop maître de la campagne pour que nous puiſſions nous flatter de réuſſir : en eſſayant de lui dérober des marches , ou de lui oppoſer des forces égales , une conduite ſemblable nous expoſeroit à perdre , ſans aucun fruit , nos plus braves guerriers. Mais ſi ta hauteur veut ſe reposer ſur moi du ſoin de remédier , pour quelque tems , aux beſoins qui commencent à ſe faire ſentir dans ta capitale , je çonçois un projet dont j'oſe d'avance garantir le ſuccès.

L'avare

L'avare Grec, qui occupe les montagnes du Liban, flatté de l'espoir ridicule de voir ici triompher sa secte, mais bien plus avide du gain qu'il retire de son commerce avec le camp de Philippe, y conduit chaque jour ses denrées, le fruit de ses récoltes & ses nombreux troupeaux. Je suis Grec, & la foi de ma nation, que j'eus toujours en horreur, m'est connue; je tenterai Zénon, prince d'Inar. J'éblouirai ses yeux par les promesses les plus capables d'exciter son ambition & sa cupidité. Les présens mêmes précéderont les promesses.

Les chrétiens verront sans jalousie faire de prodigieux amas, qu'ils penseront devoir tourner à leur propre usage. La discrétion, les ombres de la nuit, un coup de main que je médite, acheveront de favoriser l'entreprise. On donne seulement que tes trésors me soient ouverts, & qu'il me soit libre, dès que le soleil sera couché, de for

tir de la ville avec le peu de Grecs qui se font attachés à ma fortune.

Ainsi parla le Grec, & le soudan, qui connoissoit les ressources de cet esprit artificieux, adopta le projet, & lui en confia l'exécution. Bory négocie avec Zénon. Le convoi se prépare dans le voisinage de l'armée des Francs, qui pense qu'on l'assemble pour elle, & songe même à lui envoyer une escorte pour le mettre à l'abri de quelques hordes d'Arabes qui battoient la campagne, lorsqu'à la faveur d'une nuit sombre, dont un orage augmentoit encore l'obscurité, Zénon se met en marche avec les seuls esclaves, conducteurs des chameaux, pour pénétrer jusqu'à la ville par une des issues que l'armée des assiégeans n'avoit pu fermer.

Comme il falloit passer à une distance peu éloignée du quartier où commandoit Sigismond, en évitant d'être reconnu par la garde, Bory, dans le même instant, avec la petite troupe qu'il

commande , s'approche à dessein de répandre l'allarme à l'extrémité du camp opposée à celle que le convoi devoit nécessairement côtoyer.

Il faute le retranchement sans opposition. Il trouve les armes aux faisceaux , & les sentinelles endormies autour des feux qu'elles avoient allumés. Oh honte de ces défenseurs de la foi ! le zèle n'avoit pas suffisamment épuré leurs ames : en poursuivant une sainte entreprise , ils menoient une vie toute profane. Le luxe couvroit leurs tables : l'intempérance présidoit à leurs repas ; ils passaient des festins dans les bras de la débauche , & tandis que les esclaves , ravies aux ferrails des foudans , servoient aux plaisirs des chefs , le soldat , abruti par les vapeurs des vins de Grèce & de Syrie , abandonnoit le poste confié à sa garde & le soin de sa propre sûreté : il y avoit encore de la valeur dans le camp , toute discipline en étoit bannie.



Bory égorge les sentinelles ; il pénétre dans les tentes des Italiens qui s'offrirent d'abord sur son passage , & poignarde les Paladins , énervés par le plaisir & appesantis par le sommeil. Le Grec renégat s'enivre de fureur , de sang & de pillage. Les ravages du feu suivent les atteintes sanglantes du fer. Bientôt la troupe sanguinaire se disperse ; une partie se répand dans le quartier de Sténon , & Bory , à peine suivi de la moitié des siens , perce jusqu'à la tente où reposoit le comte de Tours. Epuisé par les travaux de la veille , Sigismond dormoit alors d'un profond sommeil. Déjà le meurtre l'environne , déjà le cimenterre est levé sur sa tête , que la mort couvre de ses aîles. Tout-à-coup un bruit se fait entendre. Bory se retourne & voit tomber à ses pieds trois de ses gens étendus de trois coups de cimenterre. Un Guerrier se présente à lui dans une attitude menaçante ; le Grec veut se mettre en défense ; la

frayeur , le coup & la mort le frappent en même-tems. Sa troupe pâlit d'effroi , jette les armes , & prend la fuite. Le vainqueur dédaigne de la poursuivre , & court à Sigismond , qui , fortant de sa tente , encore nud & sans armes , voit les Sarrazins terrassés & mis en fuite par un seul homme , & le prend d'abord pour l'Ange exterminateur.

Armez-vous , Seigneur , lui dit le Guerrier , vengeons-nous de nos pertes , poursuivons ces cruels assassins , lavons dans leur sang impie l'opprobre qu'ils viennent d'imprimer sur le front de nos frères.

Au moins , Seigneur , dit Sigismond , en prenant ses armes à la hâte , que je sçache quel est le héros qui vient de garantir mes jours. Vos armes , votre devise me sont inconnue . . . Partons , Seigneur , disoit le Chevalier , au lieu de répondre au Comte , hâtons-nous. Voyez les ravages de la flamme

me , écoutez les cris. J'ignore l'étendue du péril qui nous environne & le nombre des ennemis. Je reposois tout armé : un bruit effrayant me réveille : je me lève : j'accours : je vois votre tente environnée d'assassins... Embrassez-moi, mon libérateur, mon vengeur, mon nouveau compagnon d'armes, disoit Sigismond : digne Paladin, volez dans mes bras, je jure... Craignez de vous parjurer, Seigneur, dit le Guerrier d'une voix tremblante, je suis... votre page Ollivier... Malheureux ! s'écria le Comte, en prenant sa lance d'un air menaçant & furieux !... Il en eût frappé Ollivier ; mais le Chevalier s'étant aperçu de l'altération qui s'emparoit de l'ame de son maître, s'étoit déjà retiré.

Cependant les soldats de Bory, privés de leurs chefs, dispersés, succombant sous les dépouilles qu'ils avoient ramassées, ne pouvant retrouver leur chemin à travers les flammes & la fumée, tombent de toutes parts sous

le ciméterre des Bretons, des Tourangeaux & des Italiens qui se font armés à la hâte & réunis.

L'alarme donnée par Bory au quartier de Sigismond, ayant rassemblé vers cet endroit le gros de l'armée, Philippe se trouva, au point du jour, à la tête de ses forces réunies.

Illustres compagnons de mes travaux, dit ce Monarque aux Guerriers qui l'environnoient, en leur montrant Damas, jusqu'à quand souffrirons-nous que les murs de cette ville sacrilège arrêtent le cours de nos glorieux projets, & servent de repaire à d'infâmes brigands, qui n'osent plus s'en écarter qu'à la faveur des ténèbres? Songeons que la foiblesse de nos efforts deshonnore nos armes, notre foi, notre zèle, & trahit la cause que nous servons. Ah! si la même ardeur qui nous fit abandonner notre patrie, pour servir la religion, nous anime encore: si nous sommes sensibles à la honte, à la dou-

leur d'avoir vu notre camp surpris , nos frères indignement massacrés , les monstres qui se sont baignés dans notre sang , cesseront bientôt de s'applaudir d'avoir causé les ravages & fait pousser les cris funèbres qui nous ont arrachés des bras du repos : vengeons-nous sur ce peuple perfide & sur le tyran cruel qui le porte de sang-froid à ces lâches assassins. Ensevelissons-les sous les ruines de leur empire , & que Mélec lui-même trouve dans la chute de son trône , dans l'abolition de sa secte impie & dans nos fers , le prix du réveil affreux qu'il nous a causé.

Philippe parle ainsi : on croit voir briller sur son front quelque chose de divin ; sa voix a la force , la majesté du tonnerre , ses regards en ont l'éclat ; le feu qui les anime passe dans le cœur de tous les chevaliers , l'embrase d'une ardeur sainte & guerrière , en même-temps qu'il y allume la soif d'une vengeance légitime , que les torrens du

Sang infidèle pourront seuls appaifer.

On marche à Damas. Il n'est plus question de s'approcher timidement de la place à couvert des ouvrages, & de tenter les moyens beaucoup plus sûrs, mais trop lents, de la mine & de la fappe. Le courage, le zèle, la fureur emportent les Paladins à l'attaque du fauxbourg de Cafair, & les aveuglent sur tous les périls qui peuvent en défendre les approches.

Un mur élevé, un fossé profond, un retranchement en règle semblent garantir le fauxbourg des dangers de l'escalade : les machines de guerre lançant du haut des tours des masses énormes, menacent d'une mort inévitable quiconque ose s'avancer à découvert ; mais la vigueur de l'attaque, en bravant les préparatifs de la défense, semble les avoir déconcertés. La fascine comble le fossé, l'échelle est aux murs, on insulte le retranchement. Le Sarrazin épouventé passe rapidement d'une confiance



aveugle à la frayeur la plus stupide. Il n'est plus de poste dans lequel il se flatte de se maintenir ; il jette les armes , s'abandonne tumultueusement à la fuite , & va chercher un asyle au-dedans des murs de la place.

Lors de cette heureuse attaque , le comte de Tours arbora le premier l'étendart de la croix sur le haut du retranchement emporté ; mais s'abandonnant bientôt à la poursuite des fuyards , il s'oublie au point de les suivre jusqu'au-dedans des portes , & ne s'apperçoit du piège que lui a tendu sa valeur que lorsque le bruit de la herse tombante lui fait tourner la tête en arrière , & lui découvre le danger dans lequel il se trouve enveloppé , sans pouvoir être secouru par aucun des siens.



## C H A N T I V.

**L**EUR-DE-MIRTE, amante d'Enguerrand, attachée à Ollivier par les liens de la parenté, amie d'Agnès, & sa confidente, se trouvoit bien exposée à la cour de Frédégilde, princesse à qui l'on n'étoit pas impunément suspect. Se voyant sans appui, elle crut devoir échapper, par la fuite, aux dangers qui la menaçoient, & chercher un asyle du côté où l'appelloient les engagements de son cœur; elle prit donc la route de Provence pour se rendre en Asie; ne doutant point qu'Enguerrand, dont on n'avoit pas de nouvelles, n'eût joint l'armée des princes chrétiens.

La belle, montée sur un paléfroï, étoit suivie d'un vieil écuyer: voici le reste de son cortége. Un sexe foible & timide, un âge tendre & sans expérience, une beauté rare, de la mo-

destie, de la dignité, des principes ; mais point assez de défiance d'elle-même, & peut-être un peu trop de *susceptibilité*.

Elle arrive à petites journées & sans accident sur les côtes de Provence. Il sembloit d'abord que la fortune vouloit la servir. Elle trouve un vaisseau Génois qui faisoit voile pour les côtes de Syrie : elle s'embarque. On découvroit déjà les côtes de la fameuse isle de Chypre, où le bâtiment devoit aborder en passant. Tout-à-coup une bourasque s'élève ; le pilote est obligé de changer de route. Le maître fait ferrer les voiles, le navire erre à l'aventure. La vague le porte sur un écueil, il s'y brise, & Fleur-de-Mirte est exposée à la merci des flots, sur une planche qu'un hazard lui a fait rencontrer.

La belle étoit en grand péril, si le même hazard n'eût conduit dans ces parages un petit bâtiment qui paroissoit sortir d'entre les pointes des rochers

qu'on appercevoit à l'horifon. On la voit qui flotte fur l'eau ; on vient la chercher avec l'esquif ; on la transporte à bord , demi-noyée & demi-morte. Bientôt elle recouvre l'usage des fens & la connoiffance , à l'aide d'une liqueur forte & groffièrè qu'on lui fait respirer , & d'un bruit très-importun qui retentit à fes oreilles.

En ouvrant les yeux , elle apperçoit quatre à cinq hommes vêtus à l'Orientale , qui pouffent , l'un après l'autre , & quelquefois tous enfemble , des fons très-aigus dans des instrumens qu'on appelle flutets , en donnant par intervalle des coups de baguette fur des tambourins.

Quand les fluteurs virent que la belle ouvroit les yeux , ils s'écartèrent un peu de fon oreille , mais ne discontinuèrent point leur musique , qui n'en devint que plus perçante. Elle pouffa un foupir , & voulut parler ; alors le bruit des flutets & des tambourins re-

178 O L L I V I E R ,  
doubla au point de devenir insupportable.

Fleur-de-Mirte se tait. Un instant après elle veut prendre de nouveau la parole ; mais pour le coup, la symphonie devint si horriblement bruyante, que notre voyageuse en pensa devenir sourde, & fut forcée au silence.

Cependant la barque voguoit vers le rivage. On prend terre, on forme à la hâte un brancard de quatre avirons, on porte la belle, qui ne faisoit point de résistance, vers un petit hameau, à quelque distance du bord de la mer.

A mesure qu'elle approchoit des cabanes, elle étoit entourée de nouveaux symphonistes. Il accouroit de toutes parts des bergers, des pâtres, des laboureurs, jouant du haut-bois, du chalumeau, de la cornemuse. De petits enfans qui marchaient à peine, venoient en jouant de la guimbarde & de la flute-à-l'oignon, entouroient le brancard, & em-

barrassoient la marche des porteurs. Enfin le cortége s'arrête à la porte d'une maison qui avoit l'apparence d'une grosse métairie. Il en sort une femme âgée , & dont la physionomie avoit quelque chose d'imposant ; elle s'approche gravement de Fleur-de-Mirte en jouant sur une vielle , qu'elle tenoit pendue à son côté , un air lent , bizarre , & qui n'étoit nullement mesuré. Fleur-de-Mirte veut parler ; mais aux premiers sons que la belle articule , la vielleuse fronce le sourcil , joue de sa vielle avec beaucoup de vivacité , & finit par porter la main sur la bouche de la voyageuse , au point de lui ôter la respiration. Embarrassée au dernier point , notre héroïne donne à entendre par geste qu'elle a besoin de nourriture. Le geste est compris : les mets sont apportés ; ils sont grossiers , l'estomac est foible. Le repas se termine en un moment , & le brancard ayant continué sa route , entre dans une ville qui paroît vaste , bâtie & bien



III OLLIVIER,

peuplée, & s'arrête à la porte d'un palais, devant lequel il y avoit déjà beaucoup de monde rassemblé.

Un écuyer se présente pour donner la main à la voyageuse, & l'introduit dans le palais. Elle voit dans les antichambres des pages jouant du flageolet, des gens d'un âge plus mûr & de tout état, raclant du violon & de plusieurs autres instrumens. Enfin elle est introduite dans un cabinet reculé où des hommes d'un âge avancé paroissent s'être assemblés pour un concert.

Le conducteur de Fleur-de-Mirte la présente à un des symphonistes, assis sur un siège plus élevé que celui des autres, & tenant une basse de viole. Cet homme sourit en voyant la belle voyageuse, regarde l'écuyer & les gens qui étoient autour de lui, détache sept à huit coups d'archet, fait un signe de la tête; l'écuyer prend de nouveau sa dame par la main, & sort de l'appartement.

Jusques-là on ne s'étoit pas dit un mot;

mot; mais au détour d'un escalier l'écuyer met le doigt sur ses lèvres : Chut, lui dit-il, Madame, nous allons maintenant chez la Princesse.

La Princesse étoit assise sur un sofa, ayant une mandoline passée au col, à l'aide d'un large ruban bleu : elle regarde Fleur-de-Mirte avec un sourire mêlé de protection & de dédain, se tourne du côté de ses femmes, pince une ou deux cordes de sa mandoline d'un air distrait, & la visite est achevée.

Alors notre héroïne fut conduite à un appartement qui se trouva vuide. Vous êtes chez vous, Madame, lui dit l'écuyer. Vos femmes vont entrer pour vous servir. Elles m'avertiront dès que vous aurez reposé & que vous pourrez me recevoir. J'ai des choses de la dernière conséquence à vous dire.

Les femmes entrent; Fleur-de-Mirte se laisse déshabiller, prend du sorbet, des conferves, se couche, repose quelques instans, se lève, fait une toilette à

114 O L L I V I E R ;  
l'Orientale , & donne ensuite audience  
à l'écuier.

Je vais, lui dit il, Madame, vous mettre  
au fait en deux mots ; on a perdu abso-  
lument l'usage de la parole dans le pays  
où vous êtes , & on y supplée par ce-  
lui des instrumens ; ce qu'il y a de sin-  
gulier , c'est que , comme on n'y sçau-  
roit parler , on ne sçauroit souffrir que  
les autres y parlent.

On rapporte l'origine de cette cala-  
mité à la colère d'une Fée ; mais com-  
me je ne donne pas dans ces contes ,  
je serois tenté de croire que ces gens-  
ci seroient privés naturellement d'une  
faculté accordée à tous les autres hom-  
mes , si les monumens du pays ne fai-  
soient foi qu'on y parloit comme ail-  
leurs il y a environ cent ans.

Je suis né sujet du comte de Pro-  
vence , & fus jetté , il y a environ qua-  
tre ans , sur cette isle presqu'inconnue ,  
qu'une chaîne de rochers répandus au  
large , à fleur d'eau , rend inaccessible

aux navigateurs étrangers , & où l'on n'aborde que par des naufrages. Etant musicien par état , j'ai faisi avec facilité l'idiome que l'on s'est fait dans le pays , & suis devenu l'interprète de ceux qu'une aventure semblable à la vôtre conduit ici , quoique très-rarement. Vous concevez maintenant la raison qui avoit rassemblé autour de vous cette symphonie bizarre qui vous a servi d'escorte jusqu'au palais. Je vous ai conduit au cabinet du Roi , qui , sur le récit qu'on lui a fait des charmes de votre personne , n'a pu modérer l'impatience qu'il avoit de vous voir.

Ce Prince tenoit dans ce moment son conseil d'état. Cet homme à lunettes que vous avez vu vis-à-vis d'un claveffin , étoit un secrétaire chargé de faire un rapport au conseil , dont vous avez vu les membres prêts à donner leurs opinions , l'un sur son basson , l'autre sur le violoncelle ; car je dois , Madame , vous dire en passant , qu'il

Il y a des instrumens affectés à tous les états & à tous les âges. Il ne conviendrait pas qu'un sénateur jouât du fifre ou de la musette organisée. Les personnes consacrées à la religion ont leurs instrumens affectés , & , quand vous serez instruite de la langue , je pense , si la curiosité vous conduit à la mosquée , que vous y entendrez avec plaisir l'office à la Turque , récité sur des harpes , & serez satisfaite de la paraphrase d'un verset de l'Alcoran , rendue sur la trompette marine.

Il est des instrumens d'état ; il en est aussi de caractère. Un homme porté à l'amour s'adonne volontiers à ceux qui sont susceptibles de rendre le mieux les expressions tendres. Un grand parleur se jette sur un violon , va en haffeggir , & en démanchant jusques sur le chevalet.

Un homme bien élevé , un homme destiné à parvenir , doit posséder à un certain point tous les styles. Vous ver-

rez le monarque qui règne aujourd'hui, en donnant audience à ses sujets, répondre à chacun d'eux sur un instrument semblable à celui dont on se sera servi pour lui porter la parole. La première fois que je le vis sortant de son palais, suivi de ses pages, chargé d'instrumens de toute espèce, je crus qu'il alloit donner une sérénade.

Il y a des gens qui sont faits pour parler de tout avant de s'être donnés des soins pour s'instruire, & figurer dans le monde, avant que l'on ait pu les y former. Les facteurs d'ici, dont l'habileté est grande, ont composé pour eux un instrument que l'on appelle la turlutaine de cour, contenant un grand nombre d'airs sur plusieurs registres.

Des airs posés, par exemple, pour les occasions où l'on doit avoir du maintien; des airs hauts pour celles où il faut donner grande opinion de soi & de son crédit; des airs bas pour aborder les gens en place, mais on quitte



la sourdine dès qu'on a le pied hors de l'antichambre. Des airs naturels pour s'attirer la confiance; de flatteurs, de doucereux même pour endormir des créanciers aux audiences du matin; de tendres, de passionnés, de tristes, d'enjoués, &c, pour intéresser, attendrir, plaire & séduire; de bruyants pour les confidences; d'autres pleins de feu pour aborder une connoissance de nouvelle date; de très-froids pour remercier d'un bienfait reçu; de bizarres pour rendre le commerce difficile & piquant, pour en éloigner la fadeur; de très-légers pour parler des femmes, décider du mérite d'autrui, évaluer les ouvrages de littérature, & mettre le prix aux chefs-d'œuvre des artistes; enfin des airs de tous les tons, de toutes les mesures, pour parler aux gens à qui l'on doit du respect ou des égards, & à ceux desquels on peut en prétendre.

Quelquefois par distraction, ou autrement, on tombe dans de singulières

équivoques. On joue un air haut avec son égal, on reçoit un galant homme du ton dont on recevrait un laquais, & on se fert d'un air bas devant un homme de fortune dont on veut faire sa dupe ; jusques-là que pour parler des personnes & des choses auxquelles on doit le plus de respect, on joue des airs badins ou affranchis de toute mesure.

A la monotonie près, la machine est bien calculée. Cependant la musique a peu de fond, & les chutes vous en paroîtront quelquefois communes.

Les gens de la grosse opulence ont fait contrefaire ces turlutaines, & vous trouverez des instrumens de cette dernière espèce entre les mains de quelques-uns des enfans de familles encore nouvelles ; mais outre que ces jeunes gens ont un air gauche à tourner la manivelle, leur turlutaine est toujours au-dessus ou au-dessous du ton, & par conséquent toujours fausse.

Je voudrois bien , dit Fleur-de-Mirte , en interrompant l'interprète , entendre une vraie turlutaine de cour : cela doit être fort agréable.

C'est le préjugé général du sexe ; cependant , Madame , je dois vous prévenir que les éloges que j'ai donnés souffrent des exceptions , & que vous rencontrerez par-ci , par-là , de petits seigneurs qui ont de tristes turlutaines.

Quand ces insulaires perdirent la parole , consternés qu'ils étoient encore , & dans les premiers instans de la privation , ils eurent recours pour se faire entendre aux signes & aux gestes que l'instinct indique à tous les hommes ; mais ce langage qui les mettoit à portée de se communiquer les uns aux autres leurs besoins les plus grossiers , étoit beaucoup trop court pour une nation déjà très-policée , & les trois quarts des idées qu'ils avoient acquises demeuuroient nécessairement sans expression.

Un philosophe observant le goût que

sa nation avoit pour la musique , les facilités , les connoissances qu'elle avoit dans ce genre , imagina qu'il en pouvoit tirer parti pour suppléer au défaut de la parole , & vous verrez par la suite , Madame , que ce projet a beaucoup moins de bizarrerie qu'il n'en présente d'abord à l'esprit.

Cependant quelques défauts dans la méthode pour enseigner , quelques disputes élevées entre les virtuoses qui se formèrent , les idées qu'on se fit de la véritable pureté du langage , retardèrent les progrès & les retardent encore , au point que je suis bien éloigné de croire que l'idiome soit à son point de perfection.

A peine étoit-on parvenu à représenter les lettres par le moyen de sons & en former des mots , qu'on se mit à disputer sur les modes qu'il seroit plus convenable d'employer ; il fut question de diatonique , d'enharmorique , & enfin on prétendit que le discours le plus

fé ne devrait pas toujours être en droit de plaire ; mais que ce droit seroit réservé à celui qui astreint à une mesure, formant une mélodie , ayant un caractère , présenteroit à-peu-près à l'esprit les idées qu'on auroit dessein de rendre ; en conséquence de cette décision , qui a prévalu , les cerveaux se sont bien fatigués , & le bon sens a extrêmement souffert.

Le peuple , qui n'a pas le tems de s'occuper d'idées aussi vaines , écorche les oreilles, va plus de tête que de mesure , & cependant touche plus droit au but ; car il rend nettement ce qu'il veut dire.

Il est question , Madame , après ces idées générales , d'en venir aux particulières , & d'entrer un peu dans le détail. Vous avez sans doute des connoissances de musique ; la noblesse de votre extérieur annonce celle de votre naissance , & fait présumer qu'aucune des parties de votre éducation n'a été

négligée. Peut-être même avez - vous déjà l'usage de quelqu'instrument ; mais le roi , qui desire infiniment de vous plaire , souhaiteroit que vous eussiez la complaisance de commencer par vous servir du dessus de viole. Agréez que je vous en donne la première leçon.

Vous trouverez d'abord votre alphabet dans les divers renversemens de la gamme : quelquefois une seule note vous présentera une idée complete ; par exemple , touchez un *si* , vous dites à présent *oui*. Touchez un *sol* , & vous direz *non* ; convenez que voilà un consentement & un refus exprimés avec toute la rapidité desirable.

Mais ce n'est pas tout. La finesse de l'expression peut se joindre à la rapidité. Avec le secours d'un *bémol* , ou d'un *dièze* , d'un de ces intervalles qu'on appelle *soupirs* , & qui conservent ici leur valeur naturelle , en plaçant une cadence molle à propos , on parvient à dire un *oui* qui ne signifie rien , & un



*non* qui ne veut pas dire *non*.

Je vois que je pourrois abuser de votre patience, Madame ; je sens d'ailleurs que je dois donner aux idées le tems de s'étendre & de mûrir. Mes ordres étant de vous ménager, comme de vous instruire, mon devoir & mon inclination me faisant une nécessité de vous plaire, j'abandonnerai le travail que je me suis chargé de faire auprès de vous, pour ne le reprendre que lorsqu'il pourra vous être agréable. En finissant son compliment, l'interprète-musicien & maître de langue tira sa révérence, & fortit.

Fleur-de-Mirte resta seule, rêvant à ce qu'elle venoit d'entendre, ne sçachant qu'augurer de sa position, & répétant d'un air distrait sur le dessus de viole, qui lui demeuroit entre les mains, *si & sol, sol & si*.

L'âge n'avoit point rallenti le feu des passions dans le cœur de Macore, souverain de l'isle des Mélologues ; c'étoit

le nom des peuples parmi lesquels se trouvoit l'amante d'Enguerrand ; ce prince avoit encore toutes les fureurs & les foibleſſes de l'amour ; mais iſſu d'une de ces branches Sarrazines qui avoient apporté en Europe la fleur de la galanterie , il ignoroit l'uſage du mouchoir , digne de la fierté de la ſeule race Ottomane , & mêloit à ſes intrigues le ſentiment & la délicateſſe.

Zerbin , ſon interprète , vint lui faire le récit des heureuſes diſpoſitions qu'il avoit trouvées dans l'étrangère , de ſa docilité à prendre des leçons , & des facilités naturelles & acquiſes qu'elle avoit pour devenir dans peu une excellente écolière.

Macore , déjà prévenu d'un goût très-vif en faveur de Fleur-de-Mirte , le ſentit redoubler à ce récit. Allez , dit-il , à Zerbin , prévenez cette dame que je compte la voir aujourd'hui , & faites-lui valoir mon impatience.

Zerbin annonce cette viſite à ſon

écolière. Je pressens , lui dit-il , Madame, l'embarras dans lequel vous allez vous trouver , & ne sçais rien de si désagréable qu'une conversation entre des gens qui, de part & d'autre , ne doivent s'expliquer & s'entendre que par truchement ; mais si vous voulez vous prêter à une petite supercherie , vous allez rendre le Roi bien content de lui-même , & lui donner une haute idée de votre sagacité. Feignez de comprendre ce qu'il vous dira ; comme il parle volontiers , & beaucoup , il lui suffira que vous ayez placé un oui & un non à propos , pour qu'il soit convaincu que vous êtes au fait , & qu'il n'a rien perdu de son étalage. Je me placerai derrière lui un peu à l'écart , & un signe de tête que je ferai à chaque question , vous mettra en état de toucher sur votre dessus de viole , la réponse qu'il fera convenable que vous fassiez. Ce ne sera , comme vous en êtes prévenue , qu'un *si* ou un *sol* , selon les circonstances.

D'ailleurs , observez avec attention les mouvemens de mon visage , & laissez voir du chagrin , de la joie ou de l'embarras , selon que je caractériserai moi-même ces différentes situations , par l'expression que je donnerai à mes traits ; Fleur-de-Mirte crut devoir donner à son maître & au prince qui l'employoit auprès d'elle , cette marque de sa complaisance.

Macore arrive ; il s'étoit muni d'une flûte traversière , instrument très-analogue au sentiment qu'il avoit dessein d'inspirer. Il débute par un air qui tenoit de la Sarabande , avec des roulemens , des cadences sans fin , auxquels le mouvement de ses yeux servoit d'accompagnement.

Le bon monarque manquoit d'haleine , n'avoit ni doigts ni embouchure ; son jeu n'étoit point détaché , point net ; de sorte que son compliment , qui n'étoit d'ailleurs qu'un tissu de lieux communs , pouvoit passer , quant au fond

& à la forme , pour un très infipide morceau de symphonie.

Zerbin prit un air riant , & fit un signe de la tête que son écolière rendit par un *sol* , qui vouloit dire non , & qu'elle accompagna d'un fourire. Tout avoit des graces en elle , & le fourire fut gracieux.

Macore parut enchanté. Les cadences & les roulemens redoublèrent ; le maître fit un signe de la tête qui vouloit dire oui , & le oui fut fidèlement répété par Fleur-de-Mirte.

Alors Macore changea de modulation , & ne s'expliqua presque plus que par quelques sons entrecoupés , bas & tremblans.

Zerbin prit un air de dépit , & indiqua à son écolière que c'étoit le cas de lâcher un non très-sec. Zerbin fut obéi,

Macore continua de jouer sur le même ton , tremblant & entrecoupé ; Zerbin change de physionomie , & fait signe de répondre , par un consente-  
ment

ment foible & équivoque. L'écolière , tant par son attitude qu'avec le secours de la leçon qu'elle avoit prise, essaya de rendre sur le dessus de viole, la réponse qu'on lui dictoit.

A cette réponse, Macore ne se possède plus il se précipite sur la main de l'étrangère, la saisit avec transport, la baise avec feu ; tire un brillant très-riche qu'il avoit au doigt, le donne à Zerbin, fait des révérences sans nombre, & sort de l'appartement en jouant un air de fanfare.

Il étoit à peine parti, que Zerbin se précipite aux genoux de Fleur-de-Mirte. Ah ! Madame ! dit-il, vous possédez un talent unique. Vous avez joué comme un ange, le Roi est enchanté.

Je n'y entends rien, répartit Fleur-de-Mirte. Que m'a dit ce Prince, & que puis-je lui répondre ?

Vous avez parlé, Madame, comme il étoit à propos que vous le fissiez, eu égard à votre situation ; mais je ne



puis trop applaudir aux talens merveilleux que j'ai découverts en vous ; vous avez dans le geste & dans les mouvemens du visage une précision, une énergie admirable...

Mais ne puis-je être un peu plus au fait, & apprendre, par le détail, les raisons que j'ai d'être aussi contente de moi? ...

Le Roi vous a d'abord fait compliment sur le bonheur qu'il avoit de vous posséder dans ses états ; il s'est étendu sur les éloges que vous méritez à tant d'égards, & sur le désordre que votre présence a jetté dans son cœur dès la première entrevue ; mais il a ajouté qu'il appréhendoit que son âge ne lui nuisît auprès de vous, dans le dessein qu'il avoit de mériter le don de votre cœur.

Et qu'ai-je répondu, dit Fleur-de-Mirte, avec impatience? ...

Madame, un non, que vous avez placé fort à propos, a rassuré le Monarque sur ses craintes.

Tant pis, Monsieur, tant pis, repliqua vivement Fleur-de-Mirte...

Mais, Madame, falloit-il désobliger le Monarque?...

Je devois garder le plus profond silence, & , selon les dispositions de mon cœur, c'étoit ce que je pouvois faire de moins désobligeant; mais, de grace, poursuivit-elle, qu'a dit le Roi à l'occasion d'un aveu de ma part, aussi peu sincère que déplacé?

Des douccurs, Madame; il y a joint des protestations très-fortes: puis il vous a demandé si vous fixeriez sans peine votre séjour auprès de lui... Vous deviez me faire répondre que non... Tout au contraire, Madame...

Monsieur, vous m'avez fait jouer le rôle d'une extravagante; mais achevons; à ce que je prévois, en fort peu de mots, j'aurai dit beaucoup d'impertinences.

Le Roi, poursuivit Zerbin, a témoigné des craintes que votre cœur ne fût

132 O L L I V I E R ,

prévenu de quelqu'autre passion ; vous avez eu la bonté de le rassurer , & même l'air de votre physionomie a assez vivement témoigné que ce soupçon vous offensoit . . .

Passons , Monsieur , je n'ai rien à dire à cette réponse : une femme n'est point obligée à une franchise exacte sur ce point . . .

Là-dessus le Roi , après vous avoir fait quelques excuses , vous a demandé d'un ton embarrassé & tremblant , s'il pouvoit aspirer au don de votre main . . .

Ai-je donné mon consentement , Monsieur ? Oui , Madame , répondit timidement Zerbin , & c'est-là le sujet de la joie excessive à laquelle vous avez vu ce Prince s'abandonner . . . Sortez de ma présence , Monsieur , dit Fleur-de-Mirte , d'un air attré & en élevant la voix ; allez prévenir Macore qu'on nous a trompés , & qu'à moins qu'une violence ne me contraigne à le voir , je vais devenir inaccessible pour lui .

Zerbin se jette aux pieds de Fleur-de-Mirte ; la belle le repousse. Levez-vous, Monsieur, ou j'appellerai. Ne poussez pas plus loin un personnage dont la bassesse & la noirceur m'indignent.

Madame, disoit Zerbin, en embrassant ses pieds & la retenant malgré elle, vous allez vous perdre. A quoi pourra servir cet éclat? . . .

A me faire mieux connoître. On me prend pour quelque aventurière ; ma naissance, que mon extérieur annonce, devoit me mettre à l'abri d'une entreprise aussi odieuse ; mais si l'on n'est ici sensible à rien, si l'on me pousse à bout, je sçaurai mourir avec courage.

Contenez-vous, Madame, je vous en conjure par vous-même ; je ne doute point de tout ce que vous pouvez dire d'avantageux sur votre compte, mon respect vous avoit prévenue ; mais pourquoi braver la mort ou l'esclavage, quand des sentimens moins outrés, lorsqu'un peu de dissimulation peuvent

rendre votre situation supportable , & donner au ciel , dont vous méritez la protection , à mon zèle qui ne connoît point de bornes , le tems de vous secourir ? Songez , qui que vous soyez , que vous vous trouvez inconnue , dénuée de secours parmi des Sarrazins , gens mécréans , qui voudront douter de tout ce qui pourroit vous rendre respectable à leurs yeux , qu'on ne défarme point par des pleurs , & qui se flattent de triompher aussi aisément de la douleur que de la retenue. Si vous prenez le parti des refus & de la hauteur , alors ils s'abandonneront à cette férocité naturelle que l'envie de plaire les force à déguiser ; laissez le Roi dans les idées flatteuses dans lesquelles je viens de le plonger par ma sage & malheureuse supercherie ; amusez-le par des délais ; il pensera qu'ils feront l'effet d'une pudeur qui cherche à éloigner son entière défaite , & vous n'en ferez que plus chère à ses yeux.

Cependant , Madame , ce monstre que vous bannissez de votre présence , qui ne cessera d'embrasser vos genoux que quand il aura obtenu votre grace de vous-même , va employer pour assurer votre délivrance , toutes les ressources qu'il a jusqu'ici négligées pour se procurer la liberté à lui-même , & ne demande pour tout salaire qu'un regard moins accablant , & la permission d'aller exposer pour vous sa fortune & sa vie.

O espoir ! quelle est ta puissance ? Est-il un cœur , quelque malheureux qu'il soit , qui puisse se fermer aux lueurs que tu cherches toujours à y répandre. Fleur-de-Mirte se laisse persuader. Zerbin se retire , & va , de l'aveu de la belle , mettre en jeu les ressorts qui peuvent favoriser leur commune évasion.

Sa première démarche fut d'aller trouver Macore , pour l'assurer des heureuses dispositions dans lesquelles il avoit



laissé l'étrangère ; mais en même-tems il prévint ce Prince que cette belle , se trouvant indisposée , étoit contrainte de recourir à des précautions pour prévenir l'entière altération de sa santé , & qu'elle demandoit , comme une grace , qu'on la laifsât pendant quelques jours dans la solitude & le repos.

Quoique l'ardeur impatiente du souverain des Mélologues parût souffrir beaucoup en s'imposant cette loi , il crut qu'il étoit de sa délicatesse d'observer les ménagemens que l'on attendoit de lui , & se contenta d'envoyer un page à la porte de l'appartement pour s'informer de la santé de Fleur-de-Mirte , qui ne sortit point de son lit pendant deux jours que dura l'absence de Zerbin.

Les femmes qui la servoient , la voyant s'abstenir de manger , l'entendant soupirer & se plaindre , prirent aisément le change sur sa feinte indisposition , & le médecin de la cour lui trouvant le pouls fort agité , ne fut pas plus difficile à tromper.

Zerbin revient. Tout est prêt, Madame ; j'ai fondé quelques matelots de ma nation , que le même naufrage avoit fait compagnons de ma fortune , & qui s'occupent , depuis ce tems , à la pêche le long des côtes pour s'y procurer les secours nécessaires à la vie, L'amour de la liberté & le desir de revoir leur patrie les eussent aisément fait entrer dans mes vues ; mais l'offre que je leur ai faite du brillant dont Macore m'a gratifié en votre présence , a achevé de les éblouir. Ils font à vous , Madame ; ils doivent cette nuit même s'emparer d'une barque qui n'attendra que nous pour mettre à la voile. Il s'agira de vous travestir pour avoir la sortie libre du palais , & j'y ai déjà pourvu. L'opium que je vous apporte , répandu dans le sorbet des femmes qui vous servent , leur fermera les yeux sur votre fuite , & nous irons joindre nos libérateurs sur le port. Mais , Madame , il est des précautions à prendre pour

ralentir la vivacité des mouvemens qu'on voudra faire pour nous poursuivre. C'est à quoi je travaillerai ce soir. Je suis chargé de l'entretien des instrumens de la cour; les clavessins vont être sans fautereaux, les violons sans chevaux, les vielles sans manivelles, de sorte que nous ferons bien éloignés d'ici avant qu'on ait trouvé le moyen de s'entendre.

La nuit vient; le projet s'exécute. Fleur-de-Mirte, en habit de page, arrive sur le port. On s'embarque; les voiles se déploient; on s'éloigne de la terre: on vogue.

Vents, respectez la barque fragile qui porte la jeune beauté. Ecartez les orages. Rangez-vous toujours à la poupe; enflez doucement les voiles; ondes, aplaissez-vous; qu'un sillon léger effleurant votre sein paisible, indique à peine aux yeux la trace de sa course volage & rapide. Rochers, écartez-vous de son passage; nuages, for-

mez un voile qui la dérobe aux yeux  
qu'on pourroit la trahir. Et vous, lune  
au teint d'argent, dont la douteuse lu-  
mière favorise cette heureuse fuite,  
ralentissez votre course, n'atteignez pas  
encore à l'horison, attendez pour dis-  
paroître que l'aube du jour prête le se-  
cours de son flambeau.



---

**C H A N T V.**

**E**NGUERRAND & Barin, environnés des lambeaux de leurs vêtemens & des plumes arrachées à leurs ennemis, sembloient être plongés dans un assoupissement léthargique. Tout-à-coup ils se lèvent avec précipitation, par l'effet d'un mouvement qui n'a rien de naturel ; les yeux sont ouverts, les bras se remuent comme à ressorts ; mais le corps paroît insensible, & la faculté intelligente sans action. Il est minuit, une épaisse obscurité les environne, un vent furieux s'élève, le palais de Strigilline en paroît ébranlé.

Les fenêtres de l'appartement du Chevalier s'ouvrent avec effort. Enguerrand & Barin sont enlevés ; ils planent dans le vague des airs : enfin, sans avoir le tems de juger de quelle espèce sont les voitures qui les portent &

la route qu'on leur fait prendre , sans qu'ils puissent mesurer l'étendue de l'espace qu'ils parcourent , ils se trouvent au milieu de la plus étonnante assemblée qui puisse frapper des regards mortels , & reconnoissent qu'ils sont à cheval sur des manches à balais.

Le souverain des génies malfaisans présidoit à l'assemblée. Les esprits de sa cathégorie , les enchanteurs , les magiciens , les fées , les forciers , la formoient en partie ; on y voyoit , parmi des figures qui retenoient quelque chose d'humain , des fantômes , des chimères , des centaures , des griffons , des dragons , des ogres , des cyclopes , des hypogriffes , des loups-garroux , des gobelins , des furies , des lamies , enfans monstrueux , à qui l'Imagination , le Délire poétique , la Fantaisie , l'Oisiveté , la Superstition , la Fourberie , la Faiblesse , l'Ignorance & la Crainte ont donné naissance. Le Désordre & la Malice y régloient les rangs. Une joie



fausse & tumultueuse éclatoit au-dehors ; mais on pouvoit lire dans les regards consternés , l'inquiétude , la douleur & les remords.

Enguerrand , ébloui par l'éclat de mille flambeaux qui brûloient autour de lui , étonné de l'effrayante variété des objets monstrueux qui s'offrent à ses regards , apperçoit tout avec trop de confusion pour pouvoir rien distinguer. Cependant de grands éclats de rire s'élèvent autour de lui ; on l'entoure ; il se sent même tirer par le nez jusqu'à ressentir de la douleur. En même-tems il part une huée générale , & tous lui crient à la fois aux oreilles : Oh ! oh ! oh ! *ché naso brutto !*

Le Président veut élever la voix pour en imposer ; mais les éclats de rire n'en deviennent que plus violens , & le même refrain les accompagne : Oh ! oh ! oh ! *ché naso brutto !*

Enguerrand s'apperçoit alors qu'il est couvert de plumes comme un haras

des Indes : il en a même une au bout du nez d'une longueur déraisonnable. Un Farfadet l'avoit faisi par cette plume, & lui faisoit faire le tour du salon, toujours accompagné des éclats de rire & du *nasò brutto*.

Le Président mugit d'impatience, & désespère de se faire entendre; il frappe la terre de son redoutable sceptre.

A ce coup, qui fut terrible, on eût dit que la terre chanceloit sur ses pivots, que la lune se dérangeoit de son orbite. Les lutins effrayés se prosternent en silence devant le marche-pied du trône.

Si je vous... leur dit-il, d'une voix enrouée; mais je veux bien encore pardonner cette indécence. Que désormais on se tienne dans le respect. Voici donc, continua-t-il, ( en montrant du doigt le Chevalier emplumé & son fidèle domestique ) encore une des gentillesses de la dame Strigilline. C'est pour composer des mascarades aussi

bizarres qu'elle s'éloigne de nos assemblées, en affectant le mépris de nos statuts & l'indépendance de nos ordres. Certes, si je veux souffrir plus longtemps qu'elle continue de pratiquer son art avec cet air de légèreté, bientôt elle aura pour vassaux ceux qu'un pouvoir que je déteste prétend soustraire à ma férule; mais il est tems que je purgé la terre de cette race d'harpies, & que je renvoye Strigilline & ses semblables à madame Celeno, leur mère: une étourderie de sa confidente m'en offre l'occasion & le moyen.

En exécutant les ordres de sa maîtresse, en composant la drogue qui devoit produire le double effet de métamorphoser cet honnête gentilhomme en espèce de perroquet, & de lui ôter l'usage de la raison, Badine s'est trompée de phiole, & a mêlé à la drogue qui fait croître les plumes celle qui fait participer à nos mystères, & par méchanceté elle lui a frotté le bout du nez

nez pour y faire croître cette énorme plume . . . Je crois que j'entends rire encore ? Ah ! par la jernie ! si j'entends parler du *nasò brutto* . . . Cavalier , poursuivit le Président , après s'être de nouveau calmé , rendez grace au quiproquo qui vous a fait paroître devant moi ; sans lui , vous grossiriez la cour de Strigilline ; mais je vous remets le soin de votre vengeance. Retournez sur vos pas ; allez sans crainte à l'appartement où la Dame repose : arrachez la touffe de plumes qui lui sert d'aigrette , & vous aurez lieu d'être satisfait ; mais , avant votre départ , recevez de moi un conseil d'ami. Vous voyez , quoiqu'on en dise , que je ne fais pas toujours du mal ; vous conviendrez que vous m'avez quelque petite obligation : il ne faudroit pas en devenir ingrat. Le hazard & ma tolérance vous rendent ici témoin de bien des choses. Je connois votre foible ; vous ferez tenté d'écrire sur ce que

vous aurez vû : en tout cas , tâchez de nous épargner les épigrammes ; ou par la jernie ! . . . voici la monnoie de vos chansons.

En disant ces paroles , le Président montra son sceptre. C'étoit une branche de coudrier , plus grosse de deux pouces , plus longue d'un pied que la baguette divinatoire.

Ce geste étoit à peine fini , que le maître & l'écuyer , sans deviner par quel moyen , sont déjà de retour dans le palais de Strigiline. Le jour commençoit à se lever.

Est-ce un rêve que je fais ? disoit Enguerrand à son écuyer. Cela ne sçauroit être , Monsieur , repiquoit Barin. Il y a trop long-tems que cela dure ; d'ailleurs pourrions-nous rêver tous deux la même chose ? . . . Eh ! regardez vous dans le miroir. Tenez , voilà le *nasobrutto*. Allons , Monsieur , ne perdons point de tems ; si c'est un rêve , achevons-le , & voyons la fin de l'aventure.

Marchons à l'appartement de la Dame ,  
& prévenons son réveil ; de quelque  
part qu'ils nous soient venus , je pense  
qu'on nous a donné là-bas de très-bons  
avis.

Enguerrand arrive sans obstacle jus-  
qu'au pied du lit de Strigilline. Alors ,  
encouragé par le succès , aiguillonné par  
le desir de la vengeance , il lui porte  
la main au front , & en arrache avec  
violence le fatal bouquet de plumes.

La Fée pousse un cri douloureux &  
aigu , que mille échos répandus dans  
le palais , dans les jardins , dans la  
campagne, répètent , & sur lequel ils en-  
chérissent. Le château disparoît ; Stri-  
gilline & ses compagnes , dépouillées  
de plumes , transformées en dégoutan-  
tes harpies , s'élèvent en l'air avec des  
aîles de chauve-fouris. Comme on voit  
ces songes légers que l'aube , avantcou-  
rière du jour , apporte sur ses aîles do-  
rées , s'envoler avec les ombres , dès  
que l'éclat du soleil a frappé nos pau-  
pières.



Comme on voit ces nuages diaprés, qui présentoient aux regards des formes agréables & variées, s'il survient un vent impétueux, se fondre, se dissiper & disparoître.

Tel que ce globe volage & diaphane, qu'un enfant souffle au bout d'un chalumeau, cédant tout-à-coup aux efforts de l'air qui le presse, se résout en une goutte d'eau presque imperceptible.

Tel que l'or fulminant, ce prestige imposant de la chymie, aux approches du foyer s'enflamme, éclate & s'évapore ; tel le palais magique de Strigilline disparut aux yeux d'Enguerrand & de Barin, dès que le Chevalier, en arrachant le bouquet de plumes mystérieuses, eut tranché le nœud fatal des enchantemens de la Fée.

La cage dorée, les bâtimens qui l'entouroient, les jardins, les campagnes cultivées, tout s'évanouit. A leur place, au milieu d'un désert affreux, d'un

taillis presque impénétrable , formé par des ronces & des halliers , s'élève une tour antique & délabrée , dont les murs noircis , couverts de mousse , déjettés , entr'ouverts de toutes parts , menacent de leur dernière ruine.

Les bêtes fauves redoutent cet asyle ; les hiboux effrayés abandonnent à regret cette demeure dangereuse , quoique si propre d'ailleurs à entretenir leur humeur mélancolique.

Tout préparés qu'ils étoient à ce changement de scène , le maître & l'écuyer demeurent dans l'étonnement ; mais bientôt un froid très-vif qu'ils ressentent les arrache à leur surprise , & les force d'aviser aux précautions qu'ils doivent prendre pour se garantir des incommodités qu'ils éprouvent.

Ils étoient nus ; les plumes qui leur servoient de vêtemens , avoient disparu comme le reste des prestiges dont ils étoient environnés.

Les habits qu'ils avoient lorsqu'ils

arrivèrent dans le château , même leurs montures toutes harnachées , se trouvent-là sous leurs mains. Enguerrand s'habille , mais difficilement ; car il faut rassembler les pièces d'un pourpoint mis en lambeaux.

Barin , déjà vêtu , se guinde sur le haut d'un arbre pour chercher des yeux par quelle issue l'on pouvoit se tirer de cette effrayante solitude.

Il apperçoit à une distance d'environ cent pas , dans un endroit assez découvert , beaucoup de gens qui paroissent être dans une grande agitation. Il descend en diligence , avertit Enguerrand de la découverte qu'il vient de faire , perce à travers les broussailles , s'achemine dans le dessein de prendre langue , s'approche , voit beaucoup d'hommes épars çà & là , tous dans la même occupation dans laquelle il avoit laissé son maître : c'est-à-dire , travaillant à se couvrir , l'un de son habit , l'autre de son armure.

Barin les aborde & leur fait des questions ; on le regarde d'un air étonné ; on lui répond par des monosyllabes dont il ne peut comprendre le sens.

Le bon écuyer n'étoit pas versé dans les langues étrangères. On lui parloit Breton , Provençal , Manceau , Périgordin , & pas un mot de François ni de Tourangeau : seuls idiomes dont il eut une passable intelligence.

Comme il désespéroit du succès de son ambassade , il apperçoit un jeune homme dont les regards sont attachés sur lui : Barin le fixe à son tour ; dans le moment tous deux s'approchent. On se frappe dans la main. C'est vous , mon pauvre Barin ? Est-ce bien vous-même , seigneur Florizel ? Où est le chemin de Tours ? Où sommes-nous ? Par où peut-on se tirer d'ici ? Y êtes-vous depuis long-tems ? Connoissez-vous la dame Strigilline ? Etiez-vous enforcé ? Avez-vous vu la maudite cage ? Qu'est-elle devenue ? Qui sont

les gens qui vous environnent ? Sont-ils de votre compagnie ? Sçavez-vous que le seigneur Enguerrand n'est qu'à quelques pas d'ici ?

Les questions se succédoient avec tant de rapidité, qu'il étoit impossible à Florizel de répondre à toutes. Votre maître est ici, dit-il; par où pourrai-je l'aller joindre ?

Sur ce propos, ils tournent leurs pas vers l'endroit où s'habilloit le Chevalier. Florizel & lui se connoissoient, & , après les premiers complimens, la curiosité étant très-vive de part & d'autre, on en vint au récit des aventures, & le jeune homme commença de la manière suivante le récit de la sienne.

Vous connoissez, Seigneur, le château que nous avons à quelques lieues d'ici; j'y étois venu pour prendre le plaisir de la chasse, qui est très-abondante dans ces cantons: le gibier m'avoit conduit plusieurs fois, & assez avant, de ce côté, sans que j'y eusse

fait de rencontre extraordinaire , de sorte que , d'après mon expérience , je regardois comme une fable tout ce qui se débitoit de merveilleux sur le compte de cette forêt.

Il y a environ neuf mois que m'étant séparé de mes équipages , vers les onze heures du matin , j'arrivai sur les bords d'une rivière dont le cours ne doit pas être fort éloigné.

Il faisoit une chaleur excessive : j'étois très-altéré. Je descendis de cheval dans le dessein d'étancher la soif qui me dévorait.

La rivière étoit rapide , quoiqu'assez profonde. L'eau en étoit transparente comme le cristal , & d'une fraîcheur délicieuse.

Les bords tapissés de verdure , émaillés de fleurs , garantis des rayons du soleil par des berceaux d'aulnes & de peupliers , sembloient m'inviter au repos , par l'agrément & la commodité qu'ils réunissoient.



J'attache mon cheval à un arbre, j'é m'affieds : je m'abandonne à mes rêveries. Peu-à-peu la fatigue, la fraîcheur, la solitude & l'inaction m'invitant au repos, je tombe dans l'assoupissement, & bientôt dans le sommeil.

Je suis réveillé tout-à-coup par un bruit qui part du milieu de la rivière. J'ouvre les yeux, je regarde, & crois distinguer une femme que le courant entraîne : elle paroît prête à se noyer ; cependant sa tête revient de tems en tems au-dessus de l'eau. Je vole à son secours, habillé comme j'étois. . . Le reste de mon aventure est un mystère pour moi, jusqu'au moment où j'ouvris les yeux comme au sortir d'une profonde léthargie, & sans ressentir aucune incommodité.

Je me vois dans un appartement du palais de Strigilline, qui m'étoit, comme vous le jugez bien, fort inconnue pour lors. Cette Dame & les femmes de sa cour faisoient cercle autour de mon lit.

Vous devinez ce qu'une semblable vue put avoir d'étrange pour moi ; il me seroit difficile de vous peindre la confusion de mes idées.

Je me tâte plusieurs fois pour me convaincre de la réalité de mon existence. A force de me tâter, je m'aperçois que je suis couvert de plumes, & qu'elles sont adhérentes à ma chair.

Je veux en arracher une : j'éprouve une douleur aiguë qui me fait pousser un cri perçant, & je me lève sur mon séant par une espèce de mouvement convulsif.

La cour femelle jette des éclats de rire. Il est ingénu, dit Strigilline, que je reconnus pour la maîtresse au ton qu'elle prenoit ; Madame, répondit une suivante, je pense que ce jeune gentilhomme vous convient ; il est bien de figure : il a l'air aisé ; je le soupçonne d'être étourdi ; mais l'étourderie n'est pas un défaut dans un page : d'ailleurs on s'en corrige.

A ce propos la Fée se lève, fort de l'appartement , & ses femmes la suivent , à la réserve d'une qui reste au chevet de mon lit.

J'ouvris des yeux étonnés , & , par un mouvement machinal , je touchois l'une après l'autre les plumes dont j'étois couvert de la tête aux pieds.

Ne faites point l'enfant , dit la suivante de Strigilline , en me prenant par la main : vous êtes en bonne maison. Rien de ce qui vous étonne ici ne doit vous attrister. Vous avez toujours oui dire du mal de la forêt de Montgrand ; il est vrai que par-ci , par-là , on en éloigne les importuns par de petites espiégleries ; mais nous comblons de biens les gens qui nous plaisent , & vous êtes heureusement de ce nombre.

Le service auquel on vous destine n'a rien que d'honorable ; il vous approche d'une personne dont la dignité ni la puissance ne souffrent point de

comparaison, même avec celle des monarques; plaisez à votre nouvelle maîtresse; ses bontés pour vous n'auront d'autres bornes que ce pouvoir, dont elle-même ne connoît pas l'étendue.

Quoique nous vivions ici dans une grande retraite, tous les amusemens, tous les plaisirs qui peuvent convenir à votre âge, s'y trouveront réunis. Vous n'y verrez personne de votre sexe; mais la distinction qui vous y admet ne doit que vous en paroître plus flatteuse.

Votre habillement vous semblera bizarre pendant quelques jours: cependant il n'a rien d'incommode; on s'y fait bientôt, & on parvient à le trouver préférable à toutes les modes de vos cours, qui ne sont si changeantes, que parce qu'elles n'ont point d'agrément réel.

Goûtez de ces liqueurs & de ces conferves; achevez de réparer vos forces; ensuite vous viendrez prendre votre service de page & faire votre cour.

En disant ces mots, la dame suivante me fait appercevoir, sur un guéridon qui étoit auprès de mon lit, une collation qu'on m'avoit préparée, & se retire.

Je mangeai peu; en revanche, mon imagination fit bien du chemin. Ma situation me sembloit singulière; mais le merveilleux qui s'y trouvoit répandu, ne la rendoit que plus piquante. Je me déterminai donc à voir la fin de l'aventure: me flattant bien que je pourrois, par la suite, jouer un rôle un peu moins subalterne que celui dont je paroissais devoir être chargé.

Je me lève, & vais consulter mon miroir sur ma parure. Je vois que je suis couvert d'un plumage de coq, émaillé des couleurs les plus vives, les plus agréables & les plus variées. Une crête faite en forme de rose, étincellante du plus brillant incarnat, & surmontée d'une huppe galamment attachée, couronnoit ma coëffure; les

plumes de ma queue , qui prenoient racine au-dessus de mes reins , s'élevoient en touffe jusqu'à la hauteur de mes épaules , d'où elles retomboient , en s'arrondissant , jusqu'à couvrir parfaitement leur tige. Ces plumes étoient d'une blancheur à éblouir.

Je ne fus point mécontent de moi dans cet équipage. Il me sembla même que j'étois masqué d'un fort bon goût.

J'entrai dans le fallon où la Fée prenoit plaisir à voir danser ses femmes.

On me trouva l'air honteux : cependant je ne l'étois point trop ; je ne tardai pas même à répondre aux agaceries que Strigilline & les femmes de sa cour s'amusoient à me faire.

On servit une collation : j'entrai dans l'exercice de ma charge auprès de la Fée ; on trouva que je m'en acquittois avec assez de liberté.

Le soir vint. Je me mêlai aux danses. Je pris un théorbe , j'en jouai : je



chantai ; je me tirai de tout cavalièrement. J'étois d'autant plus encouragé, qu'il me sembloit lire dans les yeux de ma nouvelle maîtresse que j'aurois lieu d'être satisfait de ma condition.

On se sépara enfin , & j'allai me mettre au lit, très-avide de la conclusion d'un roman qui débutoit d'une façon aussi amusante.

Trois jours se passèrent sans qu'il survînt de changement dans mon état. Cependant mon loisir , car j'en avois beaucoup , me donna lieu d'examiner le séjour que j'habitois. On n'y sembloit occupé que d'amusemens , parmi lesquels j'avois lieu de penser qu'il reugnoit beaucoup d'innocence.

A la réserve de quelques jeunes gens , sortant à peine de l'enfance , & occupés à des ouvrages bas & mécaniques , j'étois en effet , comme on me l'avoit annoncé , le seul être de mon sexe avec qui l'on parut avoir des liaisons dans le château. Je prétendois bien ne m'en  
pas

pas tenir à la simple familiarité. J'avois des desseins sur la Dame , j'en avois encore sur les suivantes ; mais je n'étois pas bien décidé , lorsque sur le soir du troisième jour la confidente de la Fée m'aborde , & me dit que sa maîtresse veut me parler en particulier. Je me rends aux ordres , & l'énigme se dénoue.

Vous devez sçavoir de quelle espèce sont les entretiens qui plaisent le plus à Strigilline ; elle parut satisfaite de mon caquet ; mais comme on ne peut pas tout dire en une nuit , il fallut remettre la suite de notre conversation au lendemain. Nous eumes plusieurs entretiens sur ce ton , & sans nous ennuyer , à ce qu'il paroïsoit ; cependant Strigilline n'étoit pas la seule qui eut envie de jaser avec moi. Vous avez pu connoître une de ses suivantes , qu'on nomme Gloriane ; elle a l'air de la fraîcheur & de la jeunesse , le minois fin , le regard effronté. Cette Gloriane me

demande à son tour un moment d'entretien en particulier ; je le desirois autant qu'elle ; nous fumes bientôt d'accord.

Mais , quelque grand parleur que l'on soit , à babiler jour & nuit , les poumons s'altèrent. Il m'arriva donc de me rencontrer avec la Fée sans pouvoir desserrer les dents.

Elle pensa que j'étois incommodé , se donna des soins très-empressés pour mon rétablissement ; mais la parole ne revint pas. Je gardois un silence obstiné , & on lisoit dans mes yeux abattus que si je ne disois rien , j'en pensois moins encore.

On lança bientôt sur moi des regards mécontents : je n'en concevois pas d'allarmes : je ne suis pas de ces gens qui s'inquiètent volontiers ; quand Gloriane , d'un air fort triste , vint m'arracher à ma sécurité , & me prévenir du tour que l'on me préparoit.

On ne soupçonnoit point mon in-

trigue avec elle ; mais je n'étois plus dans le château qu'un objet embarrassant , dont on songeoit à se défaire.

Ce soir , me dit Gloriane , on vous doit présenter un julep agréable au goût , dont l'effet ordinaire est de faire perdre la raison sans retour. Ne témoignez point de défiance : vous risqueriez infiniment ; dès que vous aurez bû , mangez la pastille que je vous donne : elle empêchera le charme d'opérer.

Lorsque l'on pensera que le breuvage doit avoir produit son effet , on vous conduira dans une vaste ménagerie , où vous trouverez bien des oiseaux de votre espèce , dont la raison n'a pas été préservée de la malice du dangereux julep. Conduits dans ce palais par le hazard , ou attirés par des artifices , ils ont eu d'abord des aventures peu différentes des vôtres ; mais ils n'ont ensuite trouvé personne qui voulût faire pour eux ce que je vais risquer pour vous.

Tant que vous serez sous les yeux de la Fée ou de ses surveillans, copiez exactement le maintien des tristes compagnons de votre disgrâce ; du reste , si vous m'aimez , supportez patiemment votre esclavage ; j'aurai soin de vous en adoucir les rigueurs , en attendant que je puisse vous en affranchir pour toujours.

Tout m'arriva comme Gloriane me l'avoit prédit. Je dissimulai parfaitement : on me crut tout aussi stupide qu'on avoit voulu me le rendre, & je fus confondu dans une foule d'oiseaux humains de toutes les espèces, à qui l'on n'avoit pas laissé la plus légère étincelle de raison.

J'avois sujet de rêver bien tristement : mais la nuit vint ; la fidèle Gloriane vint avec elle , & les réflexions affligeantes se dissipèrent.

Depuis ce tems les visites nocturnes ont continué , & m'ont fait passer des nuits délicieuses. A l'aide de ma

bienfaitrice je franchislois les murs de ma prison : nous allions au clair de la lune essayer nos aîles dans la campagne. Falloit-il nous délasser d'un exercice trop violent , Gloriane ne faisoit que répandre quelques essences dans les canaux qui ornoient les jardins de la Fée : sur le champ les eaux attiédies & parfumées nous offroient des bains délicieux.

Au sortir de ces bains nous nous enfoncions dans les bosquets les plus sombres : des phosphores en écartoient bientôt les ténèbres. Les oiseaux, trompés par un faux jour , croyant saluer l'aurore , reprenoient leurs ramages que le repos de la nuit les avoit forcés d'interrompre. Des mets exquis nous étoient offerts par des mains invisibles : & l'appétit satisfait , les phosphores disparoissant tout-à-coup , nous laissoient en liberté ma maîtresse & moi.

J'avois soin de rentrer dans ma prison avant la naissance du jour. Je le



passois tout entier à me remettre des amusemens de la nuit ; content du présent , tranquille sur l'avenir , & m'inquiétant peu de ce qui se faisoit autour de moi.

Il ne se passoit point de mois que notre troupe aîlée ne fît quelque recrue , & peu de jours que Strigilline ou ses compagnes ne délivraissent quelques prisonniers , pour les employer à je ne sçais quel usage. Mais ils retomboient sur le champ dans leur première captivité.

La langueur que j'affectois , le sommeil dont j'étois toujours accablé , le peu de nourriture que l'on me voyoit prendre , rendoient ma santé suspecte , & m'ont sans doute épargné des bonrés qui m'eussent été fort à charge. Je ne voulois que Gloriane : elle me suffisoit ; jeune , vive , naturelle , elle m'aimoit avec passion , & sans doute elle m'aime encore. Le tour de son esprit me charmoit. Je voudrois qu'un loisir

plus étendu me permît de vous rendre tous les bons contes qu'elle m'a faits de Strigilline & de ses compagnes; tous les petits traits scélérats; ah qu'elle m'a bien appris à connoître son sexe!

Cette nuit encore nous sortions d'un entretien de cette espèce. Tout-à-coup, vers le point du jour, ma maîtresse jetté un grand cri, m'échappe, & disparaît. Dans le moment un bruit affreux se fait entendre. L'enceinte du mur qui nous environnoit s'écroulé, se dissipe en fumée, & je me trouve nud à côté de mes habits, au milieu de tous les gens avec qui Batin m'a rencontré. Ce sont, en apparence, les hôtes de la ménagerie.

Je me lève, je regarde autout de moi: je vois qu'il ne reste aucun vestige des jardins ni du palais. Est-ce que tout n'étoit qu'illusion? Mais comment s'est-elle dissipée? Qu'est devenue Gloriane? Je crains la vengeance de la Fée, s'il faut que ma maîtresse en soit

la victime ; s'il faut que je la perde , je fens bien que je ne m'en consoferai jamais.

Florizel ayant mis fin au récit de son aventure , Enguerrand fit à son tour le détail de la sienne ; n'oubliant aucune circonstance , depuis l'instant de son entrée dans la forêt jusqu'au moment où Strigilline & ses compagnes , après l'enchantement détruit , s'étoient envolées sous la forme de très-hideuses harpies. Comme on cheminoit en parlant , on se trouva bientôt sur une route qui conduisoit au château que possédoit le pere du jeune homme ; la séparation se fit après beaucoup de civilités de part & d'autre.

A peine Enguerrand se fut-il éloigné de quelques pas de Florizel , que Barin rompit le silence qu'il avoit long-tems gardé , quoiqu'à regret.

Je ne pense pas , dit-il , que le gentilhomme que nous venons de quitter veuille courir après sa Gloriane. Il a

rabattu de son air confiant au portrait que vous avez fait de la dame , & je desirerois que l'on fît voir à nos gens à la mode les trois quarts des bonnes fortunes dont ils se piquent dans un déshabillé auffi peu fardé. Quant à ce cavalier, il m'a l'air d'un franc libertin. L'histoire qu'il nous a faite ne m'a point plu. J'ai été au moment de lui en dire mon avis ; car je suis fort serviteur du Seigneur Thorismond son pere.

Barin , répondit le Chevalier , on eût fait de vous un excellent pédagogue : vous prêchez volontiers la réforme, & vous donnez très-libéralement votre avis . . .

Quelquefois , Monsieur , j'en pourrois donner de passables . . .

Et pourriez-vous m'expliquer ce que vouloient dire ces mouvemens de tête & d'épaules que vous faisiez pendant que je rendois compte de mon aventure ?

Je pensois, répondit l'écuyer, que vous auriez pu faire bien des choses sur lesquelles on vous avoit demandé de la discrétion, ou, tout au moins, ne pas prendre un étourdi pour votre confident.

Je vois, reprit le maître, que vous pensez que je doive faire beaucoup d'attention aux menaces que m'a faites le Président de l'étrange assemblée où nous nous sommes trouvés cette nuit.

Il a les bras longs, Monsieur, & je pense que la griffe est au bout. Après tout, mettez en prose & en vers tout ce que vous avez vu. Il ne peut m'en revenir ni bien ni mal. En finissant ces mots, le maître & l'écuyer se trouvèrent à la porte d'une hôtellerie qui étoit isolée dans la campagne. Ils étoient fatigués. Ils y entrèrent.



---

---

**C H A N T VI.**

**S**IGISMOND, entré seul dans la ville de Damas pêle mêle avec les fuyards, a bientôt mille affaillans sur les bras; l'audace succède à la timidité dans le cœur du Sarrazin, qui ne se voit qu'un seul adversaire en tête; mais le comte de Tours, que le désespoir rend encore plus redoutable, frappe des coups terribles, & répand le carnage & la mort par-tout où peut tomber le tranchant de son épée. Déjà ses ennemis n'osoient plus l'approcher qu'avec crainte, & sembloient attendre que l'épuisement des forces le leur livrât tout défarmé, lorsque Gonoran, gendre de Mélec, parut.

Ce guerrier sortoit du palais à la tête de la garde du foudan, pour venir favoriser la retraite des siens. Sigismond semble prendre de nouvelles for-



ces à l'aspect d'un adverfaire plus noble que ceux qu'il a combattus jusqu'alors ; il court à la rencontre du Sarrazin ; celui-ci , jeune , ardent , présomptueux , robuste , avide de la renommée , s'indigne qu'un guerrier fatigué par tant de combats , ose se flatter de lui disputer la victoire ; il s'abandonne , & reçoit le coup de la mort en faisant à Sigismond une profonde blessure dont ce prince est renversé. On les porte tous deux au palais.

Le comte de Tours , après qu'on eut mis le premier appareil à sa plaie , transporté dans la forteresse d'Elima , s'y voit traité moins en ennemi que comme un ôtage ; il y reçoit tous les secours qui peuvent le rappeler à la vie. Les ministres du foudan ne conçoivent point comment la férocité de leur maître s'est relâchée , lui qui s'est signalé jusqu'à ce jour par les cruautés inouïes qu'il a exercées sur les chrétiens dont le sort des armes l'a rendu maître ;

lui qui frémit de rage lorsqu'il entend prononcer leur nom.

Ce Monarque s'ouvre enfin aux chefs de son conseil. J'ai donc en mon pouvoir , leur dit-il , ce Chrétien si redoutable , dont les avis & le bras ont porté depuis le commencement de cette guerre, les coups les plus terribles à ma puissance ; ce Chrétien , qui vient de forcer à mes yeux un des plus forts retranchemens de ma capitale , & de se baigner dans le sang d'un fils dont la sagesse & le courage faisoient ma plus grande sûreté. Si je suivois les mouvemens de ma passion , ce guerrier téméraire payeroit à l'heure même les larmes qu'il me force à verser. Ce poignard , guidé par ma main tremblante , iroit tarir la source de sa vie & déchirer son cœur ; mais je dois à ma religion & à l'état une vengeance plus politique. Ou le Ciel m'aura mis entre les mains de quoi réparer mes infortunes passées , ou le prisonnier qu'il

me livre servira , par le traitement que je lui destine , à intimider pour l'avenir ses pareils. Je sçais qu'il est dans la force de l'âge , né souverain & d'une illustre origine ; j'essayerai de l'attacher à moi par les liens du sang , & si l'attente éloignée de ma couronne , ne sollicite point assez son ambition pour le porter à l'abjuration de ses erreurs & à l'abandon de sa patrie , pourquoi tarderois-je à remettre sur le champ entre ses mains un sceptre que ma caducité m'empêche de défendre , & que la mort doit bientôt me ravir ? Heureux si mes paupières , à demi-fermées par l'ange de la mort , peuvent voir encore l'étendart du saint Prophète , entre les mains de ce nouveau profélyte , repousser jusqu'aux extrémités de l'Occident , qui les a vomis , ce déluge de barbares que l'avarice & le fanatisme ont armés contre nous ! Mais si mes offres , quoique brillantes , ne peuvent vaincre ce cœur altier ; s'il refuse de me

rendre, en sa personne, le gendre & le champion que son bras vient de me ravir, rien ne peut l'arracher au supplice que je lui destine. Je veux que ce supplice soit honteux & authentique, que l'armée des Francs puisse en conclure que je présume tout de mes forces, que je méprise souverainement leurs armes, & combien il est dangereux qu'ils s'exposent à tomber entre mes mains.

C'est ainsi que Baaladin s'expliquoit avec ses confidens, tandis que Sigismond, trompé par les apparences, regardoit, comme des marques d'humanité, des secours qu'il ne tenoit que des mains de la politique.

Ses forces rétablies lui permettent déjà de marcher dans son appartement; il s'occupoit des moyens de négocier pour sa liberté, lorsque le Drogment, que l'on avoit placé près de lui, vint l'avertir qu'un ministre de la religion demandoit à l'entretenir de la part du soudan.

L'Iman fut introduit. Il entre avec un maintien composé de douceur & de gravité, pose sur une table un livre qu'il apportoit sous le bras, s'assoit, les jambes en croix, sur un sofa à côté du lit du Comte, se lève un moment après, fait le salem, & commence à parler ainsi en langue Franque:

Que loués soient Dieu & son saint Prophète, qui ont permis, pour votre avantage, Seigneur, que vous devinsiez le captif de l'invincible & généreux Baaladin.

Après ce début, dont le Comte ne fut pas peu surpris, le docteur s'arrêta; mais voyant qu'on ne lui répondoit rien, il continua d'exposer, en ces termes, le sujet de son ambassade.

Seigneur, les voies par lesquelles le Très-Haut conduit l'homme, sont souvent inconnues. Voyez tomber le cèdre du Liban sous la cognée, & demandez-lui s'il a connoissance que l'empire des mers lui soit destiné. Mélec,  
que

que votre bras vient de priver de son plus ferme boulevard , la belle Sejamé que vous avez plongée dans l'affreuse nuit du veuvage, vous même, Seigneur, tombé, comme vous l'êtes, dans la disgrâce de la captivité, qu'attendriez-vous des orages qui vous environnent, que la chute de la foudre dont vous êtes menacé ? Il n'appartient qu'au soleil de la bonté divine de faire meurir des fruits délicieux sur des tiges nourries de suc remplis d'amertume. Le soudan Baaladin, inspiré du ciel, touché de vos qualités héroïques; vous offre, Seigneur, la main de la princesse sa fille, & le sceptre des deux Syries.

Etonné du préambule, & plus encore de la chute de cette harangue, Sigismond fut quelque tems sans répondre : enfin il se remet. Le Soudan doit, dit-il, être informé que je suis né souverain, & appartiens à mes sujets; que je ne suis libre de disposer ni de mon cœur, ni de ma main, l'un



& l'autre étant engagés ; d'ailleurs , l'âge , la raison , ni le devoir , ne me permettent pas de me livrer à des mouvemens d'ambition , & encore moins de prendre un nouvel attachement ; cependant vous pouvez assurer le Soudan que je ressens , comme je le dois , tout ce qu'il y a d'obligeant & de flatteur dans les offres que vous me faites de sa part.

Seigneur , repartit l'Iman , votre sagesse pourra balancer à loisir l'importance de la couronne que l'on vous offre ; à l'égard des engagemens par lesquels vous vous croyez retenus , les beaux yeux de la sultane Séjamé vous en affranchiront , avec le secours du saint Islamisme.

Sigismond se lève avec précipitation sur son séant : Quoi ! dit-il , est-ce qu'il est question que je me fasse Turc ?

J'apporte avec moi , répondit modestement le Docteur , le livre de lumières. Souffrez , Seigneur . . .

Que je souffre ? Que je lise votre livre de blasphême ! Je ne sçais pas lire , Dieu merci. Feu le Comte , mon pere , de glorieuse mémoire , n'a jamais sçu ni lire , ni écrire. Il se battoit plutôt que de disputer. Il a vécu en digne chevalier , & est mort en bon chrétien ; il m'a laissé son exemple à suivre & sa foi pour héritage.

Mais , Seigneur , poursuit l'Iman , pensez-vous à la colère de Mélec ? Mon devoir me force à vous annoncer l'extrémité rigoureuse à laquelle vous vous trouvez réduit ; de deux choses l'une , il faut regner sur les Syriens , ou mourir d'un supplice humiliant.

Eh bien ! reprit le Comte avec le même feu , je rendrai gloire à Dieu , il prendra soin de ma vengeance . . . Mais , Seigneur , pourquoi faire si peu de cas de la vie , de la grandeur ? Pourquoi les sacrifier à une prévention si facile à détruire , quand on veut écouter les lumières de la raison ? Ne lisons qu'un

chapitre ; permettez que je vous éclaire :

Par la mort ! monsieur l'abbé , dit le Comte , en se levant de dessus son lit , & lui montrant le pommeau de son cimenterre , voyez la croix de mon épée ; c'est le seul signe de ma foi que je puisse trouver dans ce pays sacrilège ; je vous en assomme tout-à-l'heure , si vous insistez pour me faire faire une hérésie. Allez au diable avec votre sultane , sa Syrie & son Mahomet. Dites à l'invincible Mélec Baaladin que je méprise ses offres , encore plus ses menaces , que Dieu est au ciel , & Philippe aux portes de Damas.

L'air du visage , les regards , le ton de la voix de Sigismond , effrayèrent l'Iman. Il se retire , & va rendre compte du peu de fruit de sa négociation à celui qui l'en avoit chargé.

Mélec ne respire que la vengeance. Il choisit pour théâtre un bastion avancé qui servoit de défense au fort d'Elima , & dont la plate-forme se découvroit

des hauteurs du camp des Chrétiens. L'endroit paroissoit sûr. L'attaque avoit été négligée de ce côté, les assiégeans ayant paru mépriser une forteresse qui devoit suivre nécessairement le sort de Damas.

Pour faire plus d'impression sur l'esprit de son peuple, le tyran voulut, dans le spectacle sanglant qu'il devoit donner, mêler des cérémonies de religion à l'appareil militaire.

Le jour destiné pour le supplice du Comte étant venu, on fait sortir ce prince de son appartement; il est conduit à la plate-forme du bastion: la garnison d'Elima lui sert d'escorte; la foule des ministres de la religion Musulmane attachés à la principale mosquée de Damas, le précède & l'entoure; le peuple, dont la curiosité est excitée par ces préparatifs, se porte en foule vers le lieu d'où il peut être à portée de voir cette scène tragique.

Le sacrifice alloit être consommé.

Sigismond , attaché auprès du pieu , fatal instrument de son supplice , a déjà rejeté avec mépris l'alcoran qu'on a voulu lui faire placer sur son cœur & sur sa tête ; déjà sa profession de foi , renouvelée avec fermeté , a attiré sur lui l'indignation de tout ce qui l'environne. Le signal de l'exécution est donné.

Tout-à-coup un guerrier , armé de toutes pièces , paroît sur le haut du parapet , d'où il s'élançe vers le milieu de la plate-forme , en terrassant tout ce qui se trouve sur son passage. Les Imans effrayés s'éloignent avec précipitation. Le Guerrier s'approche du comte de Tours , brise les indignes liens qui retenoient ce prince enchaîné. La garde s'avançoit pour y mettre obstacle ; mais des cris d'alarme s'élèvent de toutes parts , & la forcent de se porter à la défense des murs que l'on escalade.

Les Chrétiens ont débouché dans les fossés du bastion par une galerie souterraine , de la conduite de laquelle les

assiégés n'avoient point de connoissance : les échelles sont appliquées , & les sentinelles qui sont au haut des murs , les yeux fixés sur le comte de Tours , n'ont rien apperçu de ce qui se passe autour de leurs postes ; les corps-de-gardes sont enveloppés avant d'avoir pu se mettre en défense ; une partie tombe sous le cimeterre des assaillans. Le reste s'enfuit , & répand l'effroi par ses clameurs. La garnison se trouble ; les chefs ne sçavent où se poster ; les ordres sont confus, indécis, l'exécution tumultueuse, embarrassée, timide. L'avantage se déclare de tous côtés en faveur des Chrétiens.

Cependant le comte de Tours ne voyant qu'un seul homme , à la vue duquel tous les Sarrazins lui semblent être saisis d'une terreur panique , regarde ce Guerrier intrépide , que la terreur précède , environne & suit , & qui semble venu , comme par miracle , pour lui rendre la liberté , la couronne & la



vie ; & ne pouvant plus résister aux mouvemens de sa reconnoissance , il lui jette les bras au col , & le serre avec tendresse.

A ce transport , ( l'infortuné croyoit enfin avoir obtenu sa grace ) Ollivier , car c'étoit lui-même , ôte son casque , & un genou en terre , il présente sa tête nue aux embrassemens de son maître , qu'il pense avoir enfin désarmé.

Que la foudre t'écrase , malheureux ! s'écria le Comte , en reculant d'horreur à la vue de ces traits , qui lui étoient toujours plus odieux. Ollivier se retire , saisi de douleur , glacé d'effroi. Hélas ! un peu plus tard , la main de Sigismond alloit se déshonorer par un cruel parricide.

Le Souverain de la Touraine , arraché des mains des bourreaux par un seul Guerrier , dans une place forte , au milieu d'un peuple entier , & dans laquelle l'assaillant paroît au milieu des boulevards , avant d'avoir été vu dans le

fossé ni sur les murs : voilà, sans doute, des faits bien extraordinaires ; mais un grand courage & des vues supérieures avoient préparé ce succès ; des circonstances heureusement saisies en applanirent les difficultés.

Ollivier, en délivrant le pere de l'objet de sa tendresse, suivoit les mouvemens de la nature, & servoit en même-tems la religion, l'état & son souverain. Peut-être se flattoit-il de désarmer enfin le cœur de l'impitoyable Sigismond. Aussi ne fut-il pas plutôt informé de l'infortune de ce Prince, qu'il tenta, pour le tirer d'esclavage, tout ce que peut entreprendre la valeur au désespoir. Le premier à tous les assauts, le premier à repousser les sorties, cherchant sans cesse, par des cartels, à attirer les Sarrazins à des combats singuliers qui le rendissent maître de quelque otage illustre, & revenant couvert de gloire, même des entreprises où la fortune ne l'avoit pas secondé.

Des traits d'une valeur aussi étonnante fixoient les regards de l'armée Chrétienne; tout ce qu'il y avoit d'aventuriers illustres avoient pris Ollivier pour chef & pour modèle: Philippe les voyoit avec plaisir se rassembler sous un drapeau toujours suivi de la terreur & de la victoire.

Ollivier, que ce commandement met en état de concevoir de plus vastes projets, sçachant que la forteresse d'Elina sert de prison au comte de Tours, forme le dessein de s'y introduire, à l'aide d'une galerie souterraine.

Le boyau est ouvert à une distance assez éloignée de la place, pour que l'ennemi ne puisse avoir connoissance des travaux. Ils sont conduits avec tant de feu & d'intelligence, qu'ils atteignent déjà le fossé; mais une nouvelle vient déconcerter les travailleurs.

Le Soudan, irrité par les refus du comte de Tours, a ordonné les apprêts

du supplice. Ollivier , pressé par cette circonstance , change le dessein qu'il avoit de s'introduire dans Elima en celui de profiter de la galerie , déjà conduite jusqu'au fossé , pour insulter la place au moment même choisi par le Soudan pour l'exécution de ses volontés.

Le sacrifice alloit se consommer : tout-à-coup la troupe des aventuriers débouche dans les fossés d'Elima , & , partagée en trois corps , elle donne l'escalade à la place , tandis qu'Ollivier s'élançant seul au milieu des Sarrazins par l'endroit qui paroissoit le moins susceptible de lui ouvrir un passage , renverse tout ce qui s'oppose à lui , & vole à l'échaffaut. Hélas ! quelle en fut la récompense ? Un regard foudroyant de la part du Comte , des paroles capables de jeter le désespoir dans l'ame la plus affermie.

A ce dernier trait de la fortune la raison abandonne le malheureux Olli-

vier ; il conçoit le dessein de courir à la mort , mais à la mort la plus obscure. Il jette ses armes , devenues désormais un fardeau inutile , & cherche à se dérober aux empressements , mêlés de tumulte & de joie , des héros de sa troupe , qui veulent lui ceindre le front d'un nouveau laurier. Il s'élançe dans les fossés du château qu'il vient de conquérir , & s'enfuit à travers la campagne , sans projet formé , sans route déterminée.

Les chaleurs immodérées du jour , l'obscurité de la nuit , l'embarras des chemins qu'il se fraie à travers les broussailles , les rochers & les fables , les eaux qui s'opposent à son passage , n'ont rien qui puisse l'arrêter dans sa course. L'accablement de l'ame empêche qu'il ne sente que les forces épuisées , par des travaux excessifs , vont abandonner un corps privé de repos & de nourriture.

Enfin il parvient à l'entrée d'une fo-

têt impénétrable à la clarté du jour par la multitude des branches qui s'embarraissent les unes dans les autres , & l'épaisseur des feuillages. La ronce , armée d'éguillons , le lierre qui s'entortille aux racines que les inondations ont découvertes , un terrain pierreux , inégal , semblent défendre l'approche de ce lieu redoutable à tout autre qu'aux animaux malfaisans , aux reptiles venimeux , aux monstres dont il doit être le repaire. Un torrent qui se précipite du haut d'une montagne aride , vient se briser avec fracas contre des rochers énormes ; l'onde couverte d'écume & bouillonnante , rejait au loin , & , par sa course incertaine & fouguese , met le comble aux horreurs de cette effrayante solitude.

C'est-là qu'accablé de faim , de soif , de fatigue & de douleur , le malheureux Chevalier succombe enfin sous le poids de tant de maux réunis. Les genoux se plient ; la tête se panche ,



le corps s'affaïsse, & tombe en défaillance; mais la fraîcheur du lieu ranimant bientôt les esprits, l'idée d'Agnès, cette image chère & douloureuse, revient encore, & rend à l'ame sa première sensibilité. Les larmes coulent avec abondance; hélas! dit-il, d'une voix qu'entrecoupent sans cesse les sanglots, je ne vivois que pour elle; je ne la reverrai plus, il faut que je meure: puis s'apostrophant lui-même, avec une espèce de transport: Tu ne vivois que pour elle? Eh! tu n'as vécu que pour son infortune! C'est par toi, c'est pour toi que la princesse la plus aimable, la plus digne de jouir des avantages qui lui étoient destinés, déchue de ses espérances, devenue la fable du monde, peut-être en proie aux remords, & détestant le jour fatal qui t'offrit à sa vue, gémit dans l'opprobre & la captivité, si le trépas n'a mis fin à ses douleurs; & tu ne vivois que pour elle? Meurs, meurs, meurs mille fois, malheureux,

& pèrifle avec toi le fouvenir de ton forfait !

C'en étoit fait de l'infortuné libérateur du comte de Tours, fi l'assistance céleste n'eût envoyé à fon fecours un folitaire que la haine du monde & l'amour de la fageffe avoient conduit dans cet affreux défert. Il achevoit fa carrière dans les travaux du corps , la méditation, l'étude & la pénitence.

Après avoir labouré le champ, dont le produit fervoit à fa fubfiftance , il revenoit à la grotte , qui faifoit fa demeure ordinaire : il paffe fur les bords du torrent ; il voit Ollivier , & s'approche , faifi de cette compaffion qu'éprouvent les belles ames à la vue d'un infortuné. D'abord il croit que les triftes foins de la fépulture font les feuls qu'il puiſſe déformais lui rendre. Cependant il s'apperçoit bientôt qu'une première vue l'a trompé , & que les fymptômes qui le frappent font ceux d'un dangereux évanouiſſement.

Il s'empresse : il essaye de dissiper le mal par le secours de l'eau , par celui des secousses violentes ; mais voyant que ses efforts sont insuffisans , & que le mal s'opiniâtre contre d'aussi foibles ressources , il court à sa cellule , & apporte une fiole remplie de suc d'herbes , dont l'expérience lui enseigna la vertu. Le breuvage opère ; les esprits se raniment , les yeux s'ouvrent , la connoissance revient à notre héros , & bientôt après l'usage de la parole. Alors les malheurs qui l'ont réduit à cet état déplorable , venant en foule se retracer à sa mémoire , lui arrachent un soupir amer , & ses joues se baignent de larmes. Le charitable solitaire y mêle les siennes. Il ne peut résister à l'attendrissement dont il se sent pénétré en faveur de l'aimable inconnu. Hélas ! lui dit-il , jeune étranger , de quelle nature sont les peines qui vous ont plongé dans un état aussi déplorable ? Quel dessein vous a conduit dans ces lieux reculés ,

reculés , à travers ces routes ignorées & impraticables ? Sans doute le Ciel , qui vous protège , a permis que je vinsse vous arracher des portes d'un trépas qui n'étoit pas dans l'ordre de la providence. Parlez ; ouvrez votre cœur ; peut-être pourrai-je seconder ses vues en rendant la tranquillité à l'ame , comme je viens de rappeller le corps à la vie. Si ce sont des biens terrestres , de vains honneurs , que vous avez perdus , dites , & ma langue inspirée va faire passer dans votre cœur tout le mépris que je sens pour ces trésors imaginaires. Si les passions ont égaré votre jeunesse , & l'ont plongée dans des défords dont vous ayez à rougir , dites , je suis homme , je connois notre foiblesse. Je vous parle au nom de celui dont le doigt terrasse & relève , qui châtie à regret , & ne demande qu'à pardonner. Enfin , mon fils , livrez - vous avec confiance ; de

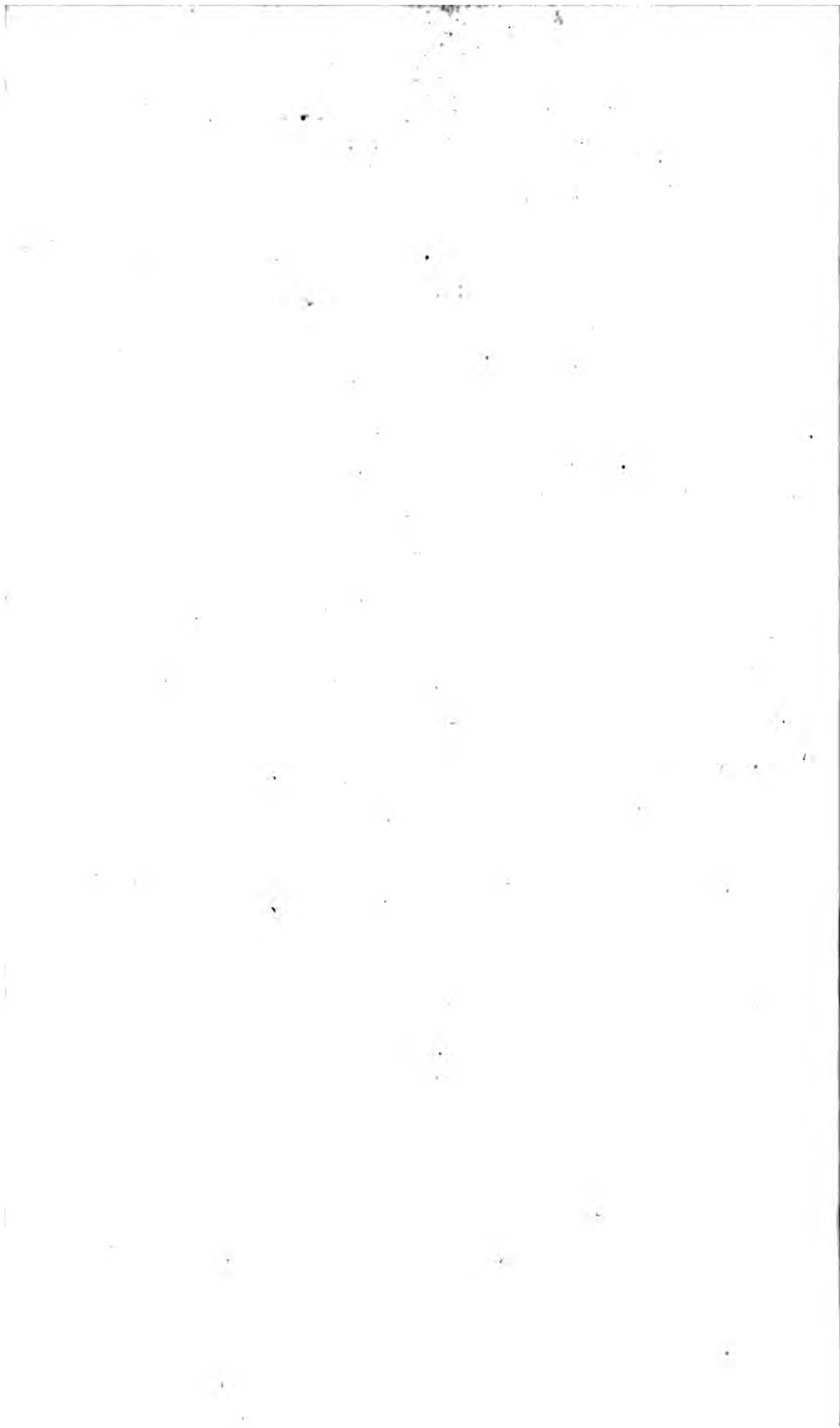
quelque nature que soient les consolations dont vous avez besoin , je ne crois pas trop présumer du zèle ardent qui m'anime , & j'ose m'en promettre de rétablir entièrement le calme dans votre cœur , de vous rendre au monde , s'il le faut , au Ciel & à vous-même.

O mon pere , répondit Ollivier , les secours que j'ai reçus de vous , les bontés que vous me témoignez , les offres que vous me faites , sont , sans doute , des effets d'une grace particulière , qui ne veut pas que je périsse. Je m'y livre. Je parlerai , quoique j'aie beaucoup à rougir des aveux que je dois vous faire. Je suis bien malheureux & bien coupable. Hélas ! j'aimois ; j'étois aimé. L'excès d'une passion réciproque occasionna la faute énorme que j'ai commise : il m'attira les disgraces , sous le poids desquelles vous me voyez prêt à suc-

comber. A la suite de ce discours ,  
souvent interrompu par des soupirs ,  
Ollivier s'arrêta un instant avant de  
passer aux détails de ses aventures.

*Fin de la première partie.*





OLLIVIER,

*P O E M E.*



OLLIVIER,

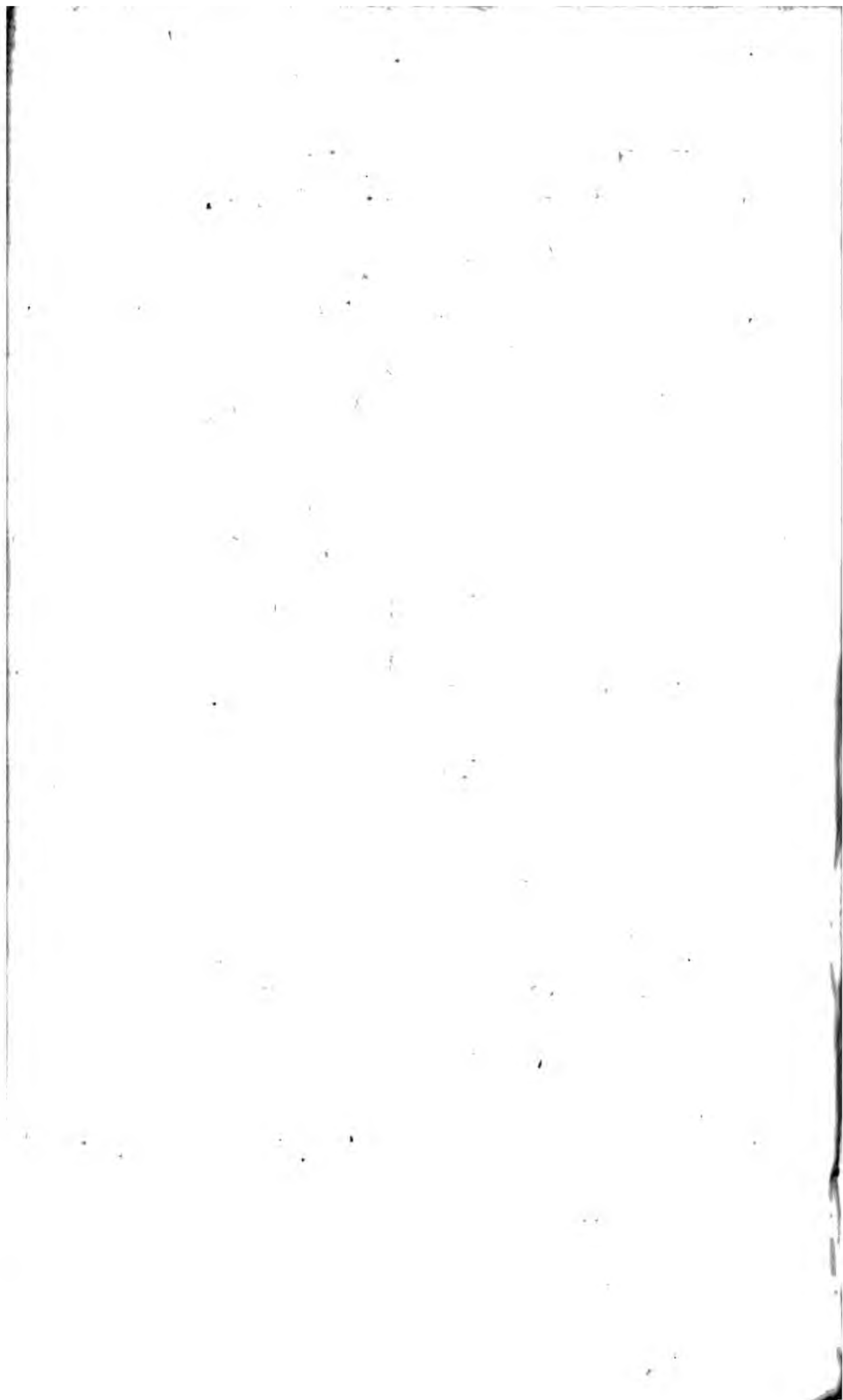
*P O E M E.*

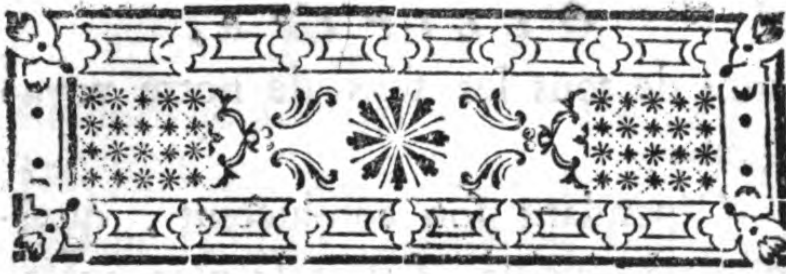
TOME SECOND.



---

M. D. CC. LXIII.





# OLLIVIER,

*P O E M E.*

---

## CHANT VII.

**L**A blonde Fleur-de-Mirte, tremblante au premier moment de sa fuite, se rassure dès qu'elle voit la barque s'éloigner de l'Isle des Mélologues, à l'aide d'un vent favorable. Bientôt le calme renaît dans les esprits. L'agitation, les craintes, avoient, depuis quelques jours, écarté le repos; peu-à-peu les paupières se chargent, elles se ferment, & , malgré les incommodités du lieu & de la situation, un sommeil doux & paisible s'em-

*Part. II.*

A



2 O L L I V I E R ,

pare de tous les sens de notre voyageuse.

Cependant son conducteur , quoique très-éveillé , faisoit le plus agréable rêve , & se livroit aux illusions d'une espérance très-flatteuse. Il se croit possesseur d'une beauté rare , la fait maîtresse de son cœur , & , suivant la cupidité naturelle aux ames qui manquent d'élévation , il songe aux moyens de la rendre utile à sa fortune.

Voici comme raisonnoit le musicien. Cette belle a un maintien qui en impose . . . On se targue d'une haute naissance ; mais on se tait sur tout le reste . . . Ah ! cela sent l'aventure . . . L'éducation paroît avoir été soignée . . . Ne l'est-elle point trop à certains égards ? . . . J'ai été frappé de la vérité , de la facilité avec lesquelles elle rendoit les différens sentimens que je lui faisois signe d'exprimer au souverain des Mélogues . . . Est-ce une bourgeoise de qualité ? Est-ce une princesse de théâtre ? . . .

Perdrait-je au change ? . . . J'ai un projet ; j'ai besoin d'être secondé. J'ai d'excellens fabliaux , nous les jouerons ; ils sont un peu connus : j'en ferai l'auteur . . . Il faut se donner un nom . . . Le comte Julien . . . Oui ! Julien , comte d'Hauterive ; il est bon . . . nous irons dans les cours : nous nous insinuerons . . . Il faut composer une fable pour exister hors de chez soi avec une forte de décence . . . Oh ! je ne veux point de ces malheurs extraordinaires ; on hait les malheureux . . . De ces disgrâces qui intéressent , qui remuent ; mais qui laissent de l'espoir après elles . . . Une jalousie , une rivalité , un frere aîné ambitieux . . . On attend des secours d'un oncle puissant qui n'est point à portée . . . Une nuance de plus ou de moins ; nous avons du tems , tout cela s'arrange . . . De la figure , de l'esprit , des talens , de la naissance , de l'infortune . Voilà bien des titres . . . Le Roi nous fait un accueil favorable. La Reine ne

4 O L L I V I E R ,  
souffre pas que la Comtesse loge ailleurs qu'au palais . . . Il faudra se faire aux petites jalousies : elles font une conséquence du mérite . . . Voici deux intrigues qui s'arrangent . . . Je . . .

Zerbin eût beaucoup étendu son projet ; mais un mouvement qui se fit dans la barque , parce qu'il en falloit changer les voiles , éveilla la belle dormeuse. Son conducteur s'approche d'elle , lui prend la main & la baise. Cette preuve de respect , qui pouvoit être très-équivoque , causa de la surprise à Fleur-de-Mirte : elle témoigna quelque dépit ; mais Zerbin , sans s'en appercevoir , entama la conversation suivante avec beaucoup de liberté.

Graces au Ciel , Madame , je crois que vous pouvez vous applaudir d'une heureuse délivrance. J'ai exposé ma vie , je quitte une fortune honnête ; mais ces sacrifices seront trop payés , si vous vouiez consentir que je meure votre esclave.

Pendant que Zerbin tenoit ce langage , un nuage interceptant les rayons de la lune , empêchoit qu'on ne pût distinguer sur la physionomie de notre héroïne , l'étrange effet causé par le discours qu'on lui adressoit.

Zerbin , interprétant le silence en sa faveur , prend une main , la ferre ; la belle crie , se dégage , & veut fuir ; mais ses cris n'ont ému personne ; le matelot fume , chante , & fait froidement la manœuvre. La fuite est impossible , & le musicien , quoiqu'avec un air soumis , tient bon impitoyablement.

Fleur-de-Mirte se rassied ; les larmes , le hoquet , les vapeurs , l'évanouissement se succèdent presque sans intervalle ; Zerbin s'empresse , tire un flacon , se donne tant de soins , qu'à la fin notre héroïne revient à elle-même , & prend la parole d'un ton de voix bas , tremblant & entrecoupé.

Eloigne-toi , monstre , ou je me jette dans la mer ; sçache que je ne me

6 O L L I V I E R ,

pardonnerai jamais les familiarités que tu viens de prendre avec moi. Ne crois pas que tu puisses abuser du malheur qui me livre entre tes mains. La mort m'est moins odieuse qu'une lâcheté dont tu serois l'objet , & elle est mon rempart contre toutes tes violences.

Zerbin étoit effronté ; cependant le ton vrai de cette harangue le démontra ; mais comme il n'étoit pas homme à abandonner facilement ses espérances , & qu'il étoit piqué du mépris qu'on lui témoignoit , il crut devoir prendre le ton cavalier pour attaquer & se défendre.

Je vous avouerai , Madame , que n'ayant à me reprocher qu'une passion qui vous a fort utilement servie , je ne pensois pas devoir être à vos yeux un monstre ; peut-être me fais-je trop d'honneur en vous adressant mes vœux ; mais en vous estimant tout ce que vous valez , c'est-à-dire , infiniment , je ne vois pas que mes hommages puissent

vous révolter. Si j'avois la fatuité naturelle à quelques gens de mon état, dont la cervelle a tourné pour quelque aventure, je pourrois, pour m'excuser, citer des témérités de ma part beaucoup moins autorisées que celle-ci, & qui n'ont pas toujours été malheureuses. Je dirois qu'il s'agit de sçavoir si un cœur bien touché a le droit d'en émouvoir un autre; que d'ailleurs les talens ennoblissent ceux qui les possèdent, & les approchent de tout le monde.

Fleur-de-Mirte, pendant ce discours, s'étoit un peu remise; ce n'étoit pas pour elle qu'une affaire, engagée par une action assez vive, eût tourné en pour-parler.

Monsieur, reprit-elle, je ne sçais si quelques femmes de mon état se font moins respectées qu'elles ne devoient le faire; en tous cas je les plains, & ne crois pas que leur exemple pût me servir d'excuse; à l'égard des services que vous m'avez rendus, oubliez-en le



8 O L L I V I E R ,

motif, & vous pouvez vous attendre à toute la reconnoissance dont je suis susceptible.

Madame, répondit Zerbin, d'un air timide, consterné, mais tendre, accablez-moi de mépris & de courroux. J'ai sans doute mérité l'un & l'autre; mais ne m'ôtez pas l'espérance de mourir en vous servant. Je ne prétends plus à d'autre récompense; un mouvement plus fort que ma raison m'a, sans doute, transporté; toute l'humiliation m'en reste; & cependant tels sont les préjugés de votre sexe & du mien, que vis-à-vis toute autre personne une conduite plus retenue de ma part eût été regardée comme une offense impardonnable; mais rassurez-vous, Madame, quelque désordre qui trouble désormais mon cœur & mes sens, vous ne connoîtrez que vous regnez dans mon âme que par l'excès de mon dévouement à vos moindres volontés.

Le discours modeste de Zerbin ne

fut pas écouté sans embarras. Un homme , à la discrétion duquel on est , veut vous aimer & vous respecter sans espérance. Il est dangereux de l'écouter , & fort difficile de le faire taire.

Cependant le soleil commençant à paroître sur l'horison , l'équipage , qui avoit besoin de nourriture , étala sur le pont une partie des vivres dont il s'étoit pourvu. Zerbin s'empresse de choisir les moins grossiers , & les offre à la belle , à qui l'abstinence des jours précédens les fit paroître moins défagréables. On mange. Fleur-de-Mirte & son écuyer gardoient le silence. L'équipage , occupé du desir & de l'espérance d'un salut prochain , s'entretenoit de propos conformes à son état & à la circonstance ; le repas fini , Zerbin propose à la dame de lui lire , pour la désennuyer , une petite fable qu'il avoit sur lui , & qu'il donnoit pour un fruit de son travail. Il en reçut la permission , & commença ainsi sa lecture.

---

**A V E N T U R E D U P É L E R I N .**

Un roi de Naples , il s'appelloit Roger , étant à la chasse , s'écarta de sa suite & s'égara dans une forêt. Il y fit rencontre d'un pèlerin , homme d'assez bonne mine , qui ne le connoissant point pour ce qu'il étoit , l'aborde avec liberté , & lui demande le chemin de Naples.

Compagnon , lui répond le Roi , il faut que vous veniez de loin ; car vous avez le pied bien poudreux.

Il n'est cependant pas , répondit le pèlerin , couvert de toute la poussière qu'il a fait voler.

Vous avez dû voir , poursuivit Roger , & apprendre bien des choses dans vos voyages ?

J'ai vu , repartit le pèlerin , beaucoup de gens qui s'inquiétoient de peu. J'ai appris à ne me pas rebuter d'un premier refus. Je vous prie donc encore

de vouloir m'enseigner la route qu'il faut que je prenne ; car la nuit vient , & je dois penser à mon gîte.

Connoissez-vous quelqu'un à Naples , demanda le Roi ? Non , répondit le pèlerin. Vous n'êtes donc pas sûr , poursuivit le Roi , d'y être bien reçu ? Au moins suis-je sûr , dit le pèlerin , de pardonner le mauvais accueil à ceux qui me l'auront fait sans me connoître ; mais la nuit vient , où est le chemin de Naples ?

Si je suis égaré comme vous , dit Roger , comment pourrai-je vous l'indiquer ? Le mieux est que nous le cherchions de compagnie.

Cela feroit à merveille , dit le pèlerin , si vous n'étiez pas à cheval ; mais je retarderois trop votre marche , ou vous presseriez trop la mienne.

Vous avez raison , dit Roger , il faut que tout soit égal entre nous , puisque nous courons même fortune. Sur ce propos il descend de cheval , & le voilà

côte à côte avec le pèlerin. Devineriez-vous avec qui vous êtes , dit-il à son compagnon ?

A-peu-près , répondit celui-ci ; je vois bien que je suis avec un homme.

Mais , insista Roger , pensez - vous être en sûreté dans ma compagnie ?

J'attends tout des honnêtes gens , reprit le pèlerin , & suis sans appréhension des voleurs.

Croiriez-vous , ajouta Roger , que vous êtes avec le roi de Naples ?

J'en ai de la joie , reprit le pèlerin ; je ne crains pas les Rois ; ce ne sont pas eux qui nous font du mal ; mais puisque vous l'êtes , je vous félicite de m'avoir rencontré. Je suis , peut-être , le premier homme qui se soit montré devant vous à visage découvert.

Eh bien , dit le Roi , il ne faut pas que je sois le seul qui tire avantage de notre entre-vue : suivez moi , je ferai quelque chose pour votre fortune.

Elle est faite , Sire , répondit le pé-

lerin. Je la porte avec moi. J'ai là , dit-il , en montrant son bourdon & sa biface , deux bons amis qui ne me laisseront manquer de rien. Je souhaite que vous trouviez dans la possession de votre couronne toute la satisfaction que je goûte avec eux.

Vous êtes donc heureux , dit Roger ? Si l'homme peut l'être , répondit le pèlerin : en tout cas , j'ai fait un vœu , c'est de m'aller pendre , si j'en trouve un plus heureux que moi.

Mais , dit le Roi , comment se peut-il que vous viviez content de votre sort , ayant besoin de tout le monde ?

Serois-je plus heureux , dit le pèlerin , si tout le monde avoit besoin de moi ?

Allez vous pendre , reprit Roger ; car je pense être plus heureux que vous.

Si ce mal devoit m'arriver , repliqua le pèlerin , je croyois que quelque faquin plus désœuvré que moi dût me porter le coup. Je ne l'attendois pas



de la part dont il me vient ; mais comme le pas est dur à franchir , je pense qu'avant tout , il seroit bon que nous comparassions ensemble.

Cela fera bientôt fait , dit Roger. J'ai en abondance les commodités de la vie. Quand je voyage , je le fais à mon aise , comme vous le pouvez voir ; car je suis bien monté , & j'ai dans mes écuries trois cent chevaux qui valent au moins celui-ci ; retournai-je à Naples , je suis sûr d'être parfaitement reçu.

Je ne ferai qu'une question , dit le pèlerin. Jouissez-vous de tous ces biens avec une sorte de vivacité ? Seriez-vous sans affaires , sans ambition , sans inquiétude ?

Vous en demandez trop , pèlerin , reprit Roger. Votre majesté me pardonnera , dit le pèlerin ; mais comme l'affaire doit avoir des suites très-sérieuses pour moi , je dois tout faire entrer en ligne de compte. Voici le mien.

J'ai fait un honnête exercice. J'ai grand appétit, & souperai fort bien de tout ce qui se trouvera : ensuite je dormirai d'un très-bon somme jusqu'au matin. Je me leverai frais & dispos. J'irai partout où me porteront la curiosité, la dévotion ou la fantaisie. Après-demain, si Naples m'ennuye, le reste du monde est à moi. Convenez, Sire, que si je perds contre vous, je perds à beau jeu.

Pélerin, dit le Monarque, je m'aperçois que vous n'êtes pas las de vivre, & vous avez raison. Je me tiens pour vaincu ; mais pour prix de l'aveu que je fais, j'exige que vous foyez mon hôte pendant le séjour que vous ferez à Naples.

Je m'en garderai bien, Sire, repliqua le pélerin, non que je me croye indigne de l'honneur que vous voulez me faire : vous nous exposeriez tous deux aux discours malins de vos courtisans. Pendant qu'ils applaudiroient, en apparence, à votre charité, qu'ils

affecteroient de me faire un accueil obligant ; on demanderoit tout bas où vous avez ramassé cet étranger , ce vagabond ; ce que vous en prétendez faire ; quels talens , quel mérite vous lui supposez. On vous taxeroit de trop de confiance , de légèreté , même de quelque chose de pis.

Et où le pèlerin , repartit Roger , a-t-il appris à connoître la cour ? Je suis né , repartit le pèlerin , commensal d'un palais , & quoique je pusse y vivre fort à mon aise , je me lassai bientôt d'y entendre parler fort mal d'un très-bon maître , qu'on ne cessoit de flatter en public , de voir qu'on ne cherchoit qu'à le tromper , & de vivre enfin avec des gens qui n'avoient rien de haut que l'extérieur : je m'éloignai bien vite pour aller chercher ailleurs du naturel , des sentimens , de la franchise , de la liberté. Depuis ce tems je cours le monde.

Et vous pensez , dit le Monarque , que toutes les cours se ressemblent ?

C'est ,

C'est , reprit le pèlerin , le même esprit qui les gouverne.

Vous avez donc , poursuivit le Roi , bien mauvaise opinion des gens qui nous approchent ? . . .

Vous seriez de mon avis, Sire, s'ils se montroient à vous au naturel. Mais ils sont sur leurs gardes à cet égard , & auroient de belles craintes, s'ils pensoient que vous pussiez lire dans leur ame. Je veux , à ce sujet , vous fournir un moyen de vous divertir à leurs dépens. Ce moyen n'est pas bien étrange , & ne demande qu'un peu de mystère. Là-dessus le pèlerin développe son projet. Cependant le bruit des cors & des chiens , annonçant que les équipages de Roger alloient bientôt le rejoindre , l'étranger se sépare de lui pour n'être pas apperçu , tandis que le Prince monte à cheval , & pique des deux pour aller au devant de la chasse.

Le lendemain le pèlerin se présente devant le Monarque avec un placet ; le

Roi reçoit le placet sans affectation , & comme s'il eût méconnu l'homme , témoigne d'abord quelque surprise , puis ordonne que l'on amène cet étranger au palais , lui donne une audience de deux heures dans son cabinet , & sort de cette audience d'un air rêveur , embarrassé , capable d'intriguer tous les spéculatifs de la cour.

Les gens qui n'étoient là que pour le cortège , ou pour grossir la foule , n'osoient témoigner leur curiosité ; mais le ministre , la maîtresse , le favori , ceux enfin qui avoient part à la confiance , hazardèrent bientôt des questions.

Cet homme , dit le prince à son ministre , qui lui en parla le premier , est bien extraordinaire , & possède des secrets surnaturels. Il m'a dit & m'a fait voir des choses étranges. Voyez le présent qu'il m'a fait. Ce miroir , qui semble très-commun , représente d'abord les objets au naturel ; mais par le se

cours de deux mots Chaldéens , l'homme qui s'y regarde , s'y voit tel qu'il auroit fantaisie d'être. En un mot , ces souhaits , ces imaginations , ces rêves que les passions nous font faire en veillant , viennent s'y réaliser. J'en ai fait l'expérience , & croiriez-vous que je me suis vu sur le trône de Constantinople , ayant mes rivaux pour courtisans , & mes ennemis à mes pieds ? Mais le récit ne donne qu'une idée imparfaite de la chose : il faut que vous la voyez vous-même , & vous ne pourrez revenir de votre surprise.

Dispensez-m'en , Sire , reprit le Ministre d'un ton froid & grave , qui déguisoit assez bien son embarras. Ce pèlerin ne peut être qu'un dangereux magicien : je regarde son miroir comme une invention diabolique , & les paroles qu'on a enseignées à votre Majesté sont sûrement sacrilèges. Je m'étonne que , pieuse comme elle est , elle n'ait pas conçu d'horreur pour une aussi damnable invention.



Roger ne crut pas devoir insister davantage auprès de son Ministre , & essaya de présenter le miroir à la maîtresse & au favori. La première feignit de s'évanouir de frayeur : l'autre répondit : Ayant les bonnes grâces de votre Majesté , je suis tel que je desiré d'être , & ne veux rien voir au-delà.

Roger tenta vainement de faire ailleurs l'essai de son miroir ; il éprouva par-tout les mêmes refus. Les consciences s'étoient révoltées : il faut, disoit-on, brûler le pélerin & son miroir.

Le Roi voyant que la chose prenoit un tour assez sérieux pour qu'on lui en fit parler par les personnes autorisées, fit appeller le pélerin à son audience publique. Vous n'êtes pas forcier , lui dit-il , pélerin ; mais vous connoissez le monde. Vous avez parié que je ne trouverois personne à ma cour qui voulût se montrer à moi tel qu'il est , & vous avez gagné votre gageure. Reprenez votre miroir : vous l'aviez acheté dans

une boutique de Naples , & il nous a très-bien servi pour les deux carolus qu'il vous a coûté.

On en étoit là de l'histoire du pèlerin , & je pense que c'en étoit à-peu-près la conclusion , lorsqu'au cri d'un matelot qui étoit au haut du mât , un transport de joie saisit l'équipage. On a vu la terre : on se la montre ; c'est ce point fixe que vous voyez à l'horison. On tremble qu'un vent ne s'élève & ne dissipe l'objet sur lequel toutes les espérances se fondent , comme les nuages inconstans dont on lui trouve l'apparence. Cependant ce point de vue , presqu'imperceptible , commence à prendre de l'étendue. Eclairé vivement par les rayons du soleil , le mélange de l'ombre & des lumières le fait étinceler d'or & d'azur. Encore un moment , & les objets qu'il rassemble vont se présenter dans la forme & sous les couleurs qui leur sont naturelles. Les plaines s'abaissent devant les côteaux cou-

ronnés de nuages. L'émail des prairies éclate de toutes parts. La forêt se détache du vallon qu'elle favorise de son ombre. Le palmier, le ciprès, le sapin orgueilleux, s'élèvent sur leurs tiges, & semblent porter jusqu'au ciel leurs chevelures agitées par les vents; bientôt le rapport uniforme des sens va confirmer que l'on touche de près au but où tous les vœux de nos voyageurs aspirent : déjà le myrte & le citronnier qui fleurissent s'annoncent par les plus doux parfums, tandis que l'air, mollement ému, porte à l'oreille le bruit de la vague qui s'étale, se joue, se replie, & vient, en ondoyant, mourir entre les petits cailloux qui bordent le rivage.

Enfin une anse, que deux monticules avancées dans la mer, protègent contre la fureur des vents de Sud & de Lybie, va recevoir la nef dans son sein tranquille, assez profond, & qu'un sable de couleur d'argent environne de toutes parts.

Comme la barque est sans esquif , il faut pour descendre sur la plage traverser en nageant quelques brasses d'eau. Fleur-de-Mirte seroit embarrassée sans le secours de son adroit écuyer ; elle l'accepte , & les voilà sur le sable , ayant pour tout équipage le luth de Zerbin, le seul meuble qui composât sa fortune.

On cherche un arbre , un rocher pour se mettre à couvert de l'ardeur du soleil ; tandis que les matelots se répandent dans la campagne pour y prendre des lumières sur la nature du pays où le hazard vient de les faire aborder. Mais ils ne voyent rien qui leur indique que le pays soit habité. La terre qu'ils parcourent offre de tous côtés des plaines , des bocages , qui ne doivent leur richesse qu'à la nature. On n'y distingue nulle part l'effort laborieux de la charrue , ou le taillant de la serpe & du ciseau. Le faon qui pâit dans la campagne , l'oiseau qui se joue entre

les feuillages , se laissent approcher sans défiance : seuls habitans , en apparence , de ces retraites paisibles , ils n'ont point encore connus d'ennemis ; ils ignorent également le danger des filets & des réseaux , les atteintes mortelles de la flèche ou de l'épieu.

Il s'agissoit de trouver un asyle pour la nuit. L'amante d'Enguerrand , appuyée sur le bras de son libérateur , s'achemine vers un bosquet éloigné d'un demi mille du bord de la mer. Le couvert en est épais , & pourra la garantir du ferein. On y trouve des tapis de gazons & de fleurs sur les bords d'une eau fraîche & cristalline , & si l'appétit venoit à se réveiller , on n'a qu'à cueillir autour de soi. La branche , accablée sous le poids de l'orange , de la grenade & du citron doux , se courbe , & semble chercher la main qui voudra la soulager.

Mais on a déjà fait toutes les commodités de ce séjour. La belle est ar-

rangée. Un repas digne de la frugalité du premier âge se prépare, on le dévore. La faim commence à s'appaîser. Cependant les fruits, tout favoureux qu'ils sont, irritent la soif : il faut la satisfaire. Fleur-de-Mirte se penche pour ramasser de l'eau dans sa main. Le lit du ruisseau, trop creusé par la pente, rend les efforts de la belle inutiles; elle se fatigue, & ne peut parvenir à mouiller le bord de ses lèvres altérées.

Alors Zerbin (l'amour & l'industrie font usage de tout.) prend son luth, ce luth, qu'il estimoit unique en son espèce, en brise la table, le nettoye dans le sable, le remplit d'eau, le présente; on boit, & la coupe d'invention nouvelle semble prêter des charmes au breuvage.

Tandis que la colation s'achevoit, la nuit survint, & l'air changea sensiblement de température. Le vent se leva plus frais & plus fort; l'arbre, au pied duquel Fleur-de-Mirte étoit assise,



la garantissoit foiblement. Elle se plaint. Zerbin s'approche , timidement sans doute , mais de très-près ; il ose même la ferrer dans ses bras : elle s'en étonne ; mais un moment après elle a une toute autre surprise ; c'est de se trouver sans colère.

Elle n'étoit peut-être pas encore à la fin de ses découvertes , lorsqu'un accident auquel on ne devoit pas s'attendre , vint tout-à-coup la tirer d'affaire.



---

**C H A N T V I I I .**

**N**OUS avons laissé Enguerrand & Barin à la porte d'une hôtellerie ; l'aimant de Fleur-de-Mirte, la visière haute , s'y est retiré dans une chambre écartée. L'écuyer entre dans la salle de l'auberge & s'assied à la table ronde ; la compagnie est nombreuse , & l'hôte, homme se croyant fort capable, y tient le dez.

Au diable , dit-il, les Sarrasins qui font courir les champs à notre noblesse. Passe encore pour le fils de madame la Comtesse : celui-là peut bien aller outre mer, nous n'irons pas après lui.

Il vint l'an passé chasser autour de notre grange , & tua notre chien. Jean qui voyoit cela , & qui a le cœur bon, se prit à pleurer. Monsieur Inare lui tappe un soufflet , que le pauvre enfant en eut la joue plus grosse que

je n'ai la tête. Ne dit-on pas qu'il est allé se terrer je ne sçais où , & qu'il a fallu le fouiller comme un blaireau ? Il couroit en enragé le galant de madame Agnès , il a trouvé chape-chute , & n'a pas eu l'esprit de se tordre le col. A propos , notre valet , qui revient de la ville , dit qu'elle est morte d'une suite de couches : on l'aura chagrinée. C'est grand'pitié ; nous l'aimions comme nos entrailles. Qui est-ce qui auroit cru qu'elle se feroit débauchée ? Après tout , le galant en valoit bien la peine ; que ne la lui bailloit-on ? C'est mon avis. Nous n'avons , dieu merci , qu'une fille. Cela n'est pas plus haut qu'une pinte , & cela jase déjà comme une pie. Elle en fera de bonnes ; car elle a de qui tenir. Que quelqu'un me l'affronte , & l'on verra qui demeurera le sot.

Julienne & moi , nous nous mêmes dans le cas. Monsieur le curé fit son devoir. Voyez s'il y paroît aujourd'hui.

La voilà qui fait la sainte sucrée tout comme une autre , & si cependant la poire étoit bien mûre . . . Tu ris du bout des dents , mijaurée ? Allons , monsieur le soldat , ( ceci s'adressoit à Barin ) ne la regardez pas tant , vous nous la rendrez effrontée. Il nous en coûte cher à nous autres pour vous faire porter des plumets : vous nous faites porter des pennaches , & vous ne baillez rien pour cela ; le tour n'est pas catholique ; & si pourtant vous avez-là une belle croix sur l'estomac. N'y a-t-il donc qu'à se croiser ? Nous aurions pris parti comme tant d'autres , & regardez-moi cette flamberge qui pend-là , elle vous auroit fendu un mécréant comme un navet ; mais il falloit laisser ici notre Julienne , & je crois que pour mon salut cette croix-ci en vaut bien une autre. Qu'en dites-vous , monsieur le soldat ? Vous êtes ici en recrue , apparemment , avec ce beau gendarme , qui ne nous a montré que sa mine de

fer ? Ne vous en allez pas sans étrener. S'il ne vous faut qu'un bélière , voilà le compère Thibaud qui tireroit dans une maille. Ça , bûvons au roi Philippe. On dit que là-bas il leur partage la tête jusqu'au gézier , pour leur apprendre à renier Dieu. Cela les convertira mieux que tous les sermons. Je voudrois qu'ils eussent déjà tous les os secs ; car j'ai fait vœu d'aller au saint sépulchre quand il n'y aura plus de ces canailles-là tout à l'entour. Mais pour revenir à notre maître , il auroit dû laisser aller devant les plus pressés ; il auroit toujours trouvé de la besogne de reste. Madame va bien se démener pendant qu'elle a les coudées franches. On dit qu'elle a fait arrêter tous ceux qui ont eu part à la manigance , & qu'elle les fera pendre sans distinction d'hommes ni de femmes. Dieu l'assiste comme elle fait bien. D'un autre côté , le grand-cousin de madame Agnès a fait des siennes. Il étoit bon

ami de l'enjeolleur ; ils s'appelloient frères ; mais quand on est sur l'honneur , il n'y a rien qui serve ; ils se sont rencontrés devers Blois ; ils ont dégainé , & je ne voudrois pas payer pour le mieux portant des deux. Beau miracle ; quand des joueurs de cette force-là se touchent. Ma foi , c'est dommage ; cela faisoit deux braves seigneurs. Point de fierté ; cela vous fraploit dans la main ni plus ni moins qu'un bourgeois , & cela vous y laissoit un écu. En voilà un qui ne fera plus de romances. Ah ! Julienne ! chante-nous celle-là que tu sçais de lui , qui est si belle. Je n'y entends rien , & si cela me fait pleurer comme un veau. Pour l'autre , j'y ai encore plus de regret. Il étoit droit comme un jonc. Une physionomie ! quand il parloit , vous auriez dit d'être enforcelé , & cependant ce n'étoit jamais que de bonnes paroles , & puis c'est qu'il étoit si bon ! L'automne dernière j'allois à la foire à Marmoutier.



Il passoit avec son monde ; il faisoit un chemin du diable : enfin ma voiture en avoit par-dessus l'effieu. Est-ce qu'il ne la fit pas relever ? Je vis le moment qu'il y mettroit la main lui-même. Je ne sçavois où me fourrer , tant j'étois honteux ; encore disoit-il qu'il étoit trop heureux de me rendre service. A moi , qui ne suis qu'un payfan ! Jarniguienne , s'il n'étoit pas mort , je baillerois tout mon sang pour lui. Ecoutez-nous bien , monsieur le soldat , nous avons le cœur sur la main ; que madame la Comtesse nous fasse pendre , si elle le veut , avec tant d'autres , mais nous aimerons toujours notre maître , qui est un bon prince , sa défunte fille , qui tenoit de lui , encore qu'elle eût fait faute , & morguienne jusqu'à celui qui lui a fait tort ; car il ne l'auroit pas trompée : il eût tout racommodé , si on l'eût laissé faire. Ce sont-là de nos gens , que le diable emporte le reste.

Ainsi finit le colloque historique &  
goguenard

goguenard que le maître de l'hôtellerie faisoit avec lui-même. Le cœur de Barin lui bat, les pieds lui brûlent : il court avec précipitation trouver son maître. Ah! Monsieur, dit-il, la larme à l'œil, elle est morte : c'est le bruit de la ville.

Comment, dit Enguerrand, elle est morte, & de qui voulez-vous parler ? D'Agnès, répondit Barin, & sur le champ il fait le récit de tout ce qu'il vient d'entendre dire à l'hôte.

Ce malheureux bruit, dit Enguerrand, n'a que trop de vraisemblance. Je ne conçois rien à l'aventure d'Inare ; mais je vois que le public est incertain du sort d'Ollivier, & qu'il n'a rien pénétré des motifs qui m'ont fait mettre en campagne : cependant je crains tout par rapport à Fleur-de-Mirte & à moi-même. Je sçais combien la Comtesse est vindicative, dissimulée, & jusqu'où la haine & le ressentiment peuvent la conduire. Partez, Barin ; voyez.

la de ma part : dites - lui qu'une chûte de cheval , dont je ressens encore l'incommodité , m'empêche de me rendre sur le champ auprès d'elle. Faites cependant tout préparer à l'hôtel pour mon prochain retour , & tâchez , dans l'intervalle , de voir l'amie d'Agnès , si cela vous est possible , & de vous faire instruire de tout ce qui les concerne l'une & l'autre. Observez la physionomie des confidens de Frédegilde & vous viendrez me rejoindre avec un écuyer & un de mes meilleurs chevaux de main. Voilà Barin sur le chemin de Tours.

Quatre jours s'étoient écoulés depuis le départ de l'écuyer , quand le maître , qui se tourmente & s'ennuye dans le lit , où une feinte indisposition le retient , pour faire trêve avec ses inquiétudes , s'avise , quoiqu'un peu tard , d'avoir recours au talent qu'il a pour la composition. Il va faire une romance.

Le sujet s'arrange en un moment : on a déjà trouvé le premier vers ; & on observera que l'air & les paroles se faisoient ensemble. Enguerrand chante :

Avez-vous vu la belle Theudelinde ? \*

Après cet effort, il s'arrête. Peut-être la difficulté de la rime, peut-être le défaut d'un arrangement assez heureux, lui étoient-ils un obstacle. Il répète encore :

Avez-vous vu la belle Theudelinde ?

Il en restoit encore-là. Il accuse la paresse de son imagination, & pour la réchauffer, il chante encore son premier vers sur un ton plus haut, une, deux, trois, quatre, que dis-je ? plus de vingt fois, & à très-courts intervalles.

Le maître de l'auberge étoit dans la cour. Il démêle confusément ce bruit. Julienne, dit-il à sa femme, va à la chambre de ce Monsieur qui est là-haut ; je pense qu'il appelle.

Julienne monte : elle prête l'oreille

\* Air noté, n° 1.

à la serrure : elle entend demander , à plusieurs reprises , des nouvelles de la belle Theudelinde. Ce n'étoit pas absolument un cri : ce n'étoit pas du chant bien marqué. Julienne s'aventure : elle ouvre la porte. Voulez-vous quelque chose , Monsieur , dit-elle ? Non ! non ! non ! lui repart le Chevalier , du fond de ses rideaux , qu'on me laisse en repos.

Julienne s'en va. Bertrand , dit-elle à son mari , ce Monsieur est plus malade qu'on ne croit ; le frater doit venir aujourd'hui panser la jument borgne , faisons-lui faire d'une pierre deux coups.

Cette conversation prenoit fin quand Barin arriva. L'hôtesse , avec un peu de ménagement , lui raconte ce qu'elle vient d'entendre. Barin va trouver son maître. Monsieur , lui dit-il , qu'est-ce qu'une dame Theudelinde ? . . . C'est une ancienne reine des Goths . . . . L'hôte & sa femme disent que vous n'avez qu'un cri après elle . . . Ce sont des im-

bécilles , reprit le Paladin ; mais vous , qu'avez-vous fait , & qui peut avoir occasionné votre retard ?

Vous ferez mécontent , Monsieur ; je reviens feul , & n'ai que très-peu de choses à vous dire , quoique j'aye fait de mon mieux pour bien employer mon tems

Madame la Comtesse dit qu'elle est fâchée de votre accident ; elle vous auroit envoyé un chirurgien ; mais toute la médecine est allée au secours du comte Inare , qui s'est rompu le col , je ne sçais où ni comment. D'Agnès & d'Ollivier pas un mot. Strigée & quelques autres domestiques sont en prison , sans que l'on sçache ce que l'on en veut faire. On pensoit que dès les premiers jours vous eussiez rejoint Monseigneur , qui chemine à la hâte vers la Provence. Vos équipages ont suivi. Mais ce qui va vous surprendre & vous fâcher peut-être , madame Fleur-de-Mirte est disparue de Tours peu après



que vous en êtes forti. Elle a dit en secret à un de ses gens qu'elle se retireroit à Poitiers dans une communauté religieuse.

Oh ciel ! dit le Chevalier , en se levant avec précipitation sur son séant , me faudra-t-il perdre en un jour ma parente , ma maîtresse , & mon ami ?

Il n'attendit pas davantage ; il ferme précipitamment ses tablettes , sort du lit , s'habille , s'arme ; le voilà sur la route de Poitiers ; le voilà rendu dans la ville.

Il va de parloir en parloir , espérant toujours , mais en vain , de découvrir le monastère qui sert de retraite à l'objet de ses vœux. Il s'avise enfin de penser que la belle , craignant d'être inquiétée dans sa route , aura voulu donner le change sur le véritable parti qu'elle prenoit ; que les démarches qu'il fait sont inutiles ; qu'il est tems , s'il veut consulter l'honneur , qu'il se rende sous les drapeaux de

Sigismond , toute autre démarche de sa part pouvant être mal expliquée. Il monte à cheval , & prend à la hâte le chemin de la Provence,

Vers le milieu d'un jour il traversoit une petite bourgade du Limousin. Elle étoit bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau. Les regards arrêtés par différens rideaux que formoient des bosquets & des collines à des distances inégales , s'égaroient agréablement sur des points de vue champêtres , dont l'aimable variété surpassoit tous les chefs-d'œuvre de l'art.

Ici l'on voyoit un ruisseau , tombant en cascade du haut d'un rocher que couronnoit un petit hermitage , rouler à travers des cailloux , se perdre entre les faules ; il s'échappoit , il faisoit canal dans la prairie , retenu , grossi par une écluse , il s'étendoit en nape. Et un moment après , élevé par une roue , on le voyoit briller dans l'air , & retomber en globes de cristal.

D'un autre côté, une chaussée superbe traversoit une vaste forêt; on appercevoit dans le lointain des ponts, des aqueducs qui se ressentoient des outrages du tems, mais dont la noble hardiesse, bien plus encore que les ruines, attestoient aux yeux l'antiquité.

Le Chevalier trouva l'aspect de ce lieu si riant, qu'il résolut d'y prendre quelque repos. Après avoir fait une collation légère dans la maison d'un villageois, il sort avec Barin pour prendre l'air, & se délasser par quelques tours de promenade. Il arrive sur la place; une fête suspendoit les travaux journaliers du laboureur, & réunissoit la paroisse autour d'un ormeau touffu, dont l'ombre favorisoit les plaisirs de cette innocente assemblée.

Une table placée sur deux traiteaux soutenoit un chantre de figure grotesque, qui, faisant jurer sous son archet les quatre cordes d'un mauvais violon, chantoit à pleine tête, & d'une voix en-

rhumée, mais d'un ton plein de gâité  
& de feu : \*

Jacinte à la promenade  
Fit un faux pas près d'un hallier, hé hé hé hé,  
Elle en est au lit malade,  
Elle s'en prend à son foulard,  
Ah ah ah ! dame Jacinte,  
Imprudente vous étiez, hé hé hé hé,  
Ah ah ah ! dame Jacinte,  
Mieux valoit aller nuds pieds.

Le médecin la vifite,  
L'a fort long-tems confidéré. hé hé hé hé,  
Faut du remède au plus vite ;  
Car le mal doit augmenter.  
Ah ah ah ! dame Jacinte, &c.

Le remède qu'il faut faire,  
Vous le devez bien deviner, hé hé hé hé,  
Faut Martin, votre compere,  
Deux témoins & le curé.  
Ah ah ah ! dame Jacinte,  
Imprudente vous étiez, hé hé hé hé,  
Ah ah ah ! dame Jacinte,  
Mieux valoit aller nuds pieds.

La joie pétilloit dans les yeux, sur  
les vifages : elle éclatoit dans les pos-

\* Air noté, n° 2.

tures de l'auditoire enivré de plaisir. Guillot , Mathurine , gros Simon & Perrette , enfin toute la jeunesse se prend par la main , forme des danfes rondes : on ne voit de tous côtés que sauts , capriolles , bonds & culbutes : les vieillards assis à l'ombre , riconnant , balbutiant d'aïse , semblent revivre dans la satisfaction de leurs enfans. Ils les animent , ils les encouragent par leurs propos , par leurs regards , & font sautiller entre leurs bras & sur leurs genoux ceux qu'un âge trop tendre empêche de se mêler à la foule ; on entend répéter en chœur , mais d'une façon à réveiller les échos de vingt lieues à la ronde :

Ah ah ah ! dame Jacinte ;  
Imprudente vous étiez , hé hé hé hé.

Ah ah ah ! dame Jacinte ,

Mieux valoit aller nuds pieds.

Cependant des présens rustiques , mais favoureux , le fromage , le fruit , le

lait, le miel & les légumes venoient de toutes parts enrichir le buffet de l'heureux chansonnier, qui, voyant du coin de l'œil la petite abondance dans laquelle il alloit nager, redoubloit encore d'enjouement, & se livroit de toute son ame aux transports qu'il avoit inspirés.

Enguerrand & Barin regardoient tranquillement, en apparence, la fête de village dont leur loisir leur permettoit d'être témoins.

Voyez cette gayeté, Barin; voyez comme cette populace se réjouit.

Ces gens n'ont que peu, répondoit l'écuyer, & ils s'amusement de rien; nous serions trop malheureux s'il n'y avoit de plaisir que pour les puissans & les riches...

Et ce coquin qui chante à tue-tête; ne vous semble-t-il pas bien satisfait de lui-même?...

Il en a sujet, repartit l'écuyer; car on me paroît très-content de lui. Et dans



le métier qu'il fait, le tout est de plaire ; les moyens sont indifférens.

Je l'envie de bonne foi, disoit le Paladin ; la foule qui l'entourne est grossière, mais il fait une forte impression sur elle ; enfin il brille dans son petit cercle : il est sans envieux & sans critiques. Il n'a que des suffrages.

Aussi n'aura-t-il point de gloire, reprit l'écuyer ; son succès lui est avantageux pour le présent ; mais il est passager.

Il me vient une fantaisie, dit Enguerrand ; depuis long-tems je n'ai que des embarras & des chagrins par rapport à mes affaires, & à celles des gens auxquels je fais profession d'être le plus attaché. Je puis bien me permettre un petit délassément. Il faut que je cherche de la dissipation. Je suis absolument inconnu : je dois passer ici le restant du jour, & sans doute je m'ennuyerois. Je vais prendre un déguisement convenable au rôle que je me propose de

jouer. Vous irez trouver ce chanteur , & lui donnerez quelque monnoye de ma part , en l'engageant à me céder pour un moment sa place. Je veux faire entendre à ces gens-ci des airs un peu mieux tournés que ceux dont on les régale ; & comme ils paroissent sensibles , je m'amuserai de l'effet que , sans doute , je produirai sur eux.

A la proposition de son maître , Barin recule deux pas. L'étonnement se peint dans son attitude & sur son visage. Vous , Monsieur , lui dit-il ? . . .

Moi-même , répondit le Paladin. Y a-t-il dans ce que je veux faire quelque chose qui vous révolte ?

Tout m'y révolte , reprit l'écuyer ; vous êtes un grand Seigneur , je ne suis qu'un mince hobereau , votre vassal , & à vos gages ; cependant je ne voudrois pas , à quelque prix que ce fût , me donner en spectacle de cette façon.

C'est que vous êtes scrupuleux , dit le Chevalier ; d'ailleurs , quoiqu'inconnu ,

je ne prétends pas me montrer à visage découvert, & cherche à me divertir fans me compromettre.

La surprise de Barin augmente à mesure qu'il achève de se convaincre que son maître lui fait sérieusement une proposition aussi bizarre. A la fin il pense être engagé, par devoir, à lui faire quelques représentations.

Non, Monsieur, non, lui dit-il, je n'irai point porter parole de votre part à cet homme, & si vous voulez trouver un second dans cette aventure, reposez-vous sur quelqu'un qui soit moins affectionné pour votre gloire. Vous avez toujours été du goût de vous donner en public : je n'ai jamais pensé que cela fût bien séant. Mais que dans les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez, vous vouliez entrer en lice avec un misérable chantre de carrefours, pour l'honneur d'amuser une centaine de payfans, c'est à quoi je n'aurai pas la complaisance d'applaudir. Observez

même que vous n'êtes point sûr du succès de cette ridicule entreprise. Vous voulez le disputer à un homme, né, sans doute, dans la profession qu'il exerce, & qui connoît parfaitement les treteaux sur lesquels il est monté. On est fait à son chant, à sa voix, & sur son théâtre vous n'auriez d'ailleurs aucun avantage sur lui ; car bien que vous soyez le vingtième Chevalier de votre race, vous n'êtes cependant que le premier chanfonnier du nom.

Barin, répondit Enguerrand, d'un ton sec, qui marquoit le dégoût qu'il avoit pour les leçons, je vous l'ai dit souvent ; mais jamais plus à propos, vous êtes un pédant bien étroit, & un importun babillard.

Le bon écuyer n'eut pas d'autre réponse de son maître. Cependant celui-ci rentre dans la cabane de pasteur dont il avoit fait son hôtellerie, & se prépare, dans toutes les règles, au nouveau rôle qu'il est dans le dessein de jouer.

Il se couvre les épaules d'une partie des vêtemens déchirés qu'il emporta du palais de Strigilline , & qui se trouvent encore parmi les hardes qui composent son équipage ; il se masque un œil avec une large emplâtre , cache le reste de sa physionomie avec une partie de ses cheveux qu'il met en désordre , se coëffe en clabaud avec un chapeau d'étoffe grossière qu'il trouve sous sa main , sort de la cabane , perce la foule , & arrive auprès des treteaux sur lesquels Poinciron étoit monté. ( C'étoit le nom de l'acteur qui faisoit les plaisirs de l'assemblée. ) Barin fuit son maître , mais de loin , dans l'appréhension de le faire remarquer. Ce fidèle domestique se promène d'un air rêveur & consterné. Il frappe du pied , se tord les bras , se mord les lèvres , & lance au ciel des regards qui témoignent ses déplaisirs ; mais le Chevalier ne voit point ces différentes postures ; il s'opiniâtre dans son projet

jet ; il a joint Poinciron : il lui parle.

L'ami ! vous devez être fatigué ? Car la séance a été longue. J'arrive, je suis du métier , je suis frais ; pourrois-je, sous votre bon plaisir , régaler ces gens-ci d'une des nôtres , en attendant que vous ayez pris du repos ? Je ne suis pas intéressé , & vous abandonne de bon cœur les profits.

Camarade , lui repart Poinciron , vous venez fort à propos ; car j'ai l'estomach plus creux que mon violon. Montez ; ce n'est pas l'intérêt qui nous mène ; si vous n'avez pas d'instrument , servez-vous du mien , & bon courage.

Poinciron cède sa place. Il descend , s'affied sur l'herbe tendre , se jette tout-à-la fois sur un pain , sur un oignon , sur une éclanche , avec un appétit capable d'en donner à d'autres.

Enguerrand cherche à mettre d'accord le violon qui , peut-être , le fut ce jour-là pour la première fois , & pour la dernière. Il avoit de l'archet



& de la main ; il prélude avec agrément, & laisse échapper deux ou trois éclats de voix. Elle étoit très-foible, un peu usée, mais légère & méthodique.

Les danses ont cessé ; on fait foule, on se ferre ; on attend avec impatience la chanson du nouvel acteur ; il la commence. \*

De Philis & de Sylvandre  
Je vais chanter les malheurs ;  
Si vous avez le cœur tendre,  
Vous ne pourrez les entendre  
Que les yeux baignés de pleurs !

Le Chevalier s'arrête un instant. Il veut lire dans les regards de l'assistance l'effet que son début aura produit : il n'y avoit rien encore de décidé, on ouvroit une grande bouche, de grands yeux : on se regardoit : on ne disoit mot. Il continue.

Amour, quel est ton caprice,  
Pour tyranniser les cœurs ?  
Lorsque tu sembles propice,

\* Sur l'air de la Romance de Daphné.

Tu caches avec malice  
Les épines sous les fleurs.

L'assemblée ne paroissoit pas être bien satisfaite. Il y avoit quelques mouvemens de têtes & d'épaules, quelques signes qui n'étoient point favorables au débutant ; il ne s'en apperçoit pas, sans doute ; peut-être en juge-t-il mal ; car il entame un autre couplet.

Philis étoit la plus belle  
Des bergères du hameau.  
Sylvandre étoit le modèle  
Des . . . .

La rustique assemblée interrompit par des huées, le musicien dans cet endroit. Un villageois vigoureux, bien bâti, c'étoit le coq de la paroisse, sauto sur les planches, saisit le chanteur par le bras : Tire-toi de-là, lui dit-il, tu n'y entends rien. Tu nous ennuyes. C'est à faire à Poinciron.

Eh palfangué, mon bourgeois, disoit Poinciron, la bouche pleine, don

Dij

nez-nous le tems de manger ; il faut que tout le monde vive.

A la bonne heure , s'écria tout d'une voix l'assemblée ; mais que celui-là s'en aille (on montrait du doigt Enguerrand ) , nous allons jouer en attendant à cheval fondu ou à la climufette.

Jugez de la honte , de l'embarras , du dépit , du courroux , de la fureur du Paladin. Il lui vient dans l'esprit de casser le violon dont il se trouve armé sur la physionomie du payfan , son antagoniste , aux risques de se faire affommer ; il veut dire des injures à tout son auditoire ; mais Barin , qui devine les sentimens de son maître , aux mouvemens dont il le voit agité , s'approche de lui , le saisit vigoureusement par la manche du pourpoint , & l'entraîne. Allons , lui dit-il , retire-toi. Ne t'apperçois-tu pas que tu ne vaux rien pour le métier que tu fais ?

La voix & l'action de Barin ont rappelé Enguerrand à lui-même : il des-

cend d'un air honteux , & fuit paisiblement son écuyer. La foule s'écarte , & leur laissant un libre passage , elle apostrophe le chantre disgracié , en applaudissant au discours de Barin. Ce gentilhomme a bien raison ; tu ne ferois bon qu'à des funérailles.

Voilà bien des sujets de confusion , & cependant , comme si elle n'étoit pas assez complete , les enfans & les chiens s'en mêlent ; leur importun & bruyant cortège accompagne le Poëte & le harcèle jusques dans un verger voisin , où heureusement il rencontre une haye , derrière laquelle il se tapit.

Barin avoit suivi des yeux son maître. Ce fidèle domestique le rejoint par un long détour , le trouve étendu , sans mouvement , & la face tournée contre terre ; il l'approche , lui parle , le force à lever les yeux & à le reconnoître. Quoi ! Monsieur , lui dit-il , vous vous laisserez abattre par ce burlesque accident ? Votre triomphe eût été mince ;

vosre revers n'a rien de fâcheux. Je ne vois que du risible dans vosre aventure ; & comme le ridicule en tombe sur un quidam , qui n'est connu de personne , & qu'on ne cherchera point à connoître , levez-vous , & prenez le parti de vous en divertir avec moi. Barin affaisonna ce propos d'une sorte de gayeté qui ne tenoit rien de la raillerie,

Enguerrand s'attendoit à des reproches ; charmé du ton dont son écuyer lui parloit , & se trouvant tout-à-coup à son aise : Conviens , lui dit il , Barin , que j'ai eu affaire à des stupides. Une romance qui a fait les délices !...

Et de quoi vous avisez-vous, Monsieur , d'aller chanter des langueurs à des Limousins ? Est-ce que ces gens-là sont faits pour entendre cette note ? Cela peut être très-bon aux toilettes , sur les cheminées & dans les ruelles de Tours. Cela ne valoit rien ici ; plaisanterie à part , s'il m'est permis de

dire mon sentiment , votre début m'a semblé triste & doucereux : il est vrai que je suis d'Angoulême.

Ce faquin , qui m'a vu renvoyer aussi honteusement , est bien aise dans le fond de son ame , reprit le Paladin.

S'il vous connoissoit , Monsieur , cel pourroit être ; il y a beaucoup de plaisir à se moquer des sottises des grands , sur-tout de celles qu'il ne tient qu'à eux de ne pas faire. Du reste votre rival me semble un bon-homme , sûr de son fait. Je l'ai observé pendant le cours de l'action. Il n'en a pas perdu un coup de dent. J'ai cru même entrevoir qu'autant que l'appétit pouvoit le lui permettre , il honoroit votre désastre de quelque sentiment de pitié.

Barin , dit Enguerrand , en arrachant l'emplâtre qu'il avoit encore sur l'œil , la leçon est bonne. Il vaut mieux la recevoir de ce public-ci que de tout autre.

La cabale n'y a point eu de part , repartit l'écuyer. Tout public est dans



gereux , Monsieur : or comme il y a des gens qui n'ont d'état que celui de se compromettre avec lui pour l'amuser , ou pour l'instruire , laissons - leur faire leur métier , & faisons le nôtre ; car il est bon & beau. Çà, croyez-moi , continua-t il , nous n'avons qu'un témoin de notre aventure ; il faut habilement nous en défaire , pour qu'il ne puisse pas déposer contre nous. Quittez ce maudit pourpoint , que je le mette à dix pieds sous terre ; je vais vous chercher des habits plus convenables ; & comme le jour commence à baisser , nous regagnerons tout doucement le lit où nous devons prendre du repos , afin de nous mettre en état d'entrer en campagne au point du jour. Voilà le plan de conduite que Barin proposoit à son maître , & qui fut exécuté dans tous ses points.



## C H A N T I X.

**M**ON pere, dit Ollivier, en faisant le récit de ses aventures au vertueux solitaire, je suis d'extraction noble; mais la fortune de mes parens ne répondant point à leur origine, j'entrai dans ma première jeunesse au service du souverain d'une des provinces qui composent le vaste & glorieux empire des Lys.

Ce Prince me reçut en qualité de page, & m'honora de tant de bontés que je m'oubliai par la suite, en le payant de la plus noire ingratitude.

Il n'avoit qu'une fille, digne objet de son amour & de ses espérances. Sans doute, hélas! il ne l'a plus. Pardonnez-moi si je verse des larmes. Le souvenir des maux que j'ai causés, me les arrache; elles sont le fruit de ma honte & de mes remords.

Jamais on ne vit princesse plus digne de l'être. Jamais rejetton plus illustre ne prit naissance à l'abri d'une couronne. Sa physionomie ravissante , tableau sincère des heureuses qualités de son ame, formoit un mélange accompli de vivacité, de retenue, de bonté, de douceur, de noblesse & de modestie. Je ne sçais quel charme dans le son de la voix ; je ne sçais quoi de gracieux , de doux , de fin , d'enchanter dans le sourire ; je ne sçais quoi d'attrayant, d'affable dans les manières, qui sympatisoit avec la dignité. Je ne sçais quoi de si riant, de si flatteur dans l'abord qui lui gaignoit tous les cœurs à la première vue. Elle possédoit tous les talens ; elle avoit le germe de toutes les vertus ; elle étoit l'idole du peuple, dont elle faisoit l'admiration. Hélas ! & c'est moi dont le crime a détruit ce bel ouvrage , où le Ciel & la nature , de concert , avoient mis toutes leurs complaisances ; on permit que je

m'attachasse à son service ; elle me distingua de mes égaux , & , sans manquer d'abord à ce qu'elle se devoit , elle m'honora malheureusement de quelques bontés.

Nous étions de même âge & trop jeunes pour nous défier du sentiment qui nous entraînoit : une passion tyrannique s'empara de nos cœurs avant que nous eussions cru devoir nous en défendre , & quand nous fumes plus éclairés , la honte que nous en eumes , nous empêcha d'avoir des confidens.

Livrés à notre inexpérience , nous entretenions , chacun de notre côté , l'ardeur qui nous dévorait , & dont nos regards étoient les seuls interprètes. Enfin la raison m'arracha le premier des bras de ce dangereux sommeil ; j'envifageai , plein d'effroi , le précipice dans lequel j'étois prêt à tomber , & l'âge me rendant désormais propre au métier des armes , n'espérant point voir ma passion s'éteindre , je cherchai les



périls de la guerre, pour y trouver la fin d'une vie qui m'alloit devenir insupportable.

Le desir de mériter les regrets de celle que j'aimois plus que moi-même, celui d'être moins indigne des sentimens qui l'avoient touchée en ma faveur, & de la faire paroître plus excusable à ses yeux, me rendirent téméraire. O ciel! pourquoi favorisâtes-vous mes armes, puisque mes succès devoient me devenir si funestes! Ils m'attirèrent des distinctions, me firent rappeler à la cour, où l'on m'honora du titre de chevalier.

Je revis celle pour qui je cherchois à mourir, & pour qui seule j'aurois pu faire cas de la vie, celle à qui j'étois redevable de ce peu d'éclat dont je me voyois environné. Car, mon pere, j'ai ce cruel reproche à me faire, si j'ai remporté quelques avantages à la guerre, s'il s'est répandu quelque gloire sur les actions de ma vie, si l'on

a mal-à-propos honoré du nom de vertus des qualités que l'on croyoit distinguer en moi , l'honneur ne m'en appartient pas. L'idée seule de celle que j'aimois m'élevoit l'ame, animoit, enflammoit, raffermissoit mon courage. Je faisois tout pour elle. Je lui dois tout. Et moi... moi ! Juste ciel , quel fatal échange ! j'ai causé tous ses malheurs , j'ai flétri sa gloire. Je lui ai donné le coup de la mort.

Nous nous revîmes ; la honte , la joie & l'embarras éclatèrent réciproquement dans nos yeux. Je m'enivrai , je m'étourdis , je m'aveuglai de plus en plus. Enfin , mon pere , apprenez un crime , un excès impardonnable , inoui.

Un serin qu'elle avoit élevé, qu'elle chérissoit , s'échappa de la cage dans laquelle on le tenoit renfermé ; les perquisitions qu'on en fit dans les environs du palais furent vaines. Je lus dans les regards de ma princesse le chagrin qu'elle



ressentoit d'une perte qu'elle regardoit comme irréparable ; je crus y lire mon devoir. Dès-lors le jour ne me vit point tranquille , la nuit ne me vit point goûter de repos , que je n'eusse retrouvé l'objet qui faisoit couler des larmes si précieuses. Je l'atteignis , & , voulant causer une surprise agréable , je vole au cabinet des bains , où la cage se trouvoit suspendue : j'y pénètre sans être aperçu : un degré dérobé m'en avoit facilité la venue. J'ouvre , j'entre. Que devins-je ? Oh ! ciel ! ma princesse dans le bain , sans que le moindre voile pût me dérober la vue de ses charmes , & seule ; car ses femmes s'étoient absentées sans précaution.

Surprise , étonnée à ma vue , confuse de l'état dans lequel elle paroît à mes yeux , elle sort de la cuve de marbre , & veut se jeter dans une garde-robe voisine ; l'agitation , le trouble , le désordre la font chanceler : elle tombe.

Je laisse échapper l'oiseau que je te-

nois : je me précipite vers elle pour la relever. Dès que je l'eus touchée , ah ! mon pere ! de quel mouvement me sentis-je emporté ; oh vertu ! peux - tu nous abandonner de la sorte ? Dispensez-moi du récit fatal d'une action dont la seule idée me fait frissonner , & dont les suites ont été si tragiques.

Depuis ce tems je n'osai reparoître aux yeux de celle que j'avois si cruellement offensée. Et si je n'eusse présumé qu'elle auroit dans la suite besoin de mon secours , je me serois sur le champ donné la mort ; mais mon funeste pressentiment n'étoit que trop bien fondé. Dans le terme ordinaire de la nature , ma princesse mit au jour un fruit non moins infortuné qu'elle. Une amie dont elle étoit sûre & moi l'assistâmes lors de l'accouchement , que nous ne pûmes tenir secret. Je me faisis de l'enfant , je l'enveloppai du mieux qu'il me fut possible : je voulus le dérober à la mort sinistre dont il étoit



quoi vous juger vous-même avec tant de rigueur ? Laissez , laissez tenir la balance à celui qui connoît seul la force de nos penchans , la foiblesse de la nature & le danger des occasions ; & s'il en est de vos malheurs , comme de votre faute , peut-être ne font-ils pas au comble où vous les supposez. Faites un essai de vos forces ; tâchez de me suivre jusques dans la cellule que je me suis pratiquée. Vous y prendrez de la nourriture & du repos. Peut-être même , & le ciel , dont je sens l'inspiration , permet que je l'espère , pourrai-je vous apprendre des choses qui donneront du soulagement à votre douleur ?

Aidé par le solitaire qui le soutient , autant que le lui permet la caducité de l'âge , le Chevalier s'achemine vers la demeure rustique que son hôte s'étoit pratiquée dans les entrailles d'un rocher. Quelques fleurs champêtres en garnissent les approches. Une vigne sau-

vage en tapisse l'entrée ; une table , deux sièges grossièrement travaillés , une tablette formée de deux planches , une natte qui couvre un amas de feuilles sèches , en composent l'ameublement.

Epuisé par une longue diète , Ollivier avoit besoin de prendre de la nourriture. Il trouve des racines cuites , des herbes aromatiques , des dattes desséchées , des fruits sauvages. Ces mets sont bien simples ; mais ils suffisent aux besoins de la nature.

Pendant & après le repas , l'amant d'Agnès acheva de rendre compte de ce qu'il avoit fait depuis qu'il s'étoit éloigné de Tours pour sauver , s'il étoit possible , la vie à son fils , & se soustraire lui-même à la honte du châtiement.

Il n'avoit pas voulu perdre de vue le souverain dont il avoit si cruellement trahi la confiance. Il se trouvoit toujours aux côtés de ce prince , mais sous une devise inconnue ; il cherchoit

à rencontrer la mort à son service ,  
 voulant au moins mériter sa grace ,  
 s'il ne lui étoit pas possible d'obtenir  
 son pardon.

La vérité, la candeur, la modestie  
 caractérisoient le récit de notre jeune  
 héros.

Confidérez, mon fils, lui disoit le  
 sage vieillard, le merveilleux des faits  
 que vous venez de me tracer; reconnois-  
 sez-y les decrets du Ciel qui semble  
 avoir conduit votre bras & combattu  
 pour vous. Vos desseins, vos entrepri-  
 ses, ni même vos succès n'ont point  
 obtenu l'effet que s'en étoit promis  
 votre prudence; mais votre pruden-  
 ce est bornée, & sans doute la pos-  
 session des biens auxquels vous aspirez,  
 est attachée à de nouvelles épreuves de  
 votre vertu. Ne vous découragez point.  
 Ce que je sçais de vous m'annonce les  
 commencemens d'une haute destinée.  
 Portez-vous à tout entreprendre pour  
 atteindre au but auquel vous êtes ap-



pellé. J'ose vous promettre que vous justifierez mes présages.

Eh ! quelles peuvent être mes espérances, mon pere, répondit Ollivier, si j'ai perdu, comme je ne puis en douter, les seuls objets de mon attachement sur la terre, mon fils & celle?... Car ne croyez pas que ma fatale passion soit éteinte. J'aime, oui... Modérez-vous, mon fils, reprit le solitaire ; une passion, en elle-même, n'est pas un mal ; mais dans un tel excès la religion & la raison la réprouvent. Voyez le désordre affreux dans lequel la vôtre vous plonge ; elle vous aveugle tellement qu'elle réalise à vos yeux tous les objets de vos craintes, au point que comblé des faveurs du Ciel, vous les méconnoissez, & perdez toute la confiance que vous devriez avoir en lui. Venez, il est tems que je vous fasse rougir de votre injustice, & qu'en vous apprenant ce que vous devez faire, je vous force à rentrer en vous-même, à la vue

des prodiges que le Ciel a daigné faire  
en votre faveur.

Alors le solitaire prend un vase qu'au  
tems du repas il employoit à son usage  
ordinaire ; il le remplit d'une eau pure ,  
dans laquelle il répand un mélange dont  
il connoît l'efficacité. L'eau s'agite, bouil-  
lonne & se trouble ; il s'en élève une  
vapeur épaisse qui se répand dans la  
grotte dont elle chasse la lumière. Peu-  
à-peu la vapeur se dissipe, & le fond  
du vase , à travers l'eau devenue plus  
transparente encore , laisse voir aux yeux  
d'Ollivier les tableaux dont le solitaire  
lui donne l'explication.

Ollivier apperçoit le palais de Tours ,  
la cour de Frédegilde : les objets n'ont  
rien de confus ; un jour brillant les  
éclaire ; leurs couleurs , leurs formes  
les distinguent , les caractérisent ; une  
vaste étendue leur donne lieu de se  
mouvoir & d'agir en liberté.

Telle une nappe d'eau transparente ,  
resserrée dans les bornes d'un bassin

étroit , présente à nos regards le vaste tableau du firmament , la marche active , mesurée , majestueuse des sphères célestes , la course déréglée des nuages que des vents opposés poussent avec fureur en des sens contraires.

Voyez , reconnoissez , mon fils , disoit le respectable vieillard , les murs qui virent élever votre enfance , & naître en même-tems votre passion & vos malheurs. Voyez cette femme hautaine qui couvre d'un zèle hypocrite & d'une compassion affectée , les mouvemens de haine & d'ambition qui la dévorent. Le comte de Tours vient de prendre le chemin de la Palestine ; elle a reçu de lui l'ordre de plonger l'infortunée Princesse dans les horreurs d'une prison , & semble balancer sur l'exécution des volontés de son époux , en attendant les avis des ministres & des courtisans dont elle est environnée. La dangereuse flatterie suggère à la marâtre de s'abandonner aux mouvemens

qui la maîtrisent, tandis que l'honneur, trop circonspect, que la vérité, toujours tremblante à la cour, détournent la vue, observent un morne silence & se retirent.

Mais l'ordre, déjà conçu dans le fond du cœur, est bientôt donné, malheureuse Agnès! La Comtesse elle-même marche à la tête des satellites inhumains qui vont vous enlever de votre appartement.

Que devint Ollivier à l'aspect de la scène tragique dont le solitaire le rendoit témoin? En proie aux passions les plus violentes, il oublie que ce qui se passe sous ses yeux n'est que l'effet d'une illusion qui lui retrace une action éloignée. Il s'agite, il frémit, il éclate, il va se précipiter sur le vase; sa main égarée cherche des armes pour fondre sur les ennemis de celle qu'il adore.

Que faites-vous, mon fils, lui dit le solitaire? Les objets qui viennent de

vous frapper n'ont rien de réel que leur exacte ressemblance avec des faits qui sont passés , & dont ils ne sont que la naïve image. Calmez des transports qui deviennent inutiles autant qu'ils vous sont nuisibles , & cessez de troubler par vos larmes cette eau , ce miroir fidèle , qui peut-être vous retracera par la suite des événemens moins atroces que ceux qu'il vient de représenter.

Voyez disparaître les murs au - dedans desquels commande l'impitoyable Frédegilde : reconnoissez ces plaines fertiles , ces bois fleuris , cette onde dont le cours majestueux fait la richesse & l'ornement de l'heureux pays qu'elle arrose. C'est la Loire. Voilà l'endroit où vous futes contraint de la traverser à la nage , poursuivi de trop près par vos implacables ennemis. Voyez cet enfant chéri , ce dépôt précieux que vous futes forcé d'abandonner sur la rive. Oh bonté divine ! tandis que tu confonds les féroces persécuteurs

de l'innocence , tu lui fuscites des secours , tu lui fais trouver les ressources les plus étranges & les plus inopinées.

Tu le veux ! Aussi-tôt la brute renonce à sa férocité : son instinct prend de l'étendue : elle se revêt d'une sensibilité dont les hommes eux-mêmes semblent s'être dépouillés.

Tu ouvres les cœurs ? Et l'humanité exerce les droits les plus puissans sur des ames que des travaux pénibles & journaliers devroient avoir absolument endurcies.

Une biche erroit dans la campagne , cherchant par-tout le faon que des chasseurs lui avoient ravi. Ollivier , pere trop heureux ! vois comme elle fut attirée par les cris de l'enfant que tu venois d'exposer. On diroit qu'elle reconnoît le bien qu'elle a perdu : elle accourt : elle le caresse : elle l'alaite : elle oublie le soin de sa propre conservation.

Un payfan , que le hazard , ou plu-



tôt l'effet d'une direction éclairée , a conduit en cet endroit , observe ce spectacle singulier. La tendre nourrice le regarde d'un air inquiet ; mais elle ne cherche point à se dérober par la fuite , & semble avoir perdu sa timidité naturelle.

Le villageois approche : il prend l'enfant entre ses bras , la biche fait retentir l'air de ses plaintes , & tourne autour de l'innocent ravisseur : elle s'élançe : elle n'abandonnera plus le trésor qu'elle pense avoir recouvré : elle se rend compagne de l'homme qui , pénétré du prodige dont il vient d'être témoin , arrive à sa cabane au milieu de sa famille , étonnée du cortège surprenant dont elle le voit accompagné.

Rassurez-vous , Chevalier , une villageoise simple , mais vertueuse , prendra soin désormais de cet enfant , dont le sort vous a donné tant d'inquiétudes. Et si quelque jour , ayant fléchi la juste rigueur du Ciel , vous parvenez à la

jouissance d'un destin plus heureux ,  
allez à l'endroit où la rivière du Cher ,  
après avoir arrosé les plaines riantes de  
Liege , de Montrichard , de Blere & de  
Chenonceaux , va se perdre au-dessous  
de Langets , & mêler ses ondes à cel-  
les de la Loire ; vous y trouverez ce-  
lui dont vous avez pleuré la perte ima-  
ginaire. Ah! s'il pouvoit un jour se voir  
arroser des larmes , réchauffé dans les  
bras de sa tendre mere ! Mais qu'il est  
à craindre qu'elle ne succombe elle-mê-  
me dans les épreuves rigoureuses par  
lesquelles on la fera passer !

Tournez vos regards vers cette tour  
antique ; considérez ce cachot affreux.  
Un soubirail étroit permet à peine à  
l'air de s'y renouveler. La lumière, for-  
cée de se replier dans des détours obli-  
ques , semble n'y pénétrer , n'en dissi-  
per les ténèbres qu'autant qu'il est né-  
cessaire pour affliger les yeux par la vue  
du triste spectacle que présente ce séjour  
effrayant.

Un espace , qui laisse à peine au corps la liberté de ses mouvemens , est fermé d'un mur impénétrable que baigne un limon infect & verdâtre. C'est dans cet endroit horrible , c'est parmi les insectes & les reptiles venimeux dont il est le repaire , qu'on retient indignement celle que je n'ose nommer , ce chef-d'œuvre de la nature , ce modèle de douceur & de patience. C'est là que gémissent avec elle ( j'oserois l'ajoûter encore ) la vertu & même l'innocence.

Une natte à demi-usée est le seul meuble qui soit à son usage. Les mets les plus grossiers , les plus vils , les plus nuisibles à la santé , lui servent de nourriture , & n'ont d'affaisonnement que l'abondance des pleurs dont ils sont baignés.

Encore si celle qui cause tant de malheurs pouvoit les respecter , si la barbare marâtre ne violoit pas les portes de la prison pour venir insulter à la victime dont la douceur & la conf-

tance l'irritent, au lieu de la défarmer !

Cependant tout semble avoir oublié cette infortunée : au milieu d'une cour dont elle étoit autrefois l'idole , personne n'ose élever la voix en sa faveur. Bobée , la seule Bobée , hazarde enfin une démarche. Les entrailles de cette tendre nourrice se révoltent à la nouvelle du traitement que l'on fait à sa princesse , aucune considération, aucun danger ne l'arrêtent ; elle accourt : elle traverse un fossé profond & fangeux , dont on croit le passage impraticable : elle arrive au pied de la tour : elle prête l'oreille : des plaintes foibles , mais touchantes , l'attirent vers le soupirail ; elle reconnoît la voix . . . Ah ! dit-elle , c'est vous , ma chère fille ! qu'il me soit permis de vous donner ce nom ! eh fasse le Ciel qu'un autre que moi vous le prodigue un jour ! vous vivez donc encore ? Ah ! que j'ai tremblé , lorsque malgré le noir secret que l'on observe , j'ai appris avec quelle indignité , avec

quelle cruauté l'on vous avoit traitée. Mais vous vivez ! essayez de me donner la main. Que je m'assure qu'il vous reste assez de force pour lutter contre votre destinée. Ah ! ma fille ! je mourrois , je serois déjà morte d'ennui , si je n'avois pensé que ma vie pouvoit vous être nécessaire. Oh ! mon souverain ! quel démon cruel vous aveugloit, quand vos ordres rigoureux armèrent si puissamment contre nous un tigre dénaturé ? Rassurez-vous cependant , ma fille , ranimez votre courage , & remplissez-vous de confiance , Dieu ne vous a point abandonnée. Votre amant , votre enfant sont sauvés. La colère céleste a aveuglé , frappé leurs persécuteurs. Je sçais que , réduits au désespoir par le peu de succès de leurs tentatives passées , vos ennemis n'aspirent plus désormais qu'à votre trépas. Cependant je n'apprehende rien de leurs entreprises ouvertes ; peut-être . . . mais la voie que je vais vous ouvrir peut vous met-

tre à l'abri de ce danger. Ne recevez rien de leurs mains trop suspectes. Je viendrai moi-même, & tous les jours, à la faveur des ombres de la nuit, vous apporter les secours qui vous seront nécessaires pour prolonger votre vie. Ne négligez pas d'en prendre soin. Je vous en conjure pour moi, qui ne pourrois vous survivre, pour un peuple que la crainte réduit maintenant au silence, mais qui vous adore, & n'a d'espérance qu'en vous; pour un pere qui vous châtie, mais qui ne se porte, sans doute, qu'à regret à cette extrémité. Que ses entrailles frémiroient, s'il pouvoit sçavoir combien il est cruellement obéi! Votre amant lui-même, si j'en crois l'espérance qui ne sçauroit mourir dans mon cœur, le défarmera à force de vertus. Vivez, vivez, ma fille, quand ce ne seroit que pour vous-même. Songez que vous ne pouvez mourir maintenant que dans l'avilissement & dans l'opprobre, & que vous vous devez toute à votre gloire.



C'étoit ainsi que le solitaire rendoit les expressions de Bobée. Mais le feu de l'action de cette tendre nourrice , représenté naturellement au fond du vase , les peignoit encore plus vivement.

Cependant un foible rayon de lumière perce pour un instant le cachot , & laisse voir Agnès pâle , défaite , tremblante ; elle se soulève avec peine sur la pointe des pieds , & passe , quoique difficilement , la main à travers les barreaux de sa prison : elle ranime ses forces pour répondre aux caresses de sa nourrice , que le saisissement & la douleur ont rendue muette , & qui ne s'exprime plus que par des sanglots.

Ollivier dévore des yeux ce spectacle. Les passions dont son ame est affectée se caractérisent tour-à-tour sur sa physionomie ; il frémit , il s'emporte , il soupire , il parle , il gesticule , il est hors de lui-même ; mais ces objets si tragiques , si capables d'émouvoir son cœur , viennent

ment tout - à - coup de disparoître.

La tour qui renferme Agnès, & le château dont elle fait partie, ne se montrent plus que dans l'éloignement. La plaine des environs, qu'on apperçoit dans toute son étendue, se couvre d'une foule innombrable de guerriers ; leur superbe ordonnance, leur attitude fière & menaçante impriment le respect & la terreur sur leur passage.

Le villageois effrayé, suivi de sa famille éplorée, chargé des débris de sa fortune, & chassant devant lui ses troupeaux timides, se retire avec précipitation dans les villes. On distingue au loin les ravages de la flamme ; les ruisseaux sont teints de sang ; les ronces en sont souillées, la terre en est abreuvée. Les plaines sont couvertes de cadavres & de corps expirans. Les oiseaux carnaciers, attirés par la proie que leur livre la faux tranchante de la mort, planent de tous côtés dans les airs.

Des rois d'armes, couverts de leurs

*Part, II.*

F

soubrevestes & le sceptre en main , se présentent au conseil assemblé par Frédegilde , & la somment de rendre sa capitale à la discrétion de Richard , duc de Bretagne , si cette Princesse ne veut exposer l'état dont elle a la régence , & le peuple qu'elle gouverne , au dernier des malheurs.

Sçachez , mon fils , quel est le sujet qui livre la Touraine au fer , à la flamme , & à toutes les horreurs de la plus cruelle guerre.

Le fils de la comtesse Frédegilde , non content de s'être deshonoré en Bretagne par des brutalités inouïes , par d'indignes lâchetés , par des affronts faits à la personne du Duc lui-même , y a commis d'horribles attentats , dont Richard a vainement demandé la réparation.

L'impérieuse Comtesse croit que son fils doit tout oser avec impunité : elle sçait que l'armée Bretonne est en marche pour venir fondre sur les états qu'elle

gouverne : elle dédaigne d'entrer dans des négociations qui pourroient conjurer l'orage : elle rassemble autour d'elle ce peu de Chevaliers à qui leur âge ou leurs infirmités n'ont pas permis de prendre avec Sigismond la route de la Terre-sainte ; s'aveuglant au point de croire que ces foibles ressources pourront au moins balancer la fortune entr'elle & les ennemis qu'elle s'attire ; déterminée d'ailleurs , quoiqu'il en puisse arriver , à sacrifier tout plutôt que de descendre à la moindre soumission.

Les Bretons , indignés de la hauteur avec laquelle on leur refuse la justice qu'ils demandent , pressent avec vigueur le siège de Tours qu'ils ont entrepris. Les Tourangeaux , resserrés dans l'enceinte de leurs murs , opposent à leurs ennemis une valeur qui s'aide des ressources de l'expérience.

Voyez , mon fils , voyez avec quel acharnement on combat de part & d'autre ; voyez comme la victoire , en ba-

lance , passe successivement de l'un à l'autre parti ; mais hélas ! qu'il en coûte cher au vainqueur !

· Infortunés citoyens ! en vain vous attendez votre salut de votre habileté , de votre courage. Un fléau redoutable se joint aux armes qui vous assiègent , & leur facilitera bientôt votre défaite. Déjà je vois la maigreur & la défaillance, symptômes trop reconnoissables de la faim qui dévore vos soldats , leur ôter la force de venir défendre les brèches , & même celle de soutenir le poids de leur armure ; leurs corps exténués s'affaissent sur leurs genoux languissans. Comment soutiendront-ils les nouvelles attaques dont on va les accabler ? Je vois avancer des machines redoutables. Que je crains ! . . .

· Oh Tours ! oh ma patrie ! oh ma chère Agnès ! dit Ollivier hors de lui-même , en interrompant le sage vieillard ; puis s'adressant à lui , les larmes aux yeux : Hélas ! dit-il , vertueux mor-

tel , mortel éclairé , mortel chéri de Dieu , vous qui , par sa permission , venez d'opérer tant de prodiges en ma présence ; j'embrasse vos genoux , ayez compassion de l'état dans lequel je me trouve ; que le malheur de ma patrie vous touche , que je puisse voler au secours de tout ce qui m'est cher , le sauver & mourir.

Ce zèle , ces mouvemens , mon fils , sont dignes de la grandeur de votre ame , & de l'excellence de votre naturel , répondit le vertueux anachorète ; mettez votre espérance en celui qui vous a soutenu jusqu'à ce jour. Je contribuerai de mes conseils & de mon faible pouvoir à l'accomplissement de ses volontés & de vos desirs. Les espaces qu'il vous faut traverser sont immenses : tous les momens vous sont précieux. Partez : que la même route qui nous a conduit à ma cellule , vous ramène jusques sur les bords du torrent près duquel je vous ai rencontré. Vous



trouverez une troupe de chevaux sauvages qui se défaltèrent au courant ; approchez-vous d'eux avec confiance : ils ne prendront point la fuite à votre aspect. Saisissez le premier qui se présentera ; un choix scrupuleux vous deviendrait inutile. Les secours qui vous sont réservés ne tirent point leur efficacité d'une vertu qui leur soit propre , mais de la volonté toute-puissante de celui qui vous les envoie.

Le solitaire avoit à peine achevé ces mots , qu'Ollivier , transporté de reconnaissance , embrasse de nouveau les genoux de son bienfaiteur , lui demande sa bénédiction & s'en sépare.



---

---

**C H A N T X.**

**F**LEUR-DE-MIRTE, entre les bras de Zerbin dans une nuit obscure, au fond d'une forêt solitaire, se trouvoit bien exposée, lorsqu'au milieu de ses transports les plus vifs, le musicien se sent tout-à-coup engourdi, comme on l'est, selon le dire des naturalistes, au toucher de la torpille. Honteux de son état, il cherchoit à le déguiser, quand un bâillement scandaleux lui échappe & le décèle.

La belle étoit encore dans le premier étonnement du tour que prenoit son aventure; mais d'autres bâillemens successifs vinrent redoubler sa surprise. Bientôt son adverfaire, vaincu par le sommeil annoncé par tant d'avantcoureurs, se laisse aller sur l'herbe, s'étend, ferme les yeux, s'endort, & ronfle à faire trembler la forêt. Je vous

laissé à juger si la dame se leva bien vite pour s'éloigner d'une compagnie qui la mettoit dans le cas de rougir à tous égards ; on croit même qu'il lui échappa de dire assez haut : *Je ne sçais rien de si méprisable que cet homme.*

Pour l'intelligence de cette aventure , il est bon de sçavoir en quel endroit du globe le hasard avoit transporté notre héroïne ; c'étoit sur une pointe avancée des côtes de l'Anatolie , province de l'empire Grec. Cette pointe exposée aux incursions des pirates , étoit inculte & déserte ; mais l'intérieur du pays ne l'étoit pas ; on trouvoit même à quelques cent pas du bois qui servoit d'asyle à la belle & au musicien , un château d'assez belle apparence dont le maître s'appelloit Zaman : nouvel acteur , dont il n'est pas hors de propos de donner une légère idée.

C'étoit un Chevalier Grec , d'une naissance distinguée : il avoit brillé dans sa jeunesse à la cour de Constantinople ,

où il avoit dissipé sa fortune : puis se trouvant entre deux âges & sans ressources , il s'étoit jetté dans les bras d'une douairière opulente , qu'on nommoit la Dame du Marécage , souveraine d'un étang de vaste étendue ; mais possédant un fief d'une plus grande conséquence encore ; car au moyen d'un commerce qu'elle entretenoit avec des esprits d'un certain ordre , elle s'étoit fait des vassaux d'une toute autre conséquence que ne le sont des grenouilles & des poissons ; en un mot elle jouoit de la baguette.

Elle étoit vieille & laide , mais laide à l'excès ; quant au caractère , elle n'étoit que bizarre , exigeante , inquiète , jalouse , aigre , tracassière , acariâtre , vindicative , implacable , s'aimant beaucoup & n'aimant qu'elle , faisant le mal par principe , & un peu de bien par occasion à quelqu'un , quand il en pouvoit résulter un très-grand dommage à quelqu'autre ; du reste elle étoit d'un assez

bon commerce : depuis qu'elle avoit fermé sa porte à tout le monde, elle ne querelloit plus chez elle que son mari & ses domestiques ; mais il est vrai qu'elle ne leur laissoit pas un moment de repos.

Cela troubloit un peu le mari dans la jouissance de sa fortune, & soit philosophie, soit nécessité, il menoit une vie certainement retirée. C'étoit dommage ; il sçavoit le monde, & étoit pourvu de mille petites qualités qui pouvoient l'y rendre agréable : d'ailleurs, il faisoit de son tems le meilleur emploi qu'il pouvoit ; comme il n'aimoit pas l'exercice de la chasse, le matin & le soir étoient consacrés à des promenades, & le reste du jour aux amusemens du cabinet.

Il avoit là des brochures, des pinceaux, des ciseaux, des fourneaux, des instrumens de musique, de physique & de mathématique. Après des lectures d'une digestion facile, il commençoit

tour-à-tour une boîte, une miniature, une découpure, un régule d'antimoine, retournoit un couplet de chanson, faisoit un cadran solaire, ou jouoit un air sur la mufette. Mais comme ce sçavoir faire n'empêchoit pas qu'il ne trouvât du tems de reste; que d'ailleurs il est des momens où les ressources de ce genre, quelque multipliées qu'elles soient, deviennent insipides, il s'étoit mis dans le cas d'avoir le sommeil à commande, & voici les moyens qu'il avoit employés.

Dans les premiers empressements d'un nouveau ménage & lorsqu'il y régnoit encore une forte de confiance, la dame avoit initié son mari dans les mystères de l'art qu'elle professoit. Les gens de qualité ne sont pas faits pour donner dans la magie noire : le Chevalier s'en étoit tenu au Rudiment, dans lequel il avoit puisé des teintures qui l'eussent au besoin fait passer dans tous les pays du monde pour un homme qui jouoit



supérieurement de la gibecière. Le trait que je vais vous rapporter fut son coup d'essai & son chef-d'œuvre.

Il charma les eaux d'un réservoir qui servoit à l'ornement & à l'utilité de ses jardins, & leur donna la vertu soporifique. Il usoit depuis fréquemment de ce breuvage, & se déroboit de cette manière aux langueurs de l'oïveté & aux ennuis de ses chagrins domestiques.

Au sortir du réservoir de Zaman, les eaux se répandoient dans la campagne. Souvent trompés par leur pureté apparente & par leur fraîcheur, les oiseaux, les bêtes fauves venoient s'y désaltérer; mais la soif étanchée, la fauvette, au milieu d'une cadence, sentoit se relâcher les fibres de son gosier mélodieux. La biche, le daim, le chevreau léger ne pouvoient plus bondir dans la forêt, & gagnoient à pas lents l'ombrage le plus voisin pour s'abandonner au sommeil.

Fleur-de-Mirte & Zerbin , pendant ce repas frugal , dont les fruits du bocage firent tous les frais , croyant l'onde du ruisseau qui serpenoit entre les gazons sur lesquels ils étoient assis , aussi innocente qu'elle étoit claire , en burent sans discrétion , & ces mêmes eaux étoient enchantées. On a vu quelle impression elles avoient faites sur les sens du musicien. A cinquante pas de lui , on auroit trouvé son héroïne endormie , & précisément elle fut rencontrée par le maître du château.

Il se promenoit seul au point du jour dans le bocage ; il voit au pied d'un arbre une personne qui lui semble plongée dans un profond sommeil. Au turban dont elle est coëffée , au reste de l'équipage , le Grec juge que ce dormeur est un Sarrazin. L'habillement de notre voyageuse favorisoit la double erreur. La figure & la jeunesse de l'étranger frappent Zaman. Par quel hazard , se dit-il à lui-même , ce

jeune homme a-t-il été porté sur ce rivage ? Ensuite il l'éveille , non sans effort , & lui fait en langue Franque les questions que l'on peut supposer.

Le prétendu Sarrazin s'étend , se frotte les yeux , regarde avec étonnement l'homme qui lui adresse la parole , & cherche à lui rendre une réponse.

Seigneur . . . je suis . . . je viens . . . j'étois . . . pardonnez-moi , je suis tellement accablée . . .

Tout ceci se disoit en François , passable pour le tems , & le Grec , qui avoit voyagé , n'en perdoit pas une syllabe ; cependant il ne fit pas alors attention que la personne qui lui répondoit se trompoit de genre en parlant d'elle-même , & se féminisoit dans sa réponse ; mais il fut surpris que le langage démentît le vêtement.

Je vois , lui dit-il , que vous avez besoin de repos ; mon château n'est qu'à trois cent pas ; la route qui nous y conduit est aisée ; vous n'avez qu'à me sui-

Gre, je vous offre l'asyle & les secours  
qui pourront dépendre de moi.

Fleur-de-Mirte se lève, & se met en  
devoir de marcher sur les traces de  
Zaman; elle fait un pas, puis une chû-  
te: elle se relève & retombe encore.  
Voilà le turban qui se détache & roule  
à quatre pas: voilà des cheveux du plus  
beau blond cendré qui s'échappent à  
grands flots de leur prison. Voilà cette  
physionomie charmante qui, débarras-  
sée de nuages, paroît & brille de tout  
son éclat.

Oh! oh! dit, à par foi, le Grec  
qui s'avance pour donner du secours à  
son nouvel hôte, je suis plus sûr que  
jamais de n'avoir pas affaire à un Turc.  
Alors il relève la belle, la soutient par-  
dessous le bras, & sans rien laisser en-  
trevoir des soupçons qu'il a formés, il  
la conduit à une porte secrète qui don-  
noit entrée dans les jardins du châ-  
teau.

Que Zaman est satisfait du trésor

dont le hazard vient de le rendre maître ! Qu'il en devient avare ! il voudroit pouvoir le dérober à tous les yeux. Il va le renfermer dans un endroit absolument isolé de son palais, & qui n'étoit fréquenté que par lui seul. Il rentre chez lui, fait appeller son homme de confiance : Facreddin, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes. J'ai trouvé . . . Mais le tems est précieux : tu me feras servir au pavillon des bains. Je ne veux que quatre plats qui soient exquis. Du reste je ne suis chez moi pour personne. Disperse sur les avenues des surveillans pour écarter les gens qui pourroient venir de la part de Madame ; car quant à elle, depuis son dernier trait d'humeur, j'ai lieu de me flatter qu'elle me laissera quelques jours de repos, & ne viendra pas me troubler. Dès que tu auras donné les ordres, tu me rejoindras, & tu sçauras tout par le détail. Je te ferai voir . . . Non, tu ne peux t'en faire

faire une idée. En finissant ces mots , Zaman vole à sa garde-robe & à son miroir , & va donner un nouveau lustre à sa parure ; il va se parfumer de ce que l'Orient a de plus précieux aromates , & plein de douces espérances , tout éclatant d'or & de saphirs , embaumant l'air des odeurs qu'il exhale , il prend la route du cabinet des bains , dans lequel il avoit laissé le dépôt devenu si cher à son cœur.

Cependant notre héroïne , qui s'étoit vue , tour-à-tour , bien accueillie , puis abandonnée & renfermée dans un appartement solitaire , ne sçavoit qu'augurer du traitement qu'on lui destinoit.

Où suis-je , disoit-elle , & que veut-on faire de moi ? L'homme qui m'a présenté des secours à l'extérieur noble , le ton obligeant ; mais pourquoi s'éloigner avec tant de précipitation , après m'avoir conduite ici ? Quelle bizarre précaution l'engage à m'y tenir sous la



clef? Que craint il? Que dois-je craindre à mon tour. Serois-je réservée à des aventures plus étranges, plus fâcheuses encore que celles qui me sont arrivées, depuis que j'eus le malheur de m'éloigner de Tours & de la France? O Agnès! ô Enguerrand! ô jour fatal!...

La belle alloit continuer son apostrophe; ses amis, son amant, ses connoissances, la nuit comme le jour, tout s'y fût trouvé confondu. Mais un remords se fait sentir au fond du cœur.

On se rappelle je ne sçais quel homme, je ne sçais quelle scène, je ne sçais quel moment; les joues se couvrent de rougeur. On s'en prend à ses cheveux, on se traite avec la dernière rigueur. Tant il est vrai que les cœurs délicats ne se pardonnent rien: car peut-être notre héroïne n'étoit-elle pas aussi coupable qu'elle se le paroïssoit à elle-même.

Elle avoit passé un peu rapidement

du mépris à la confiance , & peut-être un peu plus loin. L'objet de ces étranges révolutions pouvoit n'en être pas fort digne. Mais la nature, en jouant son jeu , consulte - t - elle toujours les bienféances? Et faut-il être au moins Chevalier pour mettre en péril la vertu d'une belle?

La porte du falon qui s'ouvrit arracha la dame à ses réflexions. C'étoit le Grec , enivré d'amour & d'espérances : il entre , il est assis , il est à genoux , il parle , il presse , il se tait , il agit. Le désordre de ses discours , la pétulance de ses regards , le feu , la hardiesse de ses actions , annoncent ses desseins à la belle , qui ne sçait comment conjurer l'orage dont sa pudeur est menacée.

Les entreprises sont brusques ; déconcertées , elles se renouvellent & se multiplient ; il semble qu'on ait affaire à cent mille mains. Le combat entre les forces opposées est trop inégal ; on a

recours aux cris. L'emportement des caresses les arrête au passage , & la victoire est au moment de se déclarer pour le plus fort. Mais la vertu qui se ranime employe enfin les dernières ressources ; les dents , les ongles entrent en jeu , & le téméraire athlète , vaincu par la douleur que mille petites blessures lui font ressentir , se voit forcé de suspendre ses attaques , & se retire dans le vestibule pour réparer son désordre.

Facreddin , l'homme de confiance , arrive sur l'entrefaite ; on lui raconte en deux mots l'aventure. J'éprouve , lui dit son maître , une résistance à laquelle je n'ai pas dû m'attendre. La petite personne est mutine. Il me faudroit du tems , & je n'en ai pas à perdre ; fais nous servir , & donne-nous de ce vin que tu as mis en réserve par mon ordre.

Facreddin se retire. Zaman rentre dans le cabinet ; il jette les yeux sur le sofa où l'étrangère étoit assise ; il ne la voit plus.

Elle s'est peut-être retirée dans une garderobe voisine : il y passe & ne la trouve point. Mais la garderobe a une fenêtre qui donne sur un parterre attenant au pavillon : la fenêtre est ouverte ; la belle s'est précipitée.

Il ne seroit plus question de l'amante d'Enguerrand, si son désespoir l'eût bien servie. Elle s'élançe, sans considérer le danger, & va tomber de trois pieds de haut sur un gazon ; car l'appartement étoit au rez-de-chaussée.

Nullement étourdie de sa chute, & pensant pouvoir échapper par la fuite, elle fait le tour de l'enclos, qui n'étoit point vaste. Aucune issue ne s'offre à ses regards. Il est un bassin d'eau vive au milieu du parterre : elle vient tristement s'asseoir sur ses bords.

Elle est confuse, irritée, furieuse, désespérée ; elle jette des regards au ciel, comme pour lui reprocher l'abandon dans lequel elle se trouve : elle les ramène vers la terre, comme pour y

trouver un asyle , & les promène en passant sur le cristal de l'onde qui lui retrace son image : elle se voit plus belle que jamais. Le désordre de sa chevelure & l'émotion ajoûtoient encore à sa beauté.

Il lui vient une idée sinistre. Défigurons , dit-elle , ces traits dont l'éclat funeste m'expose au dernier des malheurs. Elle dit , & veut consulter le miroir liquide pour commencer d'abord le ravage par ceux de ses charmes qui lui sembleront les plus touchans.

L'onde s'émeut & se trouble. Peut-être que quelque esprit élémentaire en agitoit la surface. Les mains de la belle s'arrêtent d'elles-mêmes , & se refusent au rigoureux ministère dont on prétend les charger.

Mais la crainte , le courroux , le désespoir viennent de donner un plus mauvais conseil. La belle veut se noyer ; elle se jettoit dans le bassin , lorsque Zaman arrive & la retient à la volée.

Elle veut refuser les secours ; mais on y joint les instances , la soumission , les prières , les protestations , les promesses d'une conduite plus respectueuse. On s'excuse sur la méprise que la singularité de la rencontre & le travestissement rendent , en quelque sorte , pardonnable ; & si l'on ne se fait pas entendre avec plaisir sur quelques-uns des points , on gagne enfin sur celui de faire accepter des vêtemens & de la nourriture ; c'est que le besoin se faisoit sentir , & qu'il parle plus haut que le dépit & la raison même.

Le repas est servi. On devine quelle peut être la conversation. Le Chevalier se dévoue au service de la Dame ; mais il voudroit connoître celle qu'il aura le bonheur de servir.

La Dame répond avec réserve. Elle ne dit pas exactement vrai. Les voyages font une mauvaise école pour apprendre à dire la vérité. Voilà à-peu-près ce qui se dit tout haut : voyons



maintenant ce qui se passe dans l'intérieur.

Cette Princesse fait bien la difficile ; mais nous la verrons venir , & il faudra qu'elle marche bien droit , si je ne l'égare. C'est le raisonnement du Grec.

Cet homme n'a pas trouvé son compte : c'est un insolent ; mais je suis entre ses mains : il peut me devenir utile. Il faut me contraindre & le ménager. Voilà ce que pensoit la Dame.

Là-dessus on apporte une coupe remplie de vin de Scio , & on la vuide. Tour-à-tour , lourde ou légère , cette coupe chemine ainsi du buffet à la table , & ne voyage pas inutilement pour les convives , non qu'elle les défaltère mieux que ne feroit tout autre breuvage. Il semble même que la modeste Fleur-de-Mirte en use avec plus d'avidité & moins sobrement qu'à son ordinaire. Les visages s'épanouissent , les discours sont moins composés , les confidences plus naïves. Il règne un air de

complaisance dans la façon dont on s'écoute. Les regards s'animent peu-à-peu ; bientôt ils étincellent de ce feu qu'inspirent la gayeté , la liberté , lors même qu'il s'y mêle un peu de désordre.

Zaman entonne une chanson de table : les paroles en font un peu libres ; on ne s'en scandalise point ; il risque une galanterie , on se contente de n'y pas répondre : il fait une caresse , on la tourne en badinage ; enfin tout alloit bientôt abandonner au Grec une victoire que les liqueurs frelatées , les épices & les agaceries de toute espèce avoient adroitement préparée , quand le salon retentit d'un cri aigu & si perçant , qu'il fait fendre les glaces des croisées , & brise les cristaux & les porcelaines employées sur le service. La table se renverse : la terre s'entr'ouvre , & vomit un monstre hideux à travers un tourbillon de fumée & de poussière ; les yeux ardents de courroux & la griffe étendue ,

il s'élançe sur Zaman : c'est sa tendre épouse ; c'est la Dame du Marécage. Quelle aigreur ! quelle fureur ! quel torrent d'injures ! Il n'est pas de crayon assez noir pour peindre une scène d'un caractère si tragique.

Le chevalier Grec est pétrifié ; le cerveau de la belle voyageuse, ébranlé par le mélange & l'action des vapeurs qui l'ont troublé, achève de se déranger entièrement.

La dame du logis a déjà imprimé sur le visage de son époux les marques de sa fureur. Elle se tourne ensuite vers l'innocent objet de sa jalousie. Insolente aventurière, lui dit-elle, ton exemple épouvantera tes pareilles : elles frémiront de crainte & d'horreur au seul aspect de ma maison.

Elle dit, & cramponnant ses mains crochues dans les tresses blondes de sa rivale, elle frappe du pied, & s'élève en blasphémant dans les airs.

Elle est au-dessus de l'atmosphère ;

elle y plane ; elle cherche des yeux l'endroit le plus propre pour y consommer sa vengeance.

Elle voit un rocher sourcilleux qui présente aux rayons du soleil & à la fureur des orages sa tête aigue & dépouillée ; elle s'arrête au-dessus , & laisse échapper sa proie. Vas , dit-elle , vas te briser , malheureuse ! . . .

Fleur-de-Mirte n'est plus qu'à deux doigts du rocher menaçant. La barbare magicienne s'est ravivée : elle plonge dessus & la retient. Non , non , dit-elle , ton supplice seroit trop doux. Vas trouver une mort lente dans le sein des flots.

Voilà Fleur-de-Mirte en pleine mer : elle se débat ; elle va se noyer. Voici la furie qui revient encore à la charge & l'enlève.

Elle va , sans doute , chercher l'ouverture de quelque volcan , pour lui faire essayer , les uns après les autres , les genres de mort les plus cruels ?

Non , il est aux portes d'Antioche une fontaine destinée à des usages publics. C'est au pied de quelques cocomores qui l'entourent que la Fée transporte sa rivale : elle la laisse tomber sur le sable avec assez peu de précaution , & disparoît.

Une troupe de cavalerie s'approche de la fontaine ; elle a l'air lesté , l'écharpe blanche , & les plumes de mêmes couleurs ; on apperçoit la belle : on l'entoure , on s'empresse à la secourir ; elle ouvre les yeux , & se trouve entre les bras , la tête & les épaules appuyées sur le sein d'un des plus beaux cavaliers qu'eussent vû jusques-là l'Europe & l'Asie ; une stature , un port héroïque , un teint brun & frais , un coloris animé , des dents d'une blancheur à éblouir , un nez aquilain , des sourcils , des cheveux d'un noir bien décidé , une figure où triomphoient à l'envi la force , la fraîcheur & la jeunesse. Les regards du Guerrier étoient

attachés sur elle. Des yeux pleins de feu, bien coupés, que la compassion, qu'un intérêt d'une autre espèce animent, ne doivent rien avoir d'effrayant. Mais l'imagination de la belle étoit étonnée. Juste ciel, s'écria-t-elle!... Eh! qui peut vous épouvanter, Madame?..... Où suis-je? Qui êtes-vous, repliqua Fleur-de-Mirte, en cherchant à changer de situation? Madame, reprit le Guerrier, puisque je n'ai pas le bonheur d'être connu de vous, je suis Ebé-rard, prince d'Antioche. Je venois pour prendre l'air avec ma suite, auprès de cette fontaine : nous vous avons apperçue; je suis descendu de cheval pour vous donner les secours dont vous paroissez avoir besoin. Jusqu'ici, grace au Ciel, ils n'ont pas été malheureux. Mais, Madame, puis-je, à mon tour, vous demander quelle est la personne à qui mon bonheur vient de me rendre utile? Quel accident vous avoit mis dans l'état fâcheux où nous vous



avons trouvée? Comment il est possible que vous ayez été au moment de vous noyer dans un bassin aussi étroit? car, à l'humidité de vos cheveux & de vos habits, on ne peut se tromper sur la nature du péril que vous avez couru. Est-ce l'effet d'un accident? Ai-je à vous venger de quelque scélérat? Le connoissez-vous?

Plus le comte d'Antioche fait de questions, plus il augmente l'embarras de la Dame. Que dira-t-elle? Son aventure, depuis qu'elle a mis le pied dans le palais de la Fée du marécage, lui semble à elle-même si bizarre, si précipitée, qu'elle n'en a qu'une idée confuse, & craint de raconter des rêves en disant ce qui lui paroît la vérité; d'ailleurs elle croit que la prudence ne lui permet pas de se faire connoître. Heureusement sa situation lui fournit une excuse naturelle. Seigneur, répondit-elle, vous êtes noble, conséquemment généreux, faites-moi conduire à

la ville prochaine ; l'anéantissement dans lequel je me trouve ne me permet pas , pour le moment , de vous en dire davantage.

Le ton dont notre héroïne dit ce peu de paroles , ne lui fit rien perdre de l'opinion que le comte d'Antioche avoit conçu d'elle. Son zèle à la servir n'en devint que plus ardent. Il ordonne qu'on aille chercher à l'instant une litière commode , & pendant le court intervalle , nécessaire à l'exécution de ses volontés , craignant d'incommoder la Dame , il ne lui parle que par ses attentions ; elle , qui a de bien meilleures raisons pour garder le silence , affecte de ne rien voir & de ne rien sentir.



---

**C H A N T X I.**

**L**Es promesses faites à l'amant d'Agnès n'avoient pas été vaines. Ollivier presse déjà les flancs du vigoureux courfier dont il est redevable au vertueux solitaire. L'animal docile obéit aux genoux , à la voix , & même à l'intention de son cavalier , qu'il conduit avec une vitesse incroyable jusqu'aux rives du Jourdain , & bientôt aux murs de Césarée Il trouve un bâtiment prêt à mettre à la voile : il s'embarque ; les vents , la mer lui sont favorables ; il traverse avec la vitesse de l'éclair les mers de Syrie , celles d'Egypte , de Candie & la Méditerranée : enfin il est sous les murs de Tarascon. Son fidele compagnon de voyage , son courfier fait déjà retentir la plaine de ses hennissemens ; il agite sa crinière majestueuse , il ronge son frein blanchissant d'écume : il part  
&

& laisse à peine la trace de ses pas légers sur le terrain qui semble se dérober sous lui. Mais un obstacle, qui paroît insurmontable, se présente, & l'arrête au milieu de sa course rapide.

Un fleuve impétueux sort du lit que lui avoit tracé la nature ; il a détruit les foibles digues que l'art lui avoit vainement opposées : il s'élançe dans la campagne ; on le reconnoît aux ravages, à la désolation, à la terreur qu'il répand par-tout sur son passage. C'est la Durance.

Les ponts sont emportés, les chaussées sont détruites : une campagne inondée n'offre aux yeux du voyageur que des arbres déracinés, des cabanes, des maisons enlevées & flottantes, des abîmes de sable cachés sous des eaux limoneuses, tout est dangereux, effrayant.

Le maître d'une hôtellerie, sur la porte de laquelle se trouve Ollivier, lui adresse la parole : Seigneur chevalier, tout ce que vous pouvez faire de

plus sage , en attendant que les eaux soient écoulées , c'est de prendre ici votre gîte ; nous vous y donnerons vos aises , & vous y trouverez mieux votre compte que si vous alliez essayer de passer le pont du Diable qu'on trouve à dix milles d'ici sur la gauche.

Au nom singulier que l'on donne à ce pont , au ton que l'hôte prend pour en parler , la curiosité du Chevalier se réveille ; il fait des questions à l'hôte , qui , grand conteur de son naturel , entama l'histoire qui suit.

Ce pont est situé à l'entrée d'une gorge défendue par un château qui appartenait il y a dix ans à un Seigneur de ce voisinage ; mais il est depuis ce tems au pouvoir du diable & de ses sergens qui s'en sont emparés sans forme de procès , & le clergé ni le bras séculier n'ont pu les en faire déguerpir.

Il s'est présenté à différentes fois bien des curieux , bien des incrédules pour en tenter l'aventure. Presque personne

n'en est revenu , & tous s'en font si mal trouvés , qu'il n'y a pas d'apparence désormais qu'on y retourne.

Mais pour finir par quelques traits qui vous fassent juger du reste , il y a quatre ans que le fils de l'ancien Seigneur , jeune gentilhomme qui revenoit de la guerre , se déplut dans la maison paternelle , & demanda pour appanage la maison du diable ; présumant qu'il lui seroit plus facile d'en apprivoiser les hôtes qu'une belle-mère qu'on lui avoit donnée dans son absence. Tout le monde avoit pitié de lui ; mais personne ne voulut le suivre. Il étoit déterminé , vigoureux ; il poussa sa pointe : or apprenez quel en fut le succès.

Trois jours s'étoient passés sans qu'on en eût eu de nouvelles , lorsque des payfans trouvèrent son corps arrêté par des branches de saules qui sont sur les bords de la rivière , à une lieue au-dessous du château. Le courant ou le diable l'avoient emporté là. Il avoit le col



tordu , la langue & les yeux hors de la tête , les sourcils & les cheveux grillés , le corps tout meurtri , & si noir qu'il en étoit bleu ; déchiré de coups de griffes qui lui entroient d'un pouce dans les chairs , & sentant le soufre de dix lieues à la ronde. J'allai , comme les autres , pour le voir , & il m'en est resté une telle frayeur , qu'à l'heure où je vous parle , on ne me tireroit pas une goutte de bon sang.

Vous présumez , dit Ollivier à l'hôte , en ne lui donnant pas le tems de s'engager dans une nouvelle histoire , que le pont dont vous me parlez n'aye pas subi le sort des autres ? Trouverai-je un guide pour m'y conduire ?

Cela ne vous manquera pas , Seigneur ; nos enfans vous y conduiroient les yeux fermés ; mais j'aurois regret qu'un cavalier de votre apparence allât se perdre de gayeté de cœur.

Ollivier insiste & veut absolument partir. Attendez à demain matin ,

lui disoit l'hôte, le jour est avancé, la nuit vous surprendra. Les alentours de l'endroit où vous allez sont deserts; vous n'aurez de gîte que le maudit château. Les conseils sont superflus; l'obstination du Chevalier l'emporte; le guide se présente, on s'achemine.

Ce guide, non moins crédule & plus babillard que le maître de l'hôtellerie, son pere, ne cessa sur la route d'entretenir le Paladin des prodiges dont le château merveilleux passoit pour être le théâtre; mais lui, rempli de son objet, ne prêtoit qu'une attention médiocre à des récits qu'il jugeoit fabuleux autant qu'ils étoient bizarres.

La fourberie, la sottise & la peur, disoit-il en lui-même, jouent bien leur jeu dans cette occasion-ci. Que je ferois avec plaisir disparaître tous ces prodiges, si des soins plus importants ne m'appelloient ailleurs! Mais cherchons à traverser le fleuve sur quelque pont que ce soit; c'est ce que nous avons à faire de mieux. H iij

Cependant le soleil atteignoit au terme de sa carrière , lorsque le guide interrompit brusquement le fil de sa narration , pour montrer à notre héros deux tours qu'on découvroit à peine dans l'éloignement & sur le penchant d'une colline.

Seigneur Chevalier , lui dit ce jeune homme , voilà votre auberge pour cette nuit , si vous la voulez passer bien mauvaise , & voilà la route qui doit vous y conduire. Quant à moi , je vous laisse & ne veux rien avoir à démêler avec les patrons de ce manoir maudit. Il dit , pique sa monture des deux , la met au grand trot , & disparoit.

Ollivier continue sa route à travers les ombres de la nuit qui commencent à se répandre , & , à la faveur de la lumière foible & tremblante des étoiles , il arrive à la porte du château redoutable.

Le pont levis abaissé lui en permet la libre entrée. Il se trouve dans une cour

spacieuse : il prête attentivement l'oreille, & se persuade , au morne silence qui règne autour de lui , que l'endroit dans lequel il se trouve est entièrement abandonné. Cependant , pour se mettre à l'abri des surprises , il ne veut pas pénétrer plus avant. Il débride son cheval , le laisse errer sur le patis que l'enceinte du château renferme : tandis que lui-même , retiré sous l'abri de la porte , le bouclier au bras , le cimetère au poing , l'œil & l'oreille au guet , se résout à attendre la naissance du jour.

Il avoit passé près de la moitié de la nuit dans cette difficile attitude , sans s'être aperçu de rien d'extraordinaire , lorsque l'éclat d'une vive lumière vient frapper ses regards jusques dans le réduit obscur qu'il avoit choisi pour sa retraite.

Il entre dans la cour : la façade du château lui semble toute embrasée : un bruit sourd se fait entendre , semblable à celui que les feux souterrains oc-

caſionnent lorsque , par des éruptions foudaines , ils viennent à s'échapper de leurs prisons ; on distingue bientôt des cris aigus , des gémiſſemens , des plaintes lugubres.

En même-tems la porte d'un pavillon , ſituée dans le milieu de la cour , roulant avec fracas ſur des gonds énormes & couverts de rouille , s'ouvre à deux battans. A travers des éclats de lumière , qui changent la nuit en un jour affreux ; on distingue une foule de démons , de ſpectres , de phantômes qui ſemblent ſe précipiter , s'acharner les uns ſur les autres ; les hurlemens que pouſſe cette monſtrueuſe foule font retentir les voûtes de la forterefſe , ébranlent les remparts & les tours juſques dans leurs fondemens. Cependant on marche du côté de la porte ſur le pas de laquelle notre héros s'eſt avancé.

La première figure que l'on diſtingue ſemble être l'ombre d'une femme

affligée : un voile de lin d'une blancheur éclatante , mais souillé de quelques gouttes de sang , l'enveloppe depuis les épaules jusqu'aux talons : ses cheveux épars tombent par flocons sur sa poitrine : ses yeux , baignés de larmes , sont tournés vers le ciel : sa voix étouffée par les sanglots , laisse à peine échapper les plaintes que lui arrache l'état douloureux dont elle paroît être affectée.

Un phantôme d'une figure horrible ; d'une taille énorme & gigantesque , la fuit. Les chaînes , sous le poids desquelles ce hideux colosse semble succomber , retardent la vitesse de sa marche que des monstres infernaux hâtent à coups de fouëts , dont les bouts sont armés de pointes acérées , & en lui pressant le flanc avec des fourches aiguës. On voit ruisseler le sang partout où les pointes meurtrières ont fait sentir leurs atteintes. Le monstre s'agit , se tourmente , pousse d'affreux



rugissemens. Sa bouche vomit des tourbillons de flamme qui menacent d'embraser tout ce qui les approche.

L'amant d'Agnès prévient la troupe infernale qui marchoit à lui ; il fait siffler dans l'air sa redoutable épée. Les démons abandonnent la victime , au tourment de laquelle ils s'étoient dévoués , se précipitent sur le héros qui les attaque ; les fourches se tournent en un instant contre lui. Vingt flambeaux répandant une clarté funèbre , une odeur empestée , assiègent la visière de son casque , & cherchent à le priver en même-tems de la faculté de voir & de respirer , tandis que les hurlemens , les rugissemens retentissent d'une manière horrible à ses oreilles ; mais son courage en redouble. Il évite les atteintes qu'on lui porte ; il s'élançe , il frappe ; mais au plus fort de l'action les lumières disparoissent , & la vision s'évanouit.

Le Paladin étonné cherche en vain

ses adverfaires à travers les ténèbres qui les lui dérobent ; il prête l'oreille , & entendant un bruit rauque , intermittent & fourd , il tourne fes regards du côté d'où le bruit s'annonce : il y marche : une lumière , échappée d'un feu qui paroît achever de s'éteindre , le guide & le conduit à huit ou dix pas vers une masse qui beugle , & d'où paroiffent fortir le peu d'étincelles que l'on voit briller.

Ollivier s'approche de la masse , & lui fait sentir légèrement la pointe du cimenterre ; elle pousse un rugiffement douloureux ; le guerrier s'arrête : mais tandis qu'il cherche à démêler la forme & le genre de l'être plaintif qui fixe fon attention , un autre objet vient le distraire.

C'est un bloc dont l'éclatante blancheur a vaincu l'obfcurité qui l'environne : il est sous la main du héros , qui croit , en le touchant , distinguer du linge , de la chaleur & de la chair

enveloppée d'une peau douce autant que fine. Le bloc semble soupirer & se plaindre.

Ceci pouvoit être une ruse de l'ennemi & même de ses meilleures ; le guerrier qui s'en doute s'éloigne de quelques pas , se tient de bout appuyé sur son épée , en garde contre ses adversaires , contre lui-même , & ne perdant pas de vue les deux objets qui , tour - à - tour , venoient de frapper ses sens.

La nuit fut longue ; car la durée du tems varie au gré des situations. Enfin l'aube , précédée par l'étoile du matin , a paru sur l'horison. Aidé de la lumière qu'elle répand , le Paladin a déjà pris parti sur la nature de la masse & du bloc qui , pendant la nuit , ont été le sujet de son inquiétude. Ceci , disoit-il , me paroît être un homme , & voilà , si je ne me trompe , une femme.

Il avance vers la figure humaine , la touche avec précaution : elle pousse

Heux ou trois rugissemens ; il la considère ; elle est étendue sur l'herbe. Il croit la reconnoître. C'est ce phantôme chargé de chaînes qui précédoit la troupe dans la vision nocturne.

Ollivier prend le phantôme par les épaules , le met sur le séant , le fou-tient , l'envisage , voit cette face énorme , hideuse , effrayante , la touche , & découvre que c'est un masque de cuivre. Les courroies qui attachent la larve , tombent de deux coups de cimeterre. Les premiers rayons du soleil ont dardé sur le visage démasqué : les traits en sont reconnus ; c'est la tête d'Inare.

Mais est-ce bien elle-même ? Cette vision nouvelle ne feroit-elle pas une suite des illusions de la nuit ? L'amant d'Agnès ne sçait que penser , & l'embarras de sa situation redouble encore par les nouveaux objets qui viennent d'attirer ses regards. A quelques pas de lui le terrain est sanglant & couvert

de corps qui semblent être privés de la vie. Le bloc éclatant par sa blancheur, qu'il estimoit devoir être une femme, se met en mouvement, se lève & marche directement à lui.

Le héros rappelle ses sens pour s'assurer de leur fidélité. Est-ce vous, Seigneur Inare, dit-il à la tête démasquée ?

Je suis réprouvé, répond la tête en le regardant fixement.

Ollivier frissonne à cette réponse laconique & terrible. Qui êtes-vous, Madame, dit-il à la dame vêtue de blanc, & où suis-je ?

Dans un enfer, Seigneur, lui répond la femme.

Cela ne se peut, Madame, dit le héros ; qui êtes-vous encore une fois ?

Euyons, Seigneur, vous sçavez tout. Mille dangers nous environnent. Votre bras n'a pas délivré la terre de tous les scélérats que renferme ce séjour d'horreur : hâtons-nous. En disant cela, la

la dame le prend par la main & cherche à l'entraîner. Ne nous pressons point tant, Madame, dit Ollivier, je crois qu'en effet ce lieu-ci n'est pas sans péril; mais n'appréhendez rien: je ferai ma retraite en bon ordre, & vous ferez la maîtresse de me fuivre.

Le Chevalier a reconnu Inare à la voix, à cette physionomie trop marquée pour pouvoir être équivoque; il conjecture, avec vraisemblance, que l'infortuné Tourangeau sert de jouet à des brigands. L'abandonnera-t-il? Ce parti lui semble lâche & cruel tout-à-la-fois. Entreprendra-t-il de le délivrer? mais le fils de Frédegilde, dans l'état où il se trouve, est absolument incapable de s'aider. Néanmoins, avec un peu de peine, toutes choses s'arrangent. Inare, presque insensible, est mis sur le cheval; la dame, en croupe derrière lui, porte la lance de l'amant d'Agnès, qui, chargé du reste de ses armes & à pied, sort du



château, conduisant son propre courfier par la bride.

L'aventure du Pont-au-Diable présentoit d'abord bien du merveilleux. Voici tout ce qui en reste. Un homme trouve son plus grand ennemi dans le malheur, & expose ses jours pour le délivrer. Cela est un peu plus rare à rencontrer que des revenans.

Mais par quel hazard le fils de Frédegilde se trouvoit-il dans le cas d'avoir des obligations aussi essentielles à son rival ? C'étoit pour s'être mêlé des affaires de Phalagon & d'Alérie.

Phalagon possédoit des terres sur le rivage de la Durance. Il avoit du talent pour contrefaire le coin des monnoyes, & du goût pour en altérer le titre. Il avoit fait d'un de ses vieux châteaux le théâtre de ses opérations lucratives, & pour en dérober aux oreilles & aux yeux le bruit & l'éclat, il avoit répandu dans le peuple qu'on y voyoit routes les nuits des apparitions diaboliques.

Il falloit un appareil effrayant pour soutenir une invention de cette nature, & forcer à la retraite les curieux & les incrédules ; voici de quelle façon s'y prenoit le Châtelain.

Se présentoit-on au château pour y passer la nuit, sur le champ tout y étoit préparé pour la représentation d'une scène à-peu-près semblable à celle qui avoit frappé les yeux d'Ollivier.

Il étoit difficile de trouver un sujet pour remplir le premier rôle, pour traîner des fers d'un poids énorme, & effuyer enfin toutes les disgraces attachées à l'emploi. Malheur à l'inconnu de stature avantageuse que le hasard faisoit tomber entre les mains de Phalagon ; il étoit dévoué sur le champ à ce fâcheux ministère, & résistoit difficilement aux fatigues de quatre représentations.

Depuis quelque tems Phalagon avoit eu en son pouvoir un jeune homme d'une taille au-dessus des proportions

ordinaires. Alérie , épouse du Châtelain , ne put voir sans compassion cette victime périr dans les fatigues d'une aussi désagréable profession : elle fait instruire l'étranger des sentimens qu'elle a conçu pour lui , prépare une échelle de cordes , & un beau jour la dame & le réprouvé s'enlèvent réciproquement.

Une seule haquenée , pliant sous une double charge , les emportoit très-lentement , lorsque Phalagon se mit à les poursuivre.

L'inconnu , qui se sent ferré de près , soulage adroitement la monture de la moitié du fardeau , pique des deux , & s'en va si loin qu'on n'en a jamais eu de nouvelles.

Alérie , un peu froissée , car elle étoit descendue de cheval assez mal-adroitement , retombe au pouvoir de son époux , qui , l'ayant ramenée chez lui , l'attache à un arbre , & en étoit au prélude de la vengeance qu'il prétendoit tirer , quand tout-à-coup survient Inare qui

brusque le mari , en défobligeant la femme , qu'il finit par délivrer , non dans le dessein de bien faire , mais dans celui de contredire ; & la dame , par un trait de reconnoissance , digne du motif qui a fait agir son bienfaiteur , le livre au pouvoir de leur ennemi commun.

Le trait étoit à la fois méchant & politique ; car Alérie effaçoit , vis-à-vis de Phalagon , la moitié de la faute qu'elle avoit commise , puisqu'elle remplaçoit plus que dignement l'acteur dont elle avoit favorisé l'évasion.

On entraîne Inare dans le manoir : on l'assoupit : on l'enchaîne ; on le transporte ensuite au château des apparitions : on le renferme dans un cachot dans lequel il est sobrement nourri.

S'agit-il de le faire sortir pour une promenade nocturne ? deux figures diaboliques viennent le chercher à la lueur d'un flambeau : on l'affuble d'un masque d'un pied & demi de hauteur , sur

chargé d'une chevelure de crin hérissée. La bouche du masque, faite d'ailleurs pour grossir le son de la voix, contient une matière sèche, enduite de bitume, & à laquelle on a mis le feu.

Inare veut crier : il hurle, il cherche à prendre sa respiration : la fumée du bitume enflammé l'empeste : il fait des efforts pour la repousser : il vomit des tourbillons de flamme ; il veut s'enfuir : il est retenu par le poids de ses chaînes ; il veut s'arrêter : les coups de fouet, la pointe acérée des fourches le hârent, & le forcent d'avancer vers l'endroit où l'on a dessein de le conduire. Un sage succomberoit sous tant de maux réunis. Le Tourangeau n'en est devenu que plus imbécille, au point que buvant & mangeant, il se persuade qu'il est mort.

• Il ne reste plus qu'à sçavoir quelle forte de vengeance tira Phalagon de son épouse Alérie, après qu'elle eût été délivrée par Inare. Le Châtelain la relé-

gua parmi les ombres malheureuses qui devoient habiter le château , & la chargea de jouer ce rôle intéressant dans les visions. Elle paroissoit échevelée , vêtue d'un simple voile de lin, & exposée, de tems en tems, aux coups de fouët de quelque démon mal intentionné pour elle.

Qu'on se rappelle maintenant les phantômes qui composoient ces apparitions, si capables d'épouvanter, on en reconnoitra les principaux acteurs ; Phalagon & ses gens remplissoient les personnages en sous-ordre.

Jusqu'au moment où Ollivier se présenta devant cette troupe avec une assurance héroïque, elle n'avoit eu besoin pour vaincre, que de la terreur de son équipage ; mais à ce coup elle se trouve exposée à une attaque aussi vive qu'imprévue. Inare se laisse aller à terre, Alérie se retire à côté, & Phalagon, déjà dangereusement blessé, s'apercevant que sa troupe combat avec dé-



favantage, lui ordonne de jeter de concert dans les fossés du château les flambeaux qui éclairaient la mêlée, & se retire en abandonnant les morts & les blessés sur le champ de bataille.

Ollivier, occupé du but important qui l'attiroit en Europe, négligea de poursuivre ses avantages contre une troupe de scélérats qu'en tout autre tems il auroit cru devoir ne pas épargner. Il passe le pont redoutable, précipite sa marche, & arrive à un bourg d'une assez grande étendue. Son premier soin fut de remettre Inare entre les mains d'un chirurgien, qu'il engagea à prendre soin du fils de Frédégilde par la remise d'un anneau de prix qui lui restoit, & par les sollicitations les plus vives.

Délivré de cet embarras, il fait chercher des vêtemens portables à la condition d'Alérie, les remet à la dame, & prend congé d'elle par un compliment court, froid & civil.

Je ne vous étonnerai point en vous disant que l'épouse de Phalagon ne s'attendoit pas à se voir aussi promptement délivrée. La vaillance & la bonne mine de son libérateur l'enchantoit; elle avoit le cœur noble & vouloit s'acquitter. Une femme qui a de la jeunesse & des agrémens, ne présume pas qu'on dédaigne les témoignages d'une reconnoissance légitime.

Alérie devoit encore moins s'y attendre qu'une autre, après les précautions qu'elle avoit prises pour préparer les événemens qu'elle desiroit. Les tons intéressans, les minauderies, les louanges, tout avoit été mis en jeu; elle avoit débité entr'autres le plus joli petit roman, un chef-d'œuvre d'esprit & d'imagination, auquel il ne manquoit rien, sinon qu'il ne devoit pas être dédié à l'amant d'Agnès. Distrait par des desseins d'une bien plus grande conséquence pour lui, Ollivier n'écoutoit les récits de la dame que par pure

bienfiance , & ne faisoit nulle attention au reste du manège ; il voloit à Tours.

Tandis qu'Ollivier venoit au secours de sa patrie , Enguerrand , son ami , peu instruit de ce qui s'y passoit , traversoit la mer pour se rendre dans la Palestine. Il débarqua à quelques milles de Tortose , sur une plage qui n'étoit habitée que par des pêcheurs. Ce séjour n'étant point propre à le délasser de ses fatigues , il apperçoit sur le haut d'une colline un château considérable , en apparence ; il apprend que ce château & les terres qui l'entourent sont au pouvoir d'un chevalier Chrétien : il s'achemine vers cet endroit , & parvient bientôt au pont-levis , qui n'étoit pas abaissé. Un nain paroît au haut d'une tour , & lui adresse la parole.

Seigneur Chevalier , on n'entre ici qu'après avoir prêté serment de se laisser servir par les Dames . . . Quelle bizarrerie , dit Enguerrand ! Seigneur ,

répondit le nain, les Dames qui habitent ce château se font consacrées au service des chevaliers Francs qu'attire le dessein de conquérir la Palestine ; on peut, par un excès de politesse, les gêner dans l'observance de leurs vœux, & elles veulent s'affurer de la complaisance de leurs hôtes.

Voilà, dit Enguerrand, des précautions bien minutieuses ; mais le motif qui les fait prendre est louable. Qu'en pensez vous, Barin, nous pouvons subir la loi qu'on nous impose ?

Cela vous regarde, Monsieur, repliqua Barin ; vous sçavez si vous vous êtes bien trouvé d'avoir été servi par des femmes.

Ces femmes-ci, repartit le maître, ne s'annoncent pas comme des harpies ; & sur le champ il s'engage à faire tout ce que les Dames pourront exiger de lui. Le serment fait, les portes s'ouvrent, & le Chevalier est introduit dans le château.

A peine est-il dans la cour , que deux jeunes personnes d'un extérieur modeste s'approchent de lui. L'une prend l'étrier , l'autre la bride. Le Paladin descend de cheval , & est conduit dans un appartement commode.

Il y trouve plusieurs femmes qui le reçoivent sérieusement ; mais avec les démonstrations de la plus grande politesse. On lui donne un siège : on l'assied : en un moment le casque , la cuirasse , les brassards sont délacés. La plus apparente de la troupe se met à genoux , défarme les cuisses , ôte les bottines , prend les jambes nues , les examine avec soin , & se retournant d'un air grave du côté d'une suivante : Palafri-  
ne , dit-elle , allez dire à Monseigneur qu'il n'y a ici ni jambes bien faites ni genoux cagneux. Ce sont deux jambes ordinaires , sèches , nerveuses , assez proportionnées entr'elles.

Madame , dit Enguerrand , fort étonné de ce qu'il entendoit , puis-je vous de-

mander quel intérêt , vous & ce Monseigneur à qui vous envoyez un message , pouvez prendre à la tournure de mes jambes ?

Seigneur , lui dit la Dame en se relevant , la courtoisie avec laquelle vous vous êtes prêté à nos usages , donne à votre curiosité des droits sur notre complaisance.

Don Guéridonis de Paphlagonie , mon frère , est seigneur de ce château & des domaines qui l'entourent , les ayant conquis sur les Sarrazins par la force des armes.

Il y a environ quatre ans que nous fumes attirés l'un & l'autre par des enchantemens dans le palais de la Fée Bagasse. Cette dangereuse forcière , attachée au culte de Mahomet , voyant avec chagrin le progrès des armes chrétiennes en Asie , voulut les arrêter en tendant des pièges aux Chevaliers défenseurs de la foi. Elle construisit non loin d'ici un palais superbe. Nous mi-



mes malheureusement le pied sur les avenues ; alors entraînés par un charme , quand nous croyons ne l'être que par la beauté des lieux , nous parvinmes jusques dans un péristille qui étoit à l'entrée du palais ; mais nous y étions à peine , que le marbre sur lequel nous marchions , solide en apparence , s'écarte & se fond sous nos pas : une chûte imprévue nous précipite sous le mouvement d'une roue armée de fer tranchant qui sépare , en un clin d'œil , toutes les parties de notre corps les unes des autres ; & ce qu'il y eut de plus étonnant , c'est que la mort ne suivit pas une aussi étrange dissolution.

Entraînées par leur propre poids , les parties de notre corps tombèrent dans une fosse profonde , & s'y confondirent dans une multitude de membres entassés. Nos têtes roulèrent comme des boules.

Ce mouvement extraordinaire ayant achevé d'étourdir le peu de raison qu'une

aventure auffi furnaturelle m'avoit laiffé , je n'ouvris les yeux qu'au bout de quelque tems , & je vis que ma tête étoit rangée fur des gradins à côté & vis-à-vis de huit cens autres têtes des deux sèxes , de tout âge & de tout coloris. Elles avoient confervé l'action des yeux & de la langue , & fur-tout un mouvement dans les mâchoires qui les faisoit bâiller presque continuellement. Je n'entendois que ces mots , affez mal articulés : Ah ! quels ennuis ! cela est défefpérant.

Je ne pus réfifter à l'impreffion que faisoit fur moi la convulfion générale , & me mis à bâiller comme les autres.

Encore une bâilleufe de plus , dit une groffe tête de femme , placée vis-à-vis de la mienne ; on n'y fçauroit tenir ; j'en mourrai , & elle fe remit à bâiller de plus belle.

Au moins cette bouche-ci a de la fraîcheur , dit une autre tête , & voilà des dents d'un bel émail ; puis m'a-

dressant la parole : Madame, peut-on sçavoir le nom de l'aimable compagne d'infortune que nous a donnée la Fée Bagasse ?

J'envifageai la tête qui m'adressoit la parole. C'étoit celle d'un homme ; elle n'avoit point de traits , mais un air de vivacité & d'affurance , & quelque chose d'affecté dans la prononciation.

Je voulus répondre. Seigneur , j'ai un frère . . . Je n'eus pas le tems d'en dire davantage. Ah ! ciel , s'écria la tête femelle qui m'avoit apostrophée la première , voici encore une conteuse & une histoire ; nous n'avons pas été assez rassommés de récits. Bâillez , Madame , & laissez là votre frere ; qui est-ce qui n'a pas des freres ? Sans ceux que j'ai , je regnerois paisiblement , & ne ferois pas où je me trouve.

Et plût au Ciel ! Madame , dit la tête qui m'avoit prise sous sa protection , que vous fussiez depuis quarante ans sur le trône de vos ayeux ; vous ne

nous feriez pas bâiller à chaque instant à nous fendre les oreilles. La tête qui arrive inspire de l'intérêt ; laissez-nous prendre part à sa fortune.

Que parlez-vous de quarante ans , Seigneur ? . . . Eh ! oui , Madame , répondit la tête qui se déclaroit pour moi ; quand vous aviez des mains , vous aviez l'âge qu'il vous plaifoit d'avoir ; mais certainement , si le fort l'eût voulu , vous feriez dans la quarantième année de votre règne.

Seigneur Coqzinga , dit la grosse tête injuriée , vous vous faites connoître bientôt pour ce que vous êtes ; pour la plus mauvaise tête . . .

Ah ! Madame , repliqua la mauvaise tête , il y a deux lustres trois jours deux heures un quart & quelques minutes que vous nous fatiguez de vos prétentions & de vos grands airs , & dès qu'il paroît sur la scène une tête qui . . .

Eh , Seigneur , dis-je alors , que je ne sois point , je vous prie , la cause . . .

Eh ! non , Madame , je vous l'avoue à votre aspect , je n'ai pu me défendre....

Il alloit pourfuivre & me déclarer fans doute les sentimens qu'il prétendoit que je lui eusse inspiré ; mais il fut interrompu par une tête de son voisinage.

C'est une pitoyable chose qu'une tête de petit-maître ! Seigneur Coqzinga , est-il dit que le malheur ne conduira pas dans ce triste séjour une tête femelle , tant soit peu pourvue d'agrémens , à qui vous ne débitiez des fadeurs , en nous mettant tous dans votre confiance ? Puis s'adressant à moi : Ne l'écoutez pas , Madame , c'est le plus grand fat de la cour de Perse ; vous pouvez d'ailleurs vous appercevoir que ce qu'il dit ne sçauroit passer le nœud de la gorge.

Ah ! s'écria Coqzinga , si jamais je puis retrouver mes membres ! Ah ! répondit son nouvel adverfaire , si j'avois seulement mes mains !

Mais

Mais Seigneur, disois-je, ces disputes-ci vous sont trop loin . . . Eh non, Madame, reprit Coqzinga, laissez-nous faire; ne vaut-il pas mieux se quereller que de bâiller? A quoi peuvent s'occuper des gens qui n'ont que des oreilles & des yeux, qui vivent ensemble face à face depuis un siècle, avec espérance de doubler, sans se perdre un instant de vue; qui n'ont nulle relation, ni n'en peuvent former d'agréables, à qui la médifance même est interdite, faute de sçavoir de qui parler pour se faire entendre, qui, . . .

Coqzinga en eût dit davantage; mais la tête, dont j'ai parlé la première, se mit à bâiller si fort, que ce fut le signal d'un bâillement universel dans lequel je fus entraînée. Que vous dirois-je, Seigneur? je me mis bientôt au ton de la compagnie, à laquelle je me trouvois agrégée. Je pris de l'ennui, de l'humeur, je contredis, je querellai, & j'eus ma part des injures. Vous



ne pouvez vous faire une juste idée de l'ennui qui nous dévorait. Désespérés d'être continuellement vis-à-vis tant de visages qui nous déplaisoient, nous jurions sans cesse de nous fuir tous de toute la vitesse de nos jambes, quand nous les aurions recouvrées, lorsqu'au moment où nous nous y attendions le moins, elles nous furent rendues.

Tout-à-coup il nous prend une violente envie d'éternuer tous ensemble. Un instant après une voix rauque, qui parloit, on ne sçait d'où, nous ordonne de chercher nos membres épars; en même-temps nos têtes roulent vers l'endroit où ils étoient entassés.

Mais l'envie de se quitter réciproquement, la précipitation née de je ne sçais quelle crainte, la confusion, le désordre, inséparables d'une recherche de cette nature, peut-être le desir de s'approprier le bien d'autrui, occasionnèrent de singulières équivoques. Des visages femelles se placèrent sur des buf-

tes de jeunes gens, les têtes de ceux-ci sur des corps que l'âge sembloit avoir entièrement ruinés; un homme de la loi s'en alla avec les doigts d'un joueur de luth, & un grand seigneur avec les mains d'un escroc.

Je plains beaucoup une jeune personne qui se vit contrainte à faire retraite avec une gorge surannée qu'elle r'habilla du mieux qu'elle put.

A mon égard je rejoignis assez facilement ce qui m'appartenoit; cependant, si j'eusse été tant soit peu moins diligente, cette grosse tête, mon antagoniste, alloit mettre la main sur une de mes meilleures nipes.

L'aventure de Cozzinga fut curieuse, il s'aimoit beaucoup; mais il falloit qu'il ne se fût pas scrupuleusement examiné. Ce n'est point là ma poitrine, disoit-il; celle ci est étroite & enfoncée; je n'eus jamais les épaules rondes... Voilà une taille ignoble; ainsi du reste. Il ne voulut rien reconnoître de ce qui

étoit à lui. Quelqu'un, moins difficile, s'étant sans doute accommodé de tout ce qu'il dédaignoit, & le magasin s'étant vuïdé, cette tête, si pleine d'elle-même, fut obligée, pour ne pas exister sur rien, de s'asseoir sur les épaules d'un bossu.

J'étois demeurée sur les lieux pour attendre dom Guéridonio de Paphlagonie, mon frère. Il m'aborda d'un air triste, & je crus m'appercevoir qu'il étoit boiteux. Ma sœur, me dit-il, on m'a pris une de mes jambes, & voilà celle qu'on m'a laissée : or vous sçavez, Seigneur, que mon frere avoit les jambes les mieux faites qu'on eût vues, & qu'il s'en piquoit. Celle qu'on lui avoit abandonnée à la place de la sienne avoit la tournure décidément cagneuse, & étoit de quelques lignes trop courte. Il étoit désespéré.

Il a vainement parcouru la contrée pour trouver son voleur ; il examinoit les passans & s'est fait beaucoup d'affaires :

vainqueur dans quelques occasions, mais sans succès pour ses recherches, il a été vaincu dans d'autres, & est demeuré borgne & manchot pour vouloir n'être plus cagneux.

Dégoûté des moyens violens, il a eu recours à l'innocente supercherie de la loi imposée à tous ceux qui entrent dans ce château. S'il eût eu le bonheur de retrouver sa jambe, un magicien de ses amis s'étoit engagé à remettre les choses en place, sans que personne en souffrît douleur ni dommage; mais si la jambe que nous cherchons ne se trouve pas à l'armée des Francs, nous conservons bien peu d'espoir. Vous y allez, Seigneur? que vous trouverez de têtes qui ne sont pas faites pour être sur les épaules où on les a placées! Cela faute aux yeux. Plût au ciel que le défaut dont la découverte nous intéresse, fût aussi remarquable, & que vous pussiez nous en apprendre des nouvelles! nous en conserverions une éternelle reconnoissance.

En terminant son récit , la Dame engagea le Paladin à passer dans l'appartement de don Guéridonio. Ce Chevalier étoit prévenu , & vint les recevoir à l'entrée.

Il étoit vêtu à la Grecque , ayant la robe retroussée par une agraffe d'or du côté de la jambe qu'il vouloit montrer. C'étoit un homme de quarante ans , d'une taille élevée , d'une physionomie plutôt triste que sérieuse ; un œil de verre , un bras en écharpe , & l'allure un peu déhanchée.

On servit un souper ; il faut croire qu'il étoit bon. On parla de l'Europe & de l'Asie , des affaires de la Palestine , du roi Philippe , des empereurs Grecs & de toutes les affaires du tems. L'heure de se coucher vint ; on se sépara : Enguerrand alla prendre du repos , & son écuyer le suivit.

Dès qu'ils furent seuls , Barin prit la parole ; Convenez , Monsieur , que vous l'avez manqué belle. C'est ici un

véritable château de coupe-jarrets. Un peu de gras de jambe de plus, vous rejoigniez le camp à cloche pied.

Nous aurions vu, dit Enguerrand ; mais ne vous a-t-on pas proposé de vous déshabiller ?

Non, Monsieur, j'ai entendu les foubrettes rire ensemble : elles parloient de jambes subalternes ; on n'en vouloit, sans doute, qu'aux jambes de qualité.

La conversation ne fut pas plus longue. Enguerrand se coucha, se promettant bien de continuer sa route dès que le retour du soleil le lui permettroit.

Il se tint parole ; à peine l'aube parut-elle sur l'horizon, qu'il sortit du château, & pour se rendre avec plus de promptitude devant Damas, il s'engagea dans les plaines sablonneuses qui y conduisent, entre le rivage de la mer & la cité d'Antaure.

On étoit alors sous la constellation



de la canicule. La terre, échauffée par les rayons du soleil qui dardoient à plomb, exhaloit des vapeurs enflammées ; & rien ne pouvoit en tempérer l'ardeur ; car l'air n'étoit pas agité par le plus léger soufle.

Cependant d'épais nuages ayant dérobé , pour quelque tems, la vue du flambeau céleste , Enguerrand , pour respirer avec aisance & essuyer la sueur qui lui baignoit le visage , marchoit tête nue , & faisoit porter son casque par son écuyer.

Le coursier , abandonné à son allure naturelle , marchoit à pas lents , tandis qu'en proie à ses rêveries , le Paladin s'occupoit de ses disgraces amoureuses & poétiques , & du sort fatal des amours d'Agnès & d'Ollivier.

Tout-à-coup les nuages s'écartent , & laissent à l'astre du jour un intervalle à travers lequel il perce , & vient frapper sur la tête désarmée du Paladin.

Aussi-tôt le sang se raréfie , la peau

de vient brûlante , les fueurs dispa rois sent , la douleur s'établit dans la tête , l'engourdissement & la langueur suspen dent l'action de tout le mécanisme animal ; les esprits sont en confusion , les liqueurs fermentent , les solides s'al tèrent ; la fièvre se déclare , s'allume , & menace les organes de la vie d'un embrasement général.

Le Paladin prend , avec précipita tion , son casque des mains de son écuyer , & sentant qu'il ne sçau roit sou tenir plus long-tems les fatigues péni bles de la marche , il s'achemine avec peine vers quelques palmiers qu'il ap perçoit dans le voisinage , & va se cou cher à l'ombre , pour trouver dans les bras du repos un remède au mal dont il sent les douloureuses atteintes.

Le fidèle Barin s'assied à côté de lui , la consternation peinte sur le vi sage : il voudroit lui procurer du sou lagement ; il lui soutient la tête , & tandis que le maître s'abandonne à un

sommeil laborieux & agité , l'écuyer cherche à le préserver de l'action de l'air , des rayons du soleil & de l'incommodité des insectes.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure qu'Enguerrand avoit fermé la paupière ; tout-à-coup il se réveille , jette autour de soi des regards égarés. Barin , dit-il , qu'on me donne mon cheval. Voilà les harpies , le sabat , tous les payfans du Limoufin. Ils sont mille contre un , & le diable en est . . .

Eh ! non , non , vous rêvez , mon cher maître , il n'y a personne.

Va , va , je me moque d'eux ; vois comme je vole ; je les défie bien de m'atteindre . . . Mais , prends garde , je crois qu'une de mes aîles se détache.

Ne craignez rien , Monsieur , elles tiennent bon ; ce sont vos bras.

Nous voilà dans un beau pays ; sans moi tu n'aurois pas vu tant de choses surprenantes.

Eh! Monsieur, où sont ces belles choses? ...

Comment, tu ne vois pas ce lac? Il est aussi grand qu'une mer...

Moi! Monsieur, je ne vois pas de l'eau pour noyer une puce...

Il est vrai que cela ressemble à de l'eau, mais ce n'en est pas : ce ne sont que des vapeurs. Sçais-tu le nom de ce lac? C'est le lac de l'imagination; ah! il y aura bien du travail de fait aujourd'hui, la vague est forte: elle brise,...

Et qu'est-ce que ce travail? Monsieur, je vous prie... Tu ne vois pas ces corps qui flottent; voilà un château, une mosquée, une forêt, une prairie; voilà des nymphes, des bergers. Oh! en voilà de bien fugulières... Tiens, vois comme elles s'accrochent & se heurtent. Bon, elles se mêlent... Cela devient plaisant. Voilà un monde qui s'est fourré dans la lune. Voilà un centaure qui s'en va avec une tête de cigogne & une patte d'écrevisse...

Mon pauvre maître! quelle étrange vision vous avez-là...

Je voudrais bien entasser tout cela dans ma tête...

Tout cela dans votre tête! juste ciel!... Je ne m'étonne pas si je souffre; ces maudites femmes ont pris mes jambes, je suis cagneux, Barin; je suis désespéré...

Eh non, Monsieur, tranquillisez-vous; on ne vous a rien pris. Vous n'êtes pas plus cagneux que moi; vous n'êtes qu'un peu cambré...

Tout m'accable à la fois: Fleur-de-Mirte a pris l'habit de cordelière...

Et d'où sçavez-vous cela, Monsieur?...

Parbleu, je viens de la voir à la grille, & Ollivier s'est fait capucin...

Passé pour cela, Monsieur, s'ils sont bien appelés, ils sont heureux...

Ce sujet est trop touchant, Barin. Je ne veux pas qu'on me le dérobe, donne-moi mes tablettes... Non! non! je vais le dicter, écris, & retiens bien l'air.

La fille du comte de Tours, \*  
Hélas! les maux d'enfant l'ont pris ;  
Son pere , qui sçait ses amours ,  
Sa fu . . . sa fu . . . sa fureur ne peut retenir.

Retenir! retenir! Ah! la mauvaise rime ,  
Barin, la détestable rime! . . .

Eh, Monsieur, laissez une bonne fois  
les rimes pour ce qu'elles valent . . .

Qui moi! que je laisse la rime! tu  
ne me connois pas encore. Prose, vers,  
je veux tout faire; je veux habiller le  
sentiment en antithèse, la raison en pré-  
jugé, la nature en habitude, les pro-  
blèmes en certitude, & la vérité en pa-  
radoxe . . .

Miséricorde! quel galimatias! . . .

Tais-toi, malheureux! tu m'as fait  
perdre ma transition . . .

Votre transition?

Non, je me trompe, je la tiens . . .

Eh, Monsieur, vous allez la déchi-  
rer: c'est le collet de mon pourpoint.  
Ah! que maudits soient l'imagination,

\* Air noté, n° 3.



les vers & la prose ! Laissez-là toutes ces chimères ; elles vous feront mourir.

Le pauvre Barin avoit la larme à l'œil. Voilà , disoit-il , une fièvre chaude bien caractérisée : allons ; je le vois un peu plus tranquille ; dès que le soleil aura moins d'ardeur , nous gagnerons la première cabane ; il faudra boire tiède & boire fréquemment. Nous serons bien heureux , si nous en sommes quittes pour la peur que nous donne celle-ci ; mais de celle de faire des vers , nous n'en guérirons jamais.



---

---

**C H A N T X I I .**

**D**ÈS que Frédégilde fut instruite que Richard , mécontent de n'avoir point obtenu de satisfaction des excès auxquels Inare s'étoit porté , prétendoit s'en venger par la voye des armes , & se préparoit à faire une irruption dans la Touraine ; elle dépêcha sur le champ un courier pour en porter la nouvelle à son époux.

Une dépêche artificieuse présentoit à Sigismond l'entreprise du duc de Bretagne comme un attentat que l'ambition avoit suggéré , & qu'il falloit repousser par la force. Le comte de Tours ne sçauroit maîtriser sa colère. Il veut fondre avec ses troupes sur le quartier du prince des Bretons , & se venger sur lui des torts imputés au duc Richard.

Le monarque des François, les pairs

du royaume, les princes des différentes nations qui composent l'armée Chrétienne, s'opposent à ces premiers mouvemens d'un courroux aveugle; mais on ne peut condamner le motif qui engage Sigismond à précipiter son retour en Europe, quelque désavantage qui puisse en résulter pour la cause commune.

Sigismond ordonne à ses vaisseaux de se tenir prêts à mettre à la voile. Il fait défiler ses troupes, il arrive au port de Joppé, il s'embarque, il appareille. Tandis qu'un vent favorable le pousse vers les rivages de la France, les Bretons, maîtres depuis long-tems des dehors de la ville de Tours, en pressent de plus en plus le siège, & sont déjà sur les fossés. On ne voit de toutes parts que des boyaux, des parallèles, des machines en batterie, des amas de facines. On n'entend que le fracas occasionné par l'effet des catapultes mêlé au bruit fréquent du pic de  
de

de la pelle , de la hache & du marteau.

Un môle d'une invention nouvelle s'élève sur le revers des fossés de la ville , à l'opposite des murs dont il est parallèle. Cet édifice est d'une structure si singulière , qu'il faut l'étudier pour le décrire.

Les assiégeans , maîtres du chemin couvert , prétendent entrer dans la ville sans faire la descente du fossé. Un pont placé sur le haut de l'édifice qu'ils ont construit , & qui doit s'abattre au moment destiné pour donner l'assaut , doit leur applanir les difficultés de l'entreprise.

Un degré vaste & commode , pratiqué dans le flanc de la machine , les conduira jusques sur la plate-forme qui la couronne , & leur colonne , qui marchera ferrée , doit se présenter à l'attaque sur vingt de front.

On se doute bien que l'on mine & que l'on contremine ; que l'assiégé fait

tous ses efforts pour ruiner l'ouvrage & les travailleurs ; que l'on met de part & d'autre en usage toutes les ressources de la Tactique pour attaquer & pour défendre ; mais , malgré les efforts des Tourangeaux , les Bretons ont conduit leur ouvrage à son entière perfection.

Le signal est donné : le pont fatal va s'abattre , on entend déjà le bruit des manœuvres & des poulies , le cri enroué des charnières énormes qui soutiennent & lient le monstrueux ouvrage. Hélas ! peut-être dans un instant la capitale de la Touraine , cette ville si florissante , ne sera plus qu'un spectacle d'horreur , que des monceaux de cendres détrempées dans des ruisseaux de sang. Citoyens malheureux , peres infortunés , & sur-tout vous , vierges innocentes , que vous êtes à plaindre !

Cependant le comte de Tours avec sa flotte a pris terre aux côtes de Bretagne , & pour faire une diversion utile à ses intérêts & à sa vengeance , il a

donné ordre au comte de Blois, qu'il a chargé du commandement de ses troupes, d'assiéger la ville de Vannes, tandis que lui-même, suivi d'une seule compagnie de cent hommes d'armes, voleroit au secours de la Touraine.

Le comte de Blois fait ses dispositions pour le siège dont l'entreprise lui est confiée, & Sigismond, que rien n'a retardé dans sa marche précipitée, arrive en peu de tems à la vue des murs de la ville de Tours; mais un blocus en règle lui en interdit l'entrée, & lui laisse seulement démêler, du haut d'une colline sur laquelle il s'est arrêté, le danger affreux qui menace sa capitale.

Il voit cette énorme machine élevée sur le revers du fossé, & qui se joint au mur au moyen d'un pont que l'on vient d'abaisser: il voit les Bretons s'avancer sur ce pont en colonne étroite, mais redoutable, pour venir donner un assaut furieux.

Les Tourangeaux, qui gardoient les



murs , s'ébranlent avant le choc , s'épouvantent , & cherchent à se retirer dans la citadelle.

Frédegilde effrayée , appréhendant de se voir forcer dans son dernier retranchement , fait enfin arborer l'étendart pour la capitulation.

Quel spectacle douloureux pour l'infortuné Souverain ! Comment fera-t-il pour empêcher que sa ruine entière ne se consume ? Il veut engager la petite troupe qu'il commande à le suivre & à prendre un parti désespéré ; mais la consternation & le découragement sont peints dans les regards du peu de ses sujets qui l'entourent. Il lève les bras au Ciel , qui semble sourd à ses prières & à ses larmes.

Cependant un guerrier , armé de toutes pièces , paroît de loin sur la plaine. La course impétueuse de son cheval l'a conduit en un clin d'œil vers les tranchées , qui ne peuvent l'arrêter , & qu'il franchit par des sauts vigoureux ;

aucune devise ne le distingue, & n'annonce en faveur duquel des deux partis il porte les armes. Il arrive sur le chemin couvert, sans avoir inspiré de défiance, sans avoir trouvé personne qui voulut s'opposer au torrent rapide qui semble l'emporter. Il est enfin au pied du môle élevé par le duc Richard.

Les premiers Bretons qu'il y rencontre s'écartent de son passage; une erreur le favorise: on présume que, dépêché par des ordres supérieurs, il apporte des avis importans à ceux qui font le siège de la place. Il pénètre enfin jusqu'à l'escalier, s'élançe sur les marches qui, faites pour des gens de pied, sembloient devoir être impraticables pour un homme de cheval.

Sur cette route extraordinaire le choc du poitrail du coursier, l'étonnement & la frayeur lui ouvrent un passage à travers & sur les corps mêmes des Bretons renversés; il est sur la plate-forme avant qu'on ait pénétré son dessein, ni même

me soupçonné qu'il pût l'avoir conçu.

La troupe qui marchoit en ordre de bataille sur le pont se réveille aux cris de douleur & de surprise qu'on pouffoit en-dedans de la tour, se retourne, voit ce phénomène menaçant, & se croit trahie par le Ciel. Le désordre s'empare des esprits, la consternation glace les cœurs : tandis que le héros démêlant le trouble dans lequel il vient de plonger ses adversaires, saisit le moment heureux, met la bride sur l'arçon, brise sa lance, & les mains armées des deux tronçons qu'il vient de faire, pousse son cheval au galop sur cette carrière tremblante, & fond sur l'ennemi avec l'impétuosité d'un orage.

L'épouvante dont les Bretons sont saisis ne leur permet pas de songer à se défendre : ils se jettent les uns sur les autres : le coursier renverse tout ce qu'il trouve sur son passage, & les deux tronçons de la lance précipitent dans les fossés de la ville tous ceux

qui se trouvent resserrés sur les bords du pont qui ne sont point garnis de balustrades. En un moment la fleur des Barons de Bretagne tombe, comme si elle eût été moissonnée, & le Chevalier, auteur de ce désastre, est parvenu jusques sur les murs de la ville.

Les Tourangeaux surpris, entre la frayeur & la joie, ne sçachant point où doit s'arrêter le fléau destructeur qui semble marcher à eux, cherchent à l'éviter; mais pénétrant le motif de leur crainte, le guerrier généreux modère sa course & défarme sa tête.

Oh ciel! à quels transports de joie ne s'abandonnent-ils point, lorsqu'au lieu d'appercevoir un objet capable d'inspirer de la terreur, ils reconnurent ces traits si chéris d'eux, la physionomie enfin de l'aimable Ollivier.

Les cris d'allégresse, les larmes de joie succédèrent à l'incertitude & à la crainte; la jeunesse accourt, les femmes s'empressent, les vieillards se hâ-

rent ; on se précipite à ses genoux ; on les baigne de pleurs.

Non , jamais libérateur , jamais monarque adoré de ses sujets ne reçurent d'acclamations si flatteuses , de témoignages de reconnoissance & d'attachement plus attendrissans & moins suspects ; mais Ollivier se maîtrisant lui-même , au milieu des transports de la joie commune : Citoyens , leur dit-il , réservez pour Dieu des actions de grace que vous ne devez qu'à lui seul , & profitez du moment de stupidité & d'inaction dans lesquelles votre ennemi demeure plongé , pour consommer l'ouvrage de votre délivrance ; hâtez-vous ; que le fer , que la flamme délivrent pour toujours vos murs de l'appareil menaçant que l'on avoit élevé contr'eux. Si vous trouvez de la résistance , je ne serai pas lent à voler à votre secours.

Il dit : le peuple court aux armes , & bientôt le pont & le môle sur le-

quel il étoit appuyé deviennent la proye des flammes. Les assiégeans ne cherchent point à s'opposer à la destruction de leur machine ; confus , intimidés , ils ont abandonné leur camp & leurs bagages , & cherchent leur salut dans la fuite.

Cependant le héros , suivi de la foule défarmée que le défaut de courage , de force , d'expérience , rend inutile aux combats , prenoit , au milieu des acclamations , le chemin de la tour qui ser voit de prison à la tendre & malheureuse Agnès. Il arrive. A sa vue la garde se dissipe , le concierge abandonne les clefs , les portes s'ouvrent . . .

Non , je ne pourrai jamais peindre l'entrevue des deux amans , les transports , les caresses , les pleurs , les expressions enfin d'une passion si tendre , si vive , si forte , si long-tems combattue , presque désespérée ; & si j'avois la force de rendre le tableau dans toute son énergie , quel seroit le cœur qui pourroit en soutenir l'effet ? Quelqu'un



auroit-il le regard assez ferme pour l'envisager ? Non , il n'y auroit que des ames de bronze ou des yeux privés pour toujours du précieux don des larmes.

Venez , ma chère Agnès , venez , disoit le trop heureux amant , vous n'avez plus rien à craindre , vous êtes à moi par un don du Ciel : venez oublier dans les bras de votre époux l'infortune affreuse dans laquelle vous plongea sa malheureuse imprudence.

Agnès , hors d'elle-même , le suit en tremblant , & s'appuyant sur lui , s'élançe sur la croupe du généreux coursier ; ils marchent . . .

Ils prenoient la route d'une des principales portes de la ville ; le peuple inconsidéré , en les comblant de bénédictions , se laissoit emporter à son zèle. C'est notre Princesse , s'écrioit-il , c'est notre libérateur ; qu'ils vivent ! qu'ils nous gouvernent , & périsse la fatale cause de tous nos malheurs.

Ils étoient prêts à sortir de la ville

lorsque le comte de Tours , que l'on  
 venoit d'y introduire , vint à leur ren-  
 contre , suivi de peu des siens ; Olli-  
 vier , qui le reconnoît , descend de  
 son courfier , va au - devant de son  
 Souverain en mettant un genou en  
 terre. Je ne me flatterai pas , Seigneur,  
 lui dit-il , d'en avoir fait assez pour dé-  
 farmer votre juste rigueur ; mais vous  
 respecterez , sans doute , dans un sujet  
 d'ailleurs coupable à vos yeux , les de-  
 crets du Ciel , qui l'ont choisi pour la  
 délivrance de vos états. Vous ne lui  
 refuserez pas le salaire qu'il emporte  
 avec lui , & que les mêmes decrets l'au-  
 torisent à prétendre de vous ; ce salai-  
 re , pour lequel il a cru pouvoir tout  
 entreprendre. Je ne vous en dirai pas  
 davantage , Seigneur , je sens qu'une  
 union disproportionnée pourroit expo-  
 ser une fille aux reproches de son pere  
 & de son Souverain ; que je ne puis  
 moi-même , malgré quelques services ,  
 être à vos yeux qu'un objet désagrée-

ble. Je pars & vais dans la ville d'Edesse, dont le bonheur, qui voulut favoriser ma témérité, m'a rendu souverain ; je . . .

Seigneur, répondit Sigismond, en interrompant Ollivier, je vois combien le Ciel vous favorise, & j'ouvre les yeux sur le mérite qui vous rend digne de la protection qu'il vous accorde. Nous ne traiterons désormais que comme un pere avec son fils, ou de Souverain à Souverain, & si je ne cherche pas à vous arrêter en Europe & dans ma cour, ne pensez pas que ce soit par un sentiment indigne de vous & de moi. Je ne veux point priver les Chrétiens de la Palestine de leur plus ferme boulevard ; & puisque mes disgraces personnelles m'ont contraint à abandonner nos freres à la merci de tant de dangers qui les enveloppent de toutes parts, que puis-je desirer de mieux pour contribuer à leur défense, que de me voir si dignement remplacé par un héros que

J'appellerai désormais mon fils ? En prononçant ces mots , Sigismond donne l'accollade à Ollivier ; puis s'approchant d'Agnès , qui , tremblante & les yeux baissés , n'osoit aller au-devant de son pere , il la prend , la serre tendrement entre ses bras & l'embrasse ; il veut ensuite les forcer à le suivre jusqu'au palais ; mais la crainte de rencontrer les regards de Frédégilde empêche les amans de tourner leurs pas de ce côté. Un autre mouvement bien plus fort les appelle vers l'endroit où la petite rivière de Cher va porter le tribut de son onde à la Loire : c'est-là que , selon l'avis du sage Anachorète , ils doivent trouver le fruit de leur amour , la première source de leur infortune , maintenant l'objet de leur complaisance , le gage & le lien de leur tendresse mutuelle. Ils sortent de la ville & côtoient les bords. Mais que me serviroit d'épuiser ma matière ? Le Ciel , qui veut que rien ne manque au bon-

heur du couple vertueux dont il vient de couronner la constance, leur est garant que leurs recherches ne feront point vaines, & qu'étant au comble de leurs vœux, ils prendront le chemin de la Palestine, suivis des regrets, des larmes, des bénédictions des peuples de la Touraine, qui croient, en les voyant s'éloigner d'eux, perdre leurs anges tutélaires.

Aimables époux, je ne vous suivrai pas plus loin. J'ai raconté vos infortunes, & leur terme étoit celui de ma carrière, trop heureux si j'ai fait passer dans les cœurs la moindre partie de l'attendrissement qu'elles m'ont inspiré!

Et vous, qui paroissez m'écouter avec complaisance, ne me sçachez pas mauvais gré si je ne vous décris point les nêces d'un couple en faveur duquel je vous ai peut-être intéressé. J'ai dû penser à moi.

Devois-je m'exposer à ce que dans deux mille ans un critique de mau-

vaine humeur vint me faire des reproches & m'alléguer que Virgile , quoiqu'incomparablement plus riche que moi , n'a pas voulu marier Lavinie , & que je devois sçavoir que dans l'Arioste , les connoisseurs ne s'étoient point divertis aux noces de Bradamante.

Il me sera peut-être plus difficile de me justifier auprès de vous sur d'autres points. Ollivier a dit à son beau-pere qu'il partoit pour le marquisat d'Edesse : où a-t-il pris ce marquisat ?

La précipitation m'a fait sauter un feuillet en parcourant ma chronique , & il faut que je revienne sur mes pas pour éclaircir ce point de notre histoire , & en déterminer l'époque.

Sigismond venoit d'être fait prisonnier dans Damas , & l'on étoit encore incertain qu'il pût se rétablir de ses blessures.

Il y avoit à Edesse un certain tyran



fort cruel , dont le joug étoit si pesant , que ses peuples , pour obtenir des secours contre lui , envoyèrent soudainement une députation à l'armée Chrétienne.

Personne ne se présentant pour accueillir l'ambassade , Ollivier , qui ne cherchoit que des occasions périlleuses , saisit avidement celle qui s'offroit , & suivit les députés.

En quatre mots ; tyran occis , peuple délivré , ville pacifiée ; marquisat érigé en faveur du champion , auteur de toutes ces merveilles. Cette affaire terminée , Ollivier établit une bonne régence & revole à Damas.

Voilà une affaire éclaircie ; mais vous demanderez compte de Fleur-de-Mirte & d'Enguerrand. L'une est demeurée au pouvoir du comte d'Antioche ; j'ai laissé l'autre dans le paroxisme d'une fièvre ardente. Il y a grande apparence que tous deux s'en sont bien tirés ; qu'ils se rejoignent  
à

à quelque tems de là , puisqu'on les a vus faire l'ornement de la cour d'Edesse. Fleur-de-Mirte y brilloit par les agrémens de la figure , la douceur & l'esprit. Enguerrand cultiva toujours les talens qu'il avoit recus du Ciel. Il débuta par l'épithalame d'Agnès & d'Ollivier ; son écuyer en leva les épaules ; mais c'étoit chez l'un & l'autre une vieille habitude ; on sçait qu'on ne s'en corrige que difficilement.

Il peut encore vous rester des scrupules sur le compte de Frédégilde & de son fils ; peut-être le châtiment qu'ils ont éprouvé ne vous semble-t-il pas assez rigoureux.

Eh quoi ! Frédégilde a vu le bonheur d'Ollivier & d'Agnès , & vous ne la croyez pas assez malheureuse ? Ah ! si vous pouviez lire dans le cœur de l'envieux , vous y verriez que les succès de ses rivaux sont mille fois

plus désespérans pour lui que ne le furent les vautours acharnés sur Prométhée.

Je ferois encore plus étonné qu'on se plaignît de la douceur du traitement fait à Inare.

Lorsqu'au cinquième acte d'une tragédie un tyran bien odieux expire sous cent coups de poignards, un frémissement favorable se fait entendre, & la satisfaction générale éclate par le battement des pieds & des mains. Que feroit-on, si on le voyoit plonger vivant dans le Tenare ?

Mais il me reste des guerres à terminer. J'ai laissé le comte de Blois faisant le siège de Vannes. . . . Est-il si difficile d'imaginer une négociation & un traité ?

Et du siège de Damas qu'en ferons-nous ? Qui se chargera d'éteindre le feu dont j'ai embrasé la Syrie ?

Pharphar, & vous Abana, ruis-

seaux transparens & frais , qui baignez les murs d'une ville célèbre, devenue le théâtre de tant d'exploits , je n'ai que trop ensanglanté le cristal de vos ondes ; & si je viens à le troubler désormais , ce sera pour le teindre du pourpre des fleurs qui servent d'ornemens à vos rivages.

Chante qui voudra désormais les exploits guerriers ; j'aspire à m'entretenir dans de plus douces rêveries , & ne veux m'occuper que d'objets dont la vue éloigne pour toujours de mon ame l'agitation , le trouble , le désordre & la crainte.

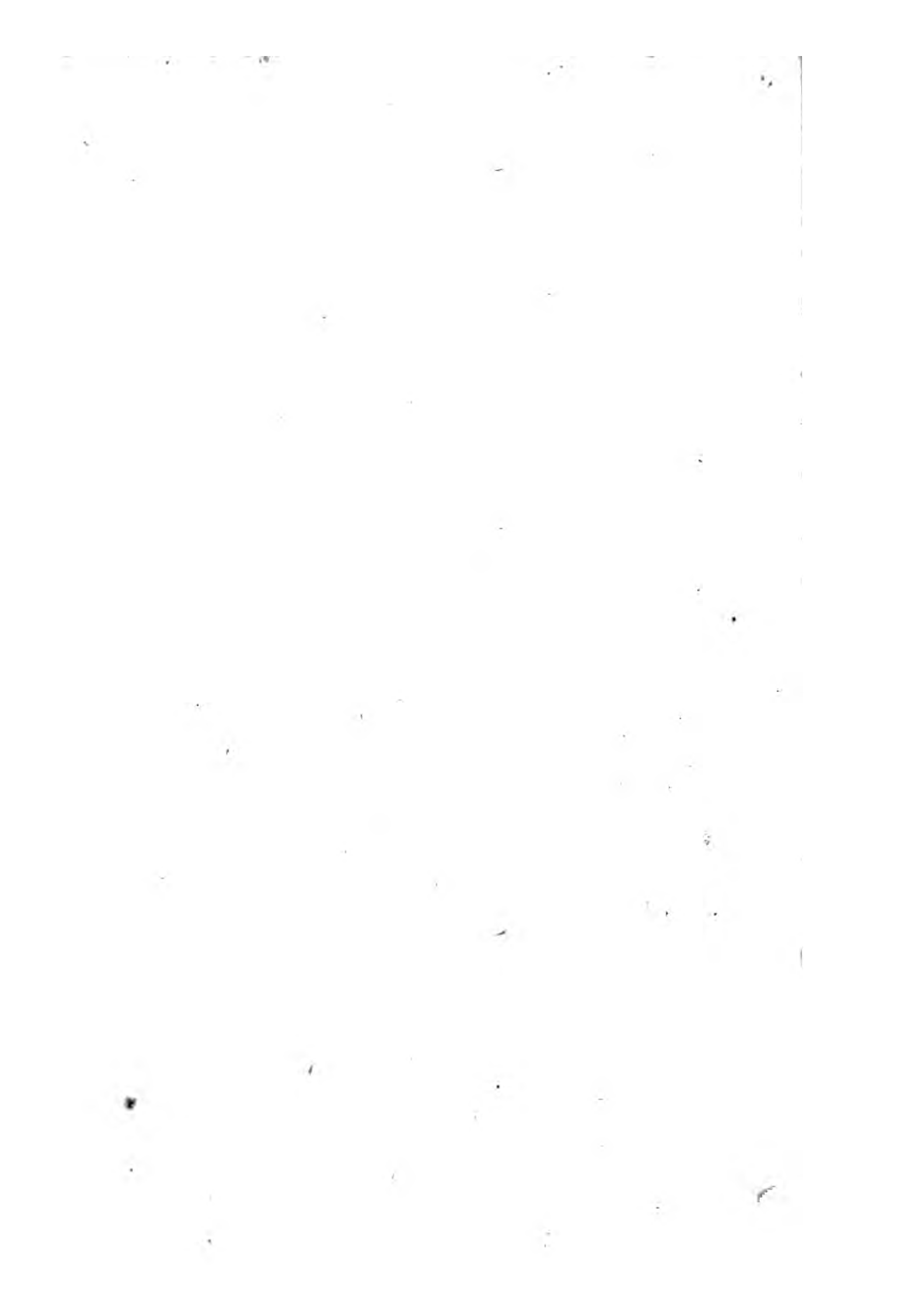
Je cherche des points de vue agréables , des payfages riens , où tout respire la simplicité , le calme , l'enjouement & la fraîcheur.

Il me faut des actions simples , des personnages naïfs , de l'intérêt sans complication , de la vérité , de la chaleur , de la gayeté sans grimace & sans

180 O L L I V I E R ;  
effronterie, O beautés de la nature ;  
qui seules avez le droit de toucher  
le cœur , heureux qui pourroit vous  
saisir , & vous peindre ! Plus heureux en-  
core celui qui sçauroit jouir !

*F I N.*

80115729





"Les Cheval-Légers"  
19. 6. 81

4509

1.40



